This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

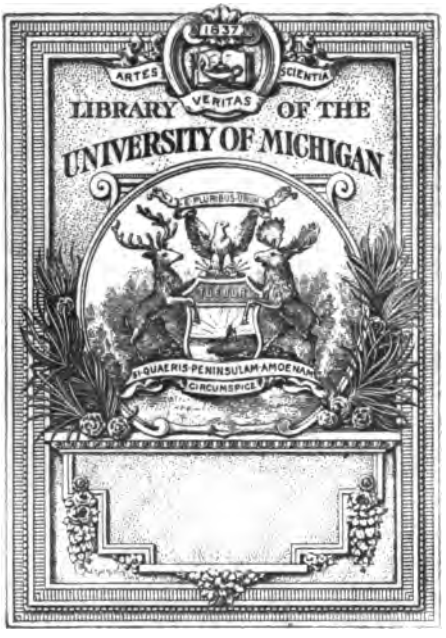
+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`


1837
ARTES
VERITAS
SCIENTIA
LIBRARY OF THE
UNIVERSITY OF MICHIGAN
E PLURIBUS UNUM
TUEBOR
SI QUAERIS PENINSULAM AMOENAM
CIRCUMSPICE

828
C8760
1975

WILLIAM COWPER

SA CORRESPONDANCE ET SES POÉSIES

VERSAILLES. — IMPRIMERIE CERF ET FILS, 59, RUE DU PLESSIS.

WILLIAM COWPER

SA CORRESPONDANCE

ET

SES POÉSIES

PAR

Léon BOUCHER

PARIS

SANDOZ & FISCHBACHER, LIBRAIRES-ÉDITEURS

33, RUE DE SEINE, 33.

1874

AVANT-PROPOS

L'Angleterre a eu de plus grands poètes que William Cowper ; elle n'en a pas de plus anglais. Mort au début de ce siècle, il n'a pas joui pleinement de la gloire qui se levait pour lui ; et peut-être même n'a-t-il pressenti ni l'importance de la réforme poétique qu'il avait spontanément accomplie ni la grandeur des voies nouvelles où il engageait la poésie.

Mais Cowper n'est pas seulement un poète, c'est encore un des meilleurs épistoliers de son pays, et qui a eu cette singulière fortune, que ses lettres, les plus familières et les plus simples qui furent jamais écrites, ont pris place aussitôt dans la bibliothèque des chefs-d'œuvre classiques de la prose anglaise.

Enfin, le douloureux mystère de la folie entoure cet écrivain si heureusement doué, et fait de sa

202294

vie, tout insignifiante qu'elle semble d'abord, une histoire étrange et tragique en même temps. C'est le désespoir qui a fait de Cowper un poète, et l'on peut dire que ce sont ses vers qui l'ont aidé à vivre et à lutter contre les tortures et les hallucinations d'un sentiment religieux égaré.

Aussi n'a-t'on pas pu séparer ici de ses écrits mêmes la personne de l'écrivain; et quoiqu'on n'ait aucun document inédit à produire, n'a-t'on pas reculé devant une étude complète de l'auteur original auquel l'Angleterre doit un de ses poèmes les plus sérieux, et une de ses ballades les plus gaies. On n'a cherché d'ailleurs qu'à résumer, sous la forme la plus claire possible, tout ce qui a été dit de meilleur sur la vie, les lettres et les poésies de William Cowper, depuis Hayley, l'ami de ses derniers jours, jusqu'à Southey, son biographe le plus autorisé; et l'on s'est souvent répété qu'après tout le plus court moyen de faire apprécier l'homme et le poète, c'était encore de le laisser parler lui-même. De là les nombreuses traductions que l'on trouvera dans cet ouvrage.

WILLIAM COWPER

SA CORRESPONDANCE ET SES POÉSIES

CHAPITRE PREMIER

Jeunesse de Cowper.

William Cowper vint au monde le 26 novembre 1731, au presbytère de Berkhamstead, dans le comté de Hertford. Son père, dont le nom ne paraît d'ailleurs que bien rarement dans la vie du poète, était recteur de Berkhamstead et chapelain du roi George II. Il était d'une famille respectable de marchands, qui remontait au xve siècle, et qui, dans les premières années du dix-huitième, avait donné à l'Angleterre un chancelier dans la personne du comte Cowper, grand-oncle de l'auteur. Cette parenté assez illustre, n'était rien cependant auprès de celle que les biographes ont signalée du côté de sa mère,

Anne Donne, qui par quatre lignes différentes se rattachait à Henri III, roi d'Angleterre. Cowper lui-même n'a jamais fait que des allusions plaisantes à la splendeur d'une semblable origine, et peut-être sa pensée se reportait-elle avec plus de complaisance sur un autre ancêtre maternel, de condition plus humble, le doyen de Saint-Paul, John Donne, dont la gloire avait été très-grande au commencement du XVIIe siècle, et qui ouvre la série de ceux que Dryden a nommés les *poètes métaphysiciens*, surnom assez ironique à l'égard de Donne, du moins, dont les vers pleins de traits, de fantaisie et d'obscurité, ressemblent à autant d'énigmes poétiques.

Cowper perdit sa mère en 1737, et l'impression qu'il en éprouva, loin de s'effacer, paraît au contraire avoir gagné en profondeur avec l'âge. On dirait que plus il avançait dans la vie, plus il sentait la grandeur de la perte qu'il avait faite. Aussi, lorsque plus de cinquante ans après, une de ses parentes lui envoyait le portrait de cette mère, entrevue seulement par lui dans son enfance, embaumait-il le souvenir de sa douleur toute fraîche encore dans une de ses pièces les plus touchantes.

« Ma mère, quand j'appris que tu étais morte,

— dis-moi, as-tu su quels pleurs je répandis ; — ton esprit planait-il sur ton fils affligé — et malheureux déjà en commençant à peine le voyage de la vie? — Peut-être me donnas-tu, quoique invisible, un baiser ; — une larme peut-être, si les âmes des bienheureux peuvent pleurer. — J'entendis le glas de la cloche, au jour de tes funérailles ; — je vis le corbillard t'emporter lentement au loin, — et quittant la fenêtre de ma chambre d'enfant — je poussai un long, bien long soupir, et pleurai un dernier adieu. [1] »

Le premier effet de la mort de sa mère ne se fit pas attendre pour Cowper; il fut mis en pension dans le même comté, chez un certain docteur Pitman. Son âge, sa constitution délicate, son caractère qui inclinait déjà vers la mélancolie, tout le prédestinait à devenir la proie du pre-

[1] My mother ! when I learn'd that thou wast dead,
Say, wast thou conscious of the tears I shed ?
Hover'd thy spirit o'er thy sorrowing son,
Wretch even then, life's journey just begun ?
Perhaps thou gavest me, though unfelt, a kiss ;
Perhaps a tear, if souls can weep in bliss —
I saw the hearse that bore thee slow away,
And, turning from my nursery window, drew
A long, long sigh, and wept a last adieu!

mier tyran d'école qu'il rencontrerait. Le pauvre petit garçon se vit bientôt le souffre-douleur d'un camarade plus vigoureux et plus âgé que lui, et qui lui inspirait une terreur si profonde, qu'il le connaissait mieux, dit-il, par les boucles de ses souliers que par aucune autre partie de son vêtement. Ce martyre dura deux ans; et Cowper quitta Market-Street l'âme froissée pour longtemps. Un jour devait venir où, maître de son talent et de son public, le poète vengerait l'enfant, en dénonçant dans le *Tirocinium*, les dangers de l'éducation publique. Cependant des taches avaient paru sur ses yeux qui restèrent toujours délicats. On le confia à un oculiste chez lequel il demeura deux ans sans effet, pour entrer ensuite à l'école de Westminster, où il passa sept ans à étudier les classiques latins et grecs, sérieusement, car il en garda quelque chose, mais sans distinction apparente. A l'en croire, du moins, s'il excellait au cricket et au ballon, il ne faisait pas grande figure dans le reste. C'était dès lors un adolescent aimable et doux, mais dont les pensées prenaient facilement un tour grave peu commun à cet âge. Les formes et les pratiques extérieures du culte ne lui suffisaient pas; il s'essayait à prier en secret, trouvait pénible cet

exercice que la confusion de ses notions religieuses lui rendait difficile, et s'effrayait de sa propre insensibilité. L'idée de la mort, qui devait y tenir une si large place, s'imposait déjà à son esprit inquiet; et il recherchait plutôt qu'il n'évitait les occasions d'y penser. C'est ainsi que, traversant un soir le cimetière de Sainte-Marguerite, il aperçoit au milieu des tombes une lumière vacillante. Au lieu de hâter le pas, il se dirige de ce côté, et voit un fossoyeur qui travaillait à la lueur d'une lanterne. Un crâne humain jaillit sous la pioche, et vient frapper à la jambe Cowper, qui s'en va la conscience alarmée, mais remplie, disait-il, d'un des meilleurs enseignements qu'il eût reçus à Westminster.

Il ne faudrait pas cependant, sur cet exemple, prendre pour un jeune Hamlet l'écolier Cowper. Les amitiés qu'il forma sur les bancs de ses classes, et qu'il conserva longtemps après, montrent au contraire, que les joyeux compagnons ne lui répugnaient pas. En effet, la réunion de Lloyd, le léger poète, de Churchill, le satirique violent, et de Colman, l'auteur des comédies les plus gaies, ne devait rien offrir de favorable à la mélancolie. Quoi qu'il en soit, pas plus qu'un autre, Cowper ne put échapper à la fascination des

souvenirs de la vie de collége, et il lui arriva même un jour, comme au prophète, de bénir ce qu'il était venu maudire. C'est à cette heureuse contradiction que nous devons ces vers charmants.

« Faiblesse si l'on veut, c'est une faiblesse louable—que d'aimer les lieux qui virent les jeux de nos premiers jours; — touchante en est la scène, et le cœur qui reste insensible à cette vue — est un cœur de pierre que rien ne saurait émouvoir. — Le mur où notre habileté de ciseleur s'essaya; — le nom même que nous gravâmes et qui subsiste encore, — le banc sur lequel nous nous asseyions profondément occupés, — et qui taillé, hâché, déchiqueté, n'est pas encore détruit; — les petits bonshommes déboutonnés et tout rouges — qui jouent nos jeux au même endroit; — aussi heureux que nous l'étions autrefois, de tracer à genoux — un cercle avec la craie, et de plier le pouce sous la bille, — ou de lancer la balle à terre dans un chapeau, — et de la faire dévier d'un adroit coup de main; — tout cet aimable spectacle éveille aussitôt un souvenir si vif de nos propres plaisirs, — qu'il nous semble presque, en y assistant, retrouver une seconde fois — l'innocente douceur et la simplicité de

nos premières années. — Cet attachement passionné à l'endroit familier — d'où nous prîmes notre premier élan pour la longue course de la vie, — nous maintient si fortement et si sûrement sous son empire, — qu'il se fait sentir jusque dans la vieillesse, jusqu'à notre dernier jour.[1] »

Tout en faisant la part des illusions rétrospectives, et malgré quelques boutades moroses éparses dans sa correspondance, on peut conclure de ce passage, que Cowper ne fut pas trop malheureux à Westminster. Il en sortit pour commen-

[1] Be it a weakness, it deserves some praise,
We love the play-place of our early days ;
The scene is touching, and the heart is stone
That feels not at that sight, and feels at none.
The wall on which we tried our graving skill,
The very name we carved subsisting still,
The bench on which we sat while deep employ'd,
Though mangled, hack'd, and hew'd, not yet destroy'd ;
The little ones unbutton'd, glowing hot,
Playing our games, and on the very spot,
As happy as we once, to kneel and draw
The chalky ring, and knuckle down at taw,
To pitch the ball into the grounded hat,
Or drive it devious with a dextrous pat ;
The pleasing spectacle at once excites
Such recollections of our own delights,
That viewing it, we seem almost to obtain
Our innocent sweet simple years again.
This fond attachment to the well-known place
Whence first we started into life's long race,
Maintains its hold with such unfailing sway,
We feel it even in age, and at our latest day.

(*Tirocinium*).

cer l'étude du droit, sans beaucoup d'ardeur, paraît-il, et plutôt par l'embarras de choisir une autre profession que par vocation réelle. Ce fut un avoué qui fut chargé de lui enseigner la pratique des lois. Si l'on en croit le fragment que voici d'une lettre adressée à sa cousine, longtemps après, le temps de Cowper fut singulièrement employé. « J'ai, en effet, vécu trois ans avec M. Chapman, avoué ; je veux dire que j'ai couché pendant trois ans sous son toit; mais je vivais, c'est à savoir, je passais mes journées dans Southampton Row, comme bien vous vous en souvenez. Nous y étions, moi et le futur chancelier, constamment occupés, du matin au soir, à rire et à faire rire les autres, au lieu d'étudier les lois. — Oh! fi, cousin, comment pouviez-vous vous conduire de la sorte? » Mais Cowper se fait tort : à défaut d'enthousiasme, il mit à son apprentissage une certaine persévérance et en retira quelque profit, comme le prouvent les conseils qu'il fut plus tard à même de donner à ses amis sur des matières légales.

Devenu maître de soi, le premier usage qu'il fit de sa liberté, fut de l'enchaîner, en tombant amoureux de sa belle cousine Théodora-Jane, seconde fille de son oncle Ashley Cowper chez

qui l'on riait tant. Malheureusement pour les jeunes gens fort épris l'un de l'autre, Ashley Cowper aimait trop sa fille et son neveu pour les marier. « Que deviendrez-vous, dit-il à Théodora, si vous l'épousez ? — Ce que je deviendrai, monsieur mon père? Je passerai les journées à faire la lessive. » Cette réponse enjouée ne dissipa point les scrupules du père qui refusa son consentement aux amoureux, sous prétexte qu'ils étaient pauvres et qu'ils étaient cousins : deux grandes raisons qui ont à peu près fait autant de mariages qu'elles en ont empêché. L'arrêt fut accepté avec soumission, ils ne se revirent plus jamais. La jeune fille ne mourut pas de chagrin; elle vécut même jusqu'en 1824, mais elle ne se maria pas. Quant à Cowper, quoi qu'aient dit certains biographes, il prit aisément son parti. En effet, peu de temps après, nous le voyons dans une lettre parler en termes assez vifs d'une belle enfant qu'il a rencontrée à Greenwich, et qui, née aux Indes, y va retourner, ne lui laissant que soupirs et larmes. Il est vrai que la lettre est écrite en latin, et que la vérité du sentiment y est peut-être légèrement sacrifiée aux élégances de l'hyperbole ; pourtant on peut supposer que Cowper ne fut nullement inconso-

lable. A tout prendre, et la suite devait le montrer, il avait l'âme plus tendre que passionnée, et trop peu de décision dans la volonté pour bien conduire sa vie.

C'est ce qui paraît surtout dans la période qui s'écoule entre son entrée au Temple en 1752, et la terrible maladie qui le frappa en 1763.

CHAPITRE II

Cowper au Temple.

L'histoire des dix années que Cowper passa au Temple, d'abord comme étudiant, puis comme avocat, est enveloppée d'une certaine obscurité. Nous ne la connaissons que par les allusions qu'il y fait dans sa correspondance, et par un mémoire écrit après coup sous l'empire d'une idée fixe. Ce n'est pas que la véracité de l'écrivain puisse être un instant mise en doute; mais on peut se demander si le convalescent n'a pas quelquefois pris pour des faits les hallucinations du malade, et ses illusions pour des souvenirs. Ce qui rend la certitude plus difficile encore, c'est que les biographes de Cowper se sont tout d'abord partagés en deux camps, suivant leurs opinions religieuses. Le nom de l'homme le plus pacifique qui fût jamais, est devenu l'occasion

d'une controverse ardente qui dure encore et qui durera sans doute toujours. Des poètes et des ministres de l'Evangile sont tour à tour descendus dans l'arène. On a raconté la vie du solitaire d'Olney en style laïque; on l'a chantée en style ecclésiastique; on a fait beaucoup de bruit, soulevé beaucoup de poussière; et, en fin de compte, chacun a gardé son sentiment. Un des premiers points discutés a été de savoir si Cowper, en décrivant son existence mondaine, a parlé au propre ou au figuré. A l'en croire, il est le dernier des hommes, ou, si l'on aime mieux, le premier des pécheurs; mais saint Paul en disait autant de lui-même; et ce mot, entendu dans un sens chrétien, n'implique nullement ce « triste mélange de crime et de misère » où l'on plonge le jeune avocat du Temple, un peu trop facilement, semble-t-il, quelle que soit la charité de l'intention et de la glorification finales. Qu'il ait mené une vie frivole; que ses pensées et que ses actes aient été peu en rapport avec les besoins religieux qui se faisaient sentir en lui par intervalles, contraires même à ses instincts naturels, nul ne saurait en douter; mais c'est là tout. Il faut l'obstination du parti-pris pour voir dans tous ses remords autre chose que les regrets légitimes

d'un chrétien qui sentait qu'il avait mal dépensé les plus belles années de sa jeunesse. Il est des gens trop sévères, comme il en est de trop indulgents pour leurs fautes. Cowper était de ceux là ; et le mémoire où il a retracé d'une main si ferme le souvenir de ses erreurs ne saurait être interprété rigoureusement sans injustice. D'autres, dans leurs confessions, ont dit moins qu'ils n'avaient fait, Cowper en a dit plus. Une des singularités de cet aimable génie, a toujours été de se croire plus coupable qu'il ne l'était en réalité, et, conséquemment, d'être plus malheureux qu'il n'en avait le droit. Rien ne lui a manqué de ce qui peut rendre la vie tolérable, et cependant la seule chose nécessaire, la paix de l'âme, il ne l'a pas connue.

A peine établi au Temple où il avait, suivant l'usage, pris un logement, il devint, en 1752, la proie de cette mélancolie qui, plus ou moins, n'a cessé de peser sur lui. « Je tombai bientôt, dit-il au début de son mémoire, dans un abattement tel qu'on ne peut, sans l'avoir éprouvé, s'en faire la moindre idée. Nuit et jour j'étais à la torture, me couchant dans l'horreur, me levant dans le désespoir. Je perdis aussitôt toute espèce de goût pour les études qui m'avaient attaché aupara-

vant ; les classiques n'eurent plus aucun charme pour moi ; j'avais besoin de quelque chose de plus salutaire que les amusements, mais je n'avais personne pour m'enseigner où le trouver. » Il se mit à composer des prières, ce qui le soulagea pendant un certain temps ; puis à voyager ; mais au retour, il brûla ses prières, et toute sa dévotion s'en alla. Il reprit alors la vie indolente et facile que lui faisaient son patrimoine, l'attente de quelque emploi public, des amitiés agréables et le goût des vers. De ses amis, il n'y a que peu de chose à dire ici, tous, sauf un, s'étant fait une place dans l'histoire littéraire de leur temps. Bonnell, Thornton et Lloyd sont, il est vrai, fort peu connus aujourd'hui ; mais les pièces de Colman se jouent encore, et les satires de Churchill se lisent toujours. Et cependant, le plus connu, c'est peut-être celui qui n'a rien écrit et qui s'est borné à être l'ami des bons et des mauvais jours, celui auquel Cowper a adressé quelques-unes de ses plus jolies lettres, Joseph Hill. Il en est un autre qui tient une certaine place dans la politique de cette époque, c'est Thurlow, destiné à s'asseoir sur le sac de laine, à qui Cowper disait un soir en présence de quelques dames, tout en buvant du thé : « Thurlow, je ne suis rien, ni ne serai ja-

mais rien ; et vous, vous serez chancelier. Vous penserez alors à moi, n'est-ce pas ? » et Thurlow répondait en souriant : « Je n'y manquerai pas. » La prédiction devait se réaliser, mais non la promesse. Tous ces anciens écoliers de Westminster avaient formé sous le nom modeste de Club de la Bêtise (Nonsense Club), une petite association littéraire, et fondé une revue périodique où il n'y avait guère que le fond qui manquât. Le Connaisseur, humble descendant du Spectateur, du Babillard et du Rôdeur ne mena pas grand bruit dans le monde. Cependant ce fut là que Cowper s'essaya dans la prose. A propos d'un Essai sur la Discrétion qu'il y inséra, on a même rappelé le nom d'Addison, ce qui n'est pas un mince éloge pour un débutant. On se délassait de la prose en faisant aussi des vers burlesques et des parodies. Rien ne prouve que Cowper ne se soit pas associé à ces amusements, car il avait naturellement l'humeur enjouée. Il composa même quelques chansons politiques à un sou qui eurent, à ce qu'il assure, leur popularité. Enfin il paraît avoir traduit pour son frère quelques chants de la *Henriade*. Mais ce n'était là que des caprices ou des études. Tous les vers, traductions, imitations ou pièces originales qui appartiennent à cette époque, et dont le

nombre est d'ailleurs fort restreint, car il en détruisit beaucoup, montrent plus d'habileté que de personnalité. Cowper était né pour quelque chose de plus élevé; il était né aussi pour une société moins légère et moins facile ; et la crise terrible qui le força plus tard à quitter le Temple eut cet avantage qu'elle l'éloigna d'un monde qui valait moins que lui. Toutefois, si l'emploi de son temps ne fut pas ce qu'il aurait pu être, il ne faudrait pas croire que ces onze années furent entièrement perdues pour le futur poète. D'abord, il s'y façonna un instrument, sans y penser peut-être, et sans prévoir lui-même quels sons il en tirerait un jour; ensuite, le peu de connaissance pratique des hommes qu'il ait jamais eu, c'est là qu'il le prit. La seule fenêtre d'où il ait pu regarder le spectacle des choses humaines allait se fermer pour lui, et pour longtemps; mais cela lui suffit: il devait deviner le reste.

Cowper avait trente-deux ans; la petite fortune qu'il tenait de son père, mort en 1756, avait à peu près fondu entre ses mains sans qu'il s'en fût aperçu. L'inquiétude de l'avenir commençait à l'assaillir, et il sentait qu'il fallait prendre une résolution, faire un effort de volonté. Nul doute d'ailleurs que, apparenté comme il l'était, on ne

pût lui trouver, sans chercher beaucoup, une de ces places bien rétribuées qui ne demandent pas de connaissances spéciales et qu'il suffit d'être honnête homme pour occuper convenablement. « Ce n'est jamais, a-t-il dit lui-même en vers mordants, par incapacité que l'on perd les charges lucratives; donnez même à un sot l'emploi qu'il demande : un office avec un revenu à la suite fournit toujours assez d'huile pour en graisser les roues. » Il était déjà Commissaire des banqueroutes, ce qui ne lui donnait pas beaucoup de besogne. Il jeta les yeux sur une de ces nombreuses charges que protégeait alors l'ombre des priviléges aristocratiques et parlementaires; c'était celle de secrétaire aux Journaux de la Chambre des Lords. Il fit même plus que d'y penser; il souhaita la mort de celui qui l'occupait. C'est là du moins ce qu'il a prétendu plus tard, tout heureux de pouvoir ajouter la pensée de l'homicide à la foule de péchés dont il s'accusait. Toujours est-il que le secrétaire, cause innocente de tant de remords, mourut à ce moment et que le Major Cowper, qui avait la disposition de la charge, la donna à Cowper dont il était le parent, après lui en avoir offert une autre plus considérable, que celui-ci refusa par modestie. A vrai dire il aurait mieux fait de ne

jamais songer à aucun emploi de ce genre. Il n'était pas né pour la vie publique, même sous sa forme la moins agitée.

Nous touchons ici à la crise vraiment tragique qui décida de son existence et de sa raison ; il faut s'y arrêter, quelque ridicule que paraisse la cause qui l'amena. Il en a lui-même tracé plus tard le récit étrange dans une sorte de mémoire qui ne semble pas d'abord avoir été destiné à la publication et qu'il avait composé pour son amie Madame Unwin. Jamais l'hallucination ne s'est exprimée dans un style plus élégant et plus précis. Il faut remonter jusqu'à De Foe et à son fameux récit de l'apparition de Mme Veal, pour trouver un exemple aussi fort d'exactitude et de réalité dans les détails. Mais il s'y mêle quelque chose de plus personnel, de plus poignant, qui rappelle la manière de Rousseau dans certaines pages des Confessions.

Les extraits suivants n'en pourront donner qu'une idée lointaine :

« Il y eut d'abord une vive résistance au droit de nomination que possédait mon ami (le major Cowper). Un parti puissant s'était formé parmi les Lords pour y faire opposition. On m'assura que tout serait mis en œuvre pour nous décon-

certer et qu'on ne laisserait échapper aucune occasion. Je fus invité à me tenir prêt à soutenir, à la barre de la Chambre, un examen de capacité pour le poste que j'avais pris. Comme j'ignorais forcément de quoi il s'agissait, je jugeai nécessaire de me rendre tous les jours au bureau pour me mettre en état de subir l'examen le plus sévère. Mes craintes et mes anxiétés revinrent alors dans toute leur horreur. Un coup de tonnerre m'aurait été aussi agréable que cette nouvelle. Je vis et jusqu'à l'évidence, qu'à ces conditions la place de secrétaire des Journaux n'était pas faite pour moi. C'était en réalité m'en exclure que d'exiger ma présence à la barre de la Chambre pour y justifier publiquement de ma prétention. En attendant, l'intérêt de mon ami, l'honneur d'avoir été choisi par lui, ma propre réputation et les circonstances, tout me poussait en avant, tout me pressait d'entreprendre ce que je savais impossible. Ceux qui éprouvent les mêmes sentiments que moi, pour qui l'idée de s'exposer en spectacle au public, à quelque occasion que ce soit, fait l'effet d'un poison mortel, ceux-là seuls peuvent s'imaginer l'horreur de ma position ; les autres ne le peuvent pas. Cet état de souffrance continuelle finit par me causer une fièvre nerveuse : plus de

tranquillité pendant le jour, pendant la nuit plus de repos; un doigt levé contre moi, c'en était plus que je ne pouvais supporter. Voilà ce que je ressentais moralement tout en fréquentant régulièrement le bureau où, au lieu de l'énergie la plus active, seule nécessaire à mon dessein, je n'apportais qu'un esprit torturé. Je n'y attendais aucun secours de personne, tous les commis subalternes subissant l'influence de mon concurrent, et naturellement je n'en recevais aucun. On m'ouvrait bien, il est vrai, ce qu'on n'aurait pu me refuser, les volumes contenant les journaux, et dans lesquels peut-être, un homme en santé et l'esprit aux affaires aurait trouvé tous les renseignements dont il avait besoin; mais rien de semblable avec moi. Je lisais sans comprendre, et j'étais si malheureux qu'il ne m'aurait servi de rien d'avoir pour amis tous les commis du bureau; car je n'étais pas dans la disposition qu'il aurait fallu pour profiter des renseignements, et bien moins encore pour les aller chercher sans guide dans des manuscrits. Bien des mois s'écoulèrent pour moi de la sorte, sans que je cessasse d'employer les moyens que je désespérais de voir réussir.

Quand un homme arrive à l'endroit où on va l'exécuter, il éprouve sans doute quelque chose

d'assez semblable à ce que je ressentais toutes les fois que je mettais le pied dans le bureau, c'est-à-dire tous les jours et pendant plus de six mois de suite. »

On peut mettre en regard de cette page douloureuse une lettre antérieure au Mémoire et qui en confirme sur ce point l'exactitude. Elle est adressée à la cousine de Cowper, Lady Hesketh, sœur de cette Théodora qu'il n'avait pas pu épouser ; et c'est la seule lettre de lui, datée de cette époque, qui se soit retrouvée :

« Le Temple, ce 9 août 1763.

» Ma chère cousine, je vous avais promis une lettre et je m'empresse de faire honneur à ma parole. J'ai toujours du plaisir à vous écrire, mais jamais plus qu'en ce moment où je passe mes jours à lire le journal de la Chambre, et mes nuits à en rêver. Ce n'est pas là une occupation fort agréable pour une tête qui a été longtemps habituée au luxe de choisir ses sujets, et qui s'est aussi peu mêlée d'affaires que si elle avait poussé sur les épaules d'un gentleman beaucoup plus opulent. Mais la pauvre sotte le paie bien cher maintenant, et n'oubliera pas de sitôt la correction qu'elle vient de recevoir. Si je réussis à em-

porter cette douteuse nomination, j'aurai du moins la satisfaction de penser que les volumes écrits par moi seront soigneusement mis en réserve pour les âges futurs et vivront aussi longtemps que la Constitution anglaise. C'est là une durée dont peut se contenter la vanité de tout auteur, pourvu qu'il ait un grain de patriotisme. Oh ! ma bonne cousine, si je vous ouvrais mon cœur, je pourrais vous faire voir d'étranges choses ; rien qui fût capable de vous choquer, je l'espère ; mais bien des choses qui vous rempliraient d'étonnement. J'ai le caractère le plus singulier ; et je ne ressemble à aucun des hommes que j'ai rencontrés. Sans doute je ne suis pas absolument sot, mais je suis plus faible que le plus grand de tous les sots dont j'aie gardé le souvenir. En un mot, si j'étais aussi prêt pour l'autre monde que je le suis peu pour celui-ci (Dieu me garde de le dire avec vanité !), il n'est aucun saint de la chrétienté avec qui je voudrais changer de condition.

» Ma destination est enfin fixée, et j'ai obtenu un congé. Le mot d'ordre est Margate ; et que pensez-vous qui viendra après, cousine ? Je sais ce que vous attendez ; mais depuis que je suis au monde, ç'a toujours été mon fort de désappointer l'attente la plus naturelle. Il y a bien des années,

cousine, on aurait pu supposer que je deviendrais quelque chose de tout autre que ce que je suis. Aujourd'hui mon caractère est fixé, rivé fortement après moi ; et, pour le dire entre nous, je ne le crois ni fort brillant, ni très susceptible d'être accusé de fasciner les gens.

» Adieu, ma chère cousine. Je me demande, tant je vous aime, comment diable il s'est fait que je n'aie jamais été amoureux de vous. Le ciel en soit loué pourtant ; car je viens d'avoir à vous écrire un plaisir dont j'aurais été privé, s'il en avait été autrement. Donnez-moi de vos nouvelles, ou je ne recueillerai que la moitié du prix dû à ma noble indifférence à votre égard.

» Toujours et de plus en plus à vous.

» W. C. »

Tout ce qui doit faire le charme de la correspondance de Cowper se trouve déjà dans cette lettre où la tristesse du cœur et la gaieté de l'esprit prennent un tour inattendu, mais non sans une grâce étrange comme la personne même de l'écrivain.

Dès qu'il fut à Margate, au bord de la mer, le changement d'air et de lieu lui fit retrouver un peu de calme ; mais quand le moment fut arrivé

de retourner à Londres pour s'y préparer à son terrible examen, il retomba dans ses angoisses. Il se prit d'abord à souhaiter de devenir fou, puis à croire qu'il le deviendrait, pas assez tôt peut-être pour éviter de comparaître devant les Lords. Entre la folie et lui, il n'y avait plus en effet qu'une bien étroite barrière. Il en arriva tout naturellement à penser au suicide qu'il tenta plusieurs fois, comme il le raconte avec une minutie curieuse qui se plaît à rappeler ce qu'il eût été plus salutaire d'oublier.

« Un soir de novembre 1763, aussitôt qu'il fit noir, prenant l'air le plus indifférent et le plus gai possible, j'entrai chez un apothicaire et demandai une demi-once de laudanum dans une fiole. L'homme parut m'observer de près, mais la voix et la contenance que je me donnai ne l'en trompèrent pas moins. Comme il s'en fallait d'une semaine environ que le jour fût arrivé où ma présence à la Chambre serait exigée, je gardai ma bouteille serrée dans ma poche de côté, bien résolu de m'en servir quand j'aurais la conviction que c'était le seul moyen d'échapper. A vrai dire, rien n'était déjà plus évident ; seulement je désirais me réserver toutes les chances possibles et différer jusqu'au dernier moment l'horrible exé-

cution de mon dessein; mais Satan ne souffrit aucun délai.

» Le jour qui précédait l'époque indiquée plus haut, comme je lisais la gazette en déjeunant au café Richard, mes yeux tombèrent sur une lettre qui s'imposa de plus en plus à mon attention au fur et à mesure que je la parcourais. Je ne puis maintenant m'en rappeler la teneur ; mais, avant d'en avoir achevé la lecture, il me parut, à n'en pas douter, que c'était un libelle ou une satire contre moi. L'auteur semblait se trouver au courant de mes projets de suicide et ne l'avoir écrite que pour en assurer, pour en hâter l'exécution. Il est probable qu'en ce moment mon esprit commençait à se troubler. Toujours est-il que je fus le jouet d'une puissante illusion. Je me dis en moi-même : votre cruauté sera satisfaite ; vous serez vengé. Et jetant par terre le journal dans un violent transport de passion, je me précipitai impétueusement hors de la salle, et me dirigeai vers les champs où je pensais trouver quelque maison pour y mourir, sinon, décidé à m'empoisonner dans le premier fossé écarté que je rencontrerais.

» Avant d'avoir marché dans la campagne l'espace d'un mille, je fus frappé de l'idée que je

pouvais encore épargner ma vie; que tout ce que j'avais à faire, c'était de vendre mon argent placé dans les fonds publics, opération qui demandait une heure de temps, puis de m'embarquer pour passer en France. Et là, si tout autre moyen d'existence venait à me manquer, je me promettais dans quelque monastère un asile confortable qu'un changement de religion me procurerait facilement. Cet expédient ne me plut pas médiocrement, et j'étais rentré chez moi pour faire le peu de paquets que comportait une résolution si prompte, lorsque en regardant mon porte-manteau je changeai d'avis une seconde fois et le suicide s'offrit à moi avec tous ses avantages. »

Il lui vint alors à l'esprit qu'il lui serait plus facile de se noyer que de s'empoisonner ; mais à tout prendre, il ne semble pas que, pendant quelque temps du moins, ces diverses tentatives aient réellement mis ses jours en péril. L'indécision nerveuse qui le rendait incapable d'agir dans la vie l'empêchait aussi de faire ce qu'il fallait pour mourir. A la fin cependant, il triompha de ses irrésolutions et vit la mort de près en cherchant à se pendre. Voici le récit de cette tentative reproduit avec une réalité saisissante dans son horreur :

« Toute hésitation était maintenant loin de ma pensée, et je me mis avec ardeur à l'exécution de mon projet. Ma jarretière était faite d'une large bande de ruban écarlate avec une boucle coulante, et les deux extrémités étaient cousues ensemble. Au moyen de la boucle je fis un nœud et le mis autour de mon cou, serrant si fortement que l'haleine pouvait à peine passer et le sang circuler tandis que l'ardillon de la boucle maintenait ferme le nœud. A chaque coin de mon lit se trouvait placée une guirlande en bois sculpté assujétie par un grand clou qui passait au travers : j'y glissai l'autre bout de la jarretière qui faisait bride et restai suspendu quelques secondes, après avoir retiré mes pieds sous moi de façon à ne pas toucher le parquet ; mais le clou céda, la sculpture se détacha et la jarretière en même temps. Je la mis alors au cadre du ciel de lit, l'enroulant et la nouant fortement autour. Le cadre cassa net et me laissa tomber.

» Un troisième effort fut plus près de réussir. J'ouvris la porte qui atteignait à un pied du plafond et dont je pouvais toucher le haut en montant sur une chaise. La jarretière, offrant assez de largeur à une extrémité pour qu'un grand angle de la porte y pénétrât, fut facilement fixée de manière à

ne plus glisser. Je poussai du pied la chaise et me trouvai pendu de toute ma longueur. Pendant que j'étais dans cette position, j'entendis distinctement une voix dire par trois fois : « C'est fini. » Quoique je sois sûr du fait, et malgré la certitude que j'en avais à ce moment, cela ne m'alarma nullement ni ne changea ma résolution. Je restai suspendu si longtemps que je perdis tout sentiment, toute conscience de l'existence.

« Quand je revins à moi, je me crus en enfer ; le son des gémissements terribles que je poussais était la seule chose que j'entendisse ; et une sensation semblable à celle que produit l'éclair de la foudre s'empara aussitôt de moi et me passa par tout le corps. En quelques secondes, je me trouvai tombé la face contre le plancher. Au bout d'une demi-minute environ, je repris l'usage de mes pieds, et, chancelant et trébuchant, j'allai rouler sur mon lit.

» Par un effet de la sainte Providence de Dieu, la jarretière, qui m'avait maintenu assez de temps pour me faire goûter l'amertume de la mort temporelle, se brisa juste au moment où la mort éternelle allait me saisir. Le sang qui s'était arrêté sous l'un de mes yeux et y formait une large tache cramoisie, ainsi qu'un cercle rouge autour de mon

cou montraient clairement que j'avais été sur le bord de l'éternité. De ces deux marques, l'une pouvait provenir de la pression de la jarretière, mais l'autre était certainement l'effet de la strangulation, car elle n'était pas accompagnée de la sensation que produit une contusion, ce qui aurait dû avoir lieu, si, dans ma chute, je m'en étais fait une à un endroit si sensible. Je serais même disposé à croire que le cercle qui entourait mon cou en venait aussi, vu que cette partie n'était ni écorchée, ni douloureuse.

» A peine au lit, je fus étonné d'entendre dans la salle à manger le bruit que faisait la lingère en allumant du feu. Elle avait trouvé la porte ouverte, quoique j'eusse eu l'intention de la verrouiller et devait avoir passé par celle de ma chambre à coucher sans m'apercevoir pendu à cette porte même. Elle m'entendit tomber et vint aussitôt me demander si j'allais bien, ajoutant qu'elle avait craint que je n'eusse une attaque de nerfs.

» Je l'envoyai chercher un ami à qui je racontai toute l'affaire et que je dépêchai à mon parent. Aussitôt que ce dernier fut arrivé, je lui montrai la jarretière déchirée au milieu de la chambre et lui appris en même temps la tentative que j'avais faite. « Mon cher M. Cowper,

me dit-il, vous m'épouvantez ; vous ne pouvez certainement pas garder la charge à ce prix-là ; où est la délégation ? » Je lui donnai la clef du tiroir où elle était déposée, et comme ses affaires exigeaient ailleurs sa présence immédiate, il l'emporta avec lui : c'est ainsi que se terminèrent tous mes rapports avec l'office de secrétaire-lecteur au Parlement. »

Ce dut être une scène étrange ; car les manières extérieures de Cowper n'avaient pas subi de changement, et il est probable que le major Cowper, le parent dont il est ici question, ne se doutait guère du conflit qui se déchaînait sous le maintien élégant et tranquille de son protégé. Quel contraste, a-t-on fait remarquer ingénieusement, entre cette « large bande de ruban écarlate, » ce cercle rouge qui rappelait « le bord de l'éternité » et la personne même de cet homme de bon ton, auteur discret de quelques articles de revues et vivant, semblait-il « à la surface de l'existence, loin des sombres réalités qui forment en quelque sorte, le squelette de notre vie ! » [1]

La folie n'était plus loin, ou pour mieux dire, elle était là, depuis l'instant où l'infortuné avait

[1] *National Review*, 1855.

rêvé le suicide pour échapper à un examen public. Quant à ses amis qui avaient cru qu'en renonçant à cette charge funeste, il retrouverait le calme et la raison, ils furent bientôt détrompés. Cowper devait connaître des angoisses plus horribles que celles qui l'avaient poussé à chercher la mort, et ses idées ne tardèrent pas à se compliquer singulièrement. La conviction qu'il était perdu, et pour l'éternité, s'empara de son âme. Tous ses chagrins mondains lui parurent comme s'ils n'avaient jamais été, tant étaient grandes les terreurs qui leur succédèrent. Il se croyait expressément condamné tantôt par un chapitre de la Bible, tantôt par un autre. Il se disait que la malédiction du figuier stérile avait été prononcée tout spécialement contre lui. Ces pensées et d'autres semblables ne cessaient de le poursuivre. « Je ne passais jamais par les rues, raconte-t-il encore, sans penser qu'on me regardait, qu'on se moquait de moi, qu'on me méprisait ; et j'avais bien de la peine à me persuader que la voix de ma conscience n'était pas assez forte pour que chacun l'entendît.

» Ceux qui me connaissaient avaient l'air de m'éviter, ou, s'ils me parlaient, c'était avec une sorte de dédain. Une fois, j'achetai à un homme

la chanson qu'il chantait dans la rue, croyant qu'elle était composée à mon sujet. Je dînais seul, soit à la taverne, où je me rendais quand il faisait nuit, soit chez un traiteur, en prenant toujours la précaution de me cacher dans le coin le plus obscur de la salle. Je dormais ordinairement une heure dans la soirée, mais je n'y gagnais que des rêves terribles, et, au réveil il s'écoulait quelque temps avant que je pusse sans chanceler traverser le corridor qui menait à la salle à manger... Je ne pouvais supporter les yeux de l'homme ; et quand je venais à songer que les yeux de Dieu étaient sur moi, ce dont je ne doutais pas, j'en éprouvais la plus intolérable angoisse. Si, pour un moment, un livre ou un ami m'arrachait à moi-même, aussitôt la pensée de l'enfer me traversait l'esprit comme un éclair, et je me disais intérieurement : Qu'ai-je affaire de tout cela, moi qui suis damné. »

Ce n'était pas encore assez ; il en vint, à force de creuser dans sa pensée malade, à se rappeler qu'autrefois, à Southampton, dans un voyage qu'il faisait pour sa santé au bord de la mer, la grâce de Dieu s'était offerte à lui, qu'il l'avait rejetée, et qu'il avait ainsi commis le péché contre le Saint-Esprit, le seul pour lequel l'Ecriture

ne recommande pas la prière. Et cette idée, sous la même forme, ou sous une forme plus adoucie, repoussée et reprise tour à tour, devait désormais jeter son ombre sur toute sa vie.

Il finit par recourir à un de ses amis, Martin Madan, ministre de l'Evangile, homme alors très-estimé, mais qui plus tard se fit un grand tort par la publication d'un livre assez scandaleux en faveur de la pluralité des femmes. M. Madan vint le voir et lui expliqua les vérités évangéliques. Elles parurent d'abord faire sur lui une heureuse impression; mais, une fois leur nouveauté passée, il se retrouva plus éloigné de Dieu que jamais.

Le corps avait jusque-là résisté aux assauts qui faisaient ployer l'âme; son tour de souffrance arriva bientôt, et la crise fut complète; c'est la plus sombre page de ce sombre récit :

« Satan m'importunait sans relâche de visions horribles et de voix plus horribles encore. Mes oreilles étaient remplies du bruit des tourments qui m'attendaient. Un engourdissement envahit les extrémités de mon corps, et la vie paraissait reculer devant; mes mains et mes pieds devinrent froids et roides; une sueur froide mouilla mon

front; mon cœur, à chaque pulsation, semblait donner son dernier battement, et mon âme se coller à mes lèvres, comme au moment de partir. Jamais criminel condamné ne craignit davantage la mort ni ne fut plus assuré de mourir. A onze heures, mon frère vint me voir, et une heure environ après son arrivée, cette maladie morale que j'avais appelée de tous mes vœux, me saisit effectivement. Je traversais l'appartement l'âme en proie à la plus horrible détresse, m'attendant à tout instant à voir la terre s'entrouvrir et m'engloutir; épouvanté par ma conscience, poursuivi par le vengeur du sang, et sentant la cité de refuge hors de mon atteinte et de ma vue, lorsqu'une étrange et affreuse obscurité s'abattit sur moi. S'il était possible qu'un coup pesant tombât sur la cervelle sans toucher le crâne, telle serait la sensation que j'éprouvai. J'appliquai vivement ma main à mon front, et la douleur que je ressentis me fit pousser un cri. A chaque coup, mes pensées et mes expressions devenaient plus extravagantes et plus confuses; la seule chose qui demeurât claire, c'était le sentiment du péché et l'attente du châtiment; et ces deux idées prirent si complètement possession de moi que rien, durant tout le cours de ma ma-

ladie, ne put ni les interrompre ni les affaiblir. »

Cowper était fou. Ses amis, son frère, qui était venu de Cambridge, où il étudiait, décidèrent de le confier aux soins du docteur Cotton, qui avait ouvert à Saint-Albans une maison de santé. Il avait trente-deux ans ; et la dernière étape de sa jeunesse était un asile d'aliénés.

CHAPITRE III

Cowper à Huntingdon.

« L'homme est une harpe aux cordes invisibles; — bien disposées, elles rendent chacune leur harmonie; — que les chevilles se déplacent et, quand il lui plaît, — rien n'est plus facile à Dieu que de le faire dans un moment, — ces cordes aussitôt par milliers se détendent, — perdant, jusqu'à ce qu'il les remonte, toute leur puissance et leur emploi. [1] »

En écrivant, près de vingt ans après, ces beaux vers de la *Retraite*, Cowper faisait sans doute un retour sur lui-même et sur les heures obscures qu'il avait passées à Saint-Albans. Il est

[1] Man is a harp, whose chords elude the sight,
Each yielding harmony, disposed aright;
The screws reversed, (a task which if he please
God in a moment executes with ease,)
Ten thousand thousand strings at once go loose,
Lost, till he tune them, all their power and use.

inutile de le suivre dans les progrès de sa maladie et dans ceux d'une convalescence qui ne devait malheureusement pas être sans rechûtes. Quoique sa chambre ne fût pas la cellule d'un insensé vulgaire, elle fut témoin des scènes ordinaires à de pareils endroits, et sur le secret desquelles il vaut autant jeter un voile. Il trouva, dans la personne du docteur Cotton, un lettré et surtout un intelligent ami. Au bout de quelques mois, le nuage s'éclaircit peu à peu, et ce fut par des vers que Cowper salua son retour à la raison. Ce qui n'avait été jusqu'alors pour lui qu'un passe-temps de bon goût va devenir désormais un besoin. De là la nouveauté de sa poésie qui a pour premier mérite d'avoir fait la consolation du poète avant de faire l'admiration des lecteurs, et qui gardera toujours quelque chose du caractère intime et spontané de son origine.

Cependant, après avoir séjourné chez le docteur Cotton une année au-delà de sa guérison, tant sa prison lui était devenue douce, il lui fallut une seconde fois songer à prendre un parti. Il lui répugnait de retourner à Londres ; et, pour rompre toute attache avec ce qu'il appelait le « théâtre de ses abominations, » il renonça à sa charge de commissaire des banqueroutes, c'est-

à-dire, au plus clair de son petit revenu. Ses amis et ses parents, loin de l'en dissuader, se réunirent pour lui faire une sorte de pension sur laquelle on n'a d'ailleurs aucun renseignement précis, mais qui semble avoir été d'une nature assez élastique. Cowper, en effet, dans la première partie de sa correspondance, croit toujours sa bourse à sec, et c'est toujours son caissier Hill qui, chose rare, se charge de lui prouver le contraire. En réalité, il ne manqua jamais de rien. Jusqu'au dernier jour, on pourvut ouvertement ou secrètement à toutes ses dépenses.

Pour se rapprocher du frère qu'il avait à Cambridge, il s'établit à Hundington, où il se trouva fort bien au commencement. La religion qui fut, à tout prendre, la grande affaire de sa vie et l'occasion tantôt de sa mélancolie, tantôt de ses désespoirs, la religion n'offrait en ce moment que des promesses et des joies à sa pensée. Son esprit avait retrouvé son naturel enjouement, comme le montre la lettre suivante adressée à son ami Hill :

« Mon cher Joseph,

» Quoi que vous en puissiez penser, ce n'est pas chose facile que de tenir ménage pour deux per-

sonnes. On ne peut pas toujours vivre de tête de mouton, de foie et de mou, comme les lions de la Tour de Londres ; et, pour une si petite maison, un quartier de viande est un embarras dont on ne voit pas la fin. Ma note chez le boucher s'élevait, pour la semaine dernière, à quatre shellings dix sous. Je débutai par un gigot, et fus forcé d'en abandonner une partie à ma blanchisseuse. Puis je continuai mes expériences par un cœur de mouton ; il n'y en avait pas assez. Enfin, je fis un pâté avec trois livres de bœuf ; il faillit y en avoir trop, car il dura trois jours, bien que mon propriétaire eût été admis à en prendre sa part. Et la bière de ménage, donc ! J'y perds mon latin. J'en ai acheté pour un shelling, de quoi durer tout un mois ; et la voilà déjà aigre. Bref, c'est aujourd'hui seulement que j'apprends à plaindre les pauvres maîtresses de maison. Je ne m'étonne plus maintenant de cet air politique que leur occupation ordinaire donne à leur contenance, car elles ont vraiment bien des sujets de perplexités.

» Je n'ai reçu qu'une visite depuis mon arrivée. Je ne veux pas dire que j'aie refusé de voir personne ; mais il ne s'est présenté qu'un visiteur. C'était un marchand de drap, homme de santé

florissante, de condition opulente, homme raisonnable, homme notable et tout à fait civil. Il possède un bain froid et m'en a promis la clef, dont je me servirai sans doute pendant l'hiver. Il s'est même engagé à me procurer la *Chronique de Saint-James* trois fois par semaine, à me faire voir Hinchinbrook-House, et à me rendre tous les services en son pouvoir. Vous voyez que je ne disais rien de trop en parlant de sa civilité. Il y a ici une réunion où l'on joue aux cartes, et une réunion où l'on danse, et des courses de chevaux, et un club, et un jeu de boules; ainsi, vous le comprenez, il ne me manque rien en fait de divertissements, surtout ayant l'intention d'en profiter juste autant que si je vivais à mille lieues d'ici. Mais peu importe; dans un jeu, il y a plus de plaisir à être spectateur qu'à jouer, et il en est tout de même dans la vie réelle. Vous direz peut-être que si j'ai l'intention de ne jamais fréquenter ces endroits-là, le titre de spectateur ne pourra guère me convenir; et vous direz bien. J'ai fait une bévue, qui sera corrigée dans la prochaine édition.[1] »

Toutes ses lettres, à cette époque, n'étaient pour-

[1] SOUTHEY. *Life and Works of W. Cowper*. Tome II, page 183.

tant pas sur le même ton. On pourrait en citer d'autres qui ressemblent bien plus à des dissertations théologiques qu'à des lettres familières. C'est qu'il lui arrivait ce qui arrive parfois aux néophytes : il prêchait « en temps et hors de temps, » hors de temps surtout. Il se croyait touché de la grâce, converti (c'était pour la seconde fois ; ce ne devait pas être pour la dernière), et, dans la plénitude de la reconnaissance, son cœur débordait, il faut bien le dire, au hasard, et parfois sur des correspondants qui n'avaient pas, il est vrai, connu les mêmes épreuves, mais qui n'avaient pas non plus connu les mêmes doutes que lui. Il en est convenu lui-même plus tard de la manière la plus touchante, et en a fait l'aveu à celle-là même que ces effusions indiscrètes avaient pu surprendre.

« La vivacité de mes sentiments, écrivait-il à Lady Hesketh, vivacité naturelle aux personnes fraîchement instruites, et d'autant moins étonnante en moi que je sortais à peine des horreurs du désespoir, me rendit imprudent, et, je n'en doute pas, importun à beaucoup. Dieu es lumière, et c'est de lui que toute lumière doit venir ; aussi est-ce à son enseignement que j'abandonne ceux que je fus une fois si empressé à ins-

truire moi-même..... Laissons les chaires à la prédication, mais gardons pour le salon, pour le jardin, pour la promenade dans les champs, l'agrément des conversations entre amis. »

Cette ardente piété s'accordait fort bien, du reste, avec la vie retirée qu'il se proposait de mener désormais et dont ses amis ne le détournaient plus. Les espérances d'avenir que ses talents et ses relations avaient fait concevoir, s'étaient évanouies pour ne plus laisser voir en lui qu'un malade digne de compassion, plus heureux que le jour n'était long au milieu de ses livres, de ses loisirs et de ses lettres.

C'est alors qu'il rencontra, pour ne plus s'en séparer sur cette terre, la personne qui devait exercer sur lui la plus longue influence et lui témoigner un dévouement qui ne trouva qu'une seule épreuve au-dessus de ses forces. Il a décrit, dans plusieurs lettres charmantes, le changement qu'apporta dans sa vie la connaissance de la famille Unwin, et la peinture varie suivant le caractère de ses correspondants. Avec Hill, qui semble avoir été un homme du monde, le côté religieux reste dans l'ombre :

« Une famille s'est ajoutée au nombre de celles que je connaissais quand vous étiez ici. Son nom

est Unwin. Ce sont les plus agréables gens du monde, tout à fait sociables et aussi exempts que possible des civilités cérémonieuses qui sont le propre des personnes de condition en province. Ils me traitent plutôt en parent qu'en étranger, et leur maison m'est toujours ouverte. Le vieux gentleman m'emmène à Cambridge dans son cabriolet. C'est un homme de savoir et de bon sens, aussi simple que le pasteur Adams [1]. Sa femme, d'une intelligence peu commune, a beaucoup lu, dans un excellent esprit, et est plus polie qu'une duchesse. Le fils, qui appartient à l'Université de Cambridge, est un très-aimable jeune homme, et la fille ne dépare pas le reste de la famille. Ils ne voient presque personne, ce qui me va parfaitement. A quelque moment qu'il me plaise d'y aller, je trouve une maison pleine partout de paix et de cordialité, et je suis sûr de n'y entendre parler, au lieu de scandale, que de ce qui peut contribuer à notre bien. Vous vous rappelez la description que fait Rousseau d'une matinée en Angleterre [2]; telles sont celles que je passe avec ces braves gens; et les soirées n'en diffèrent en rien, si ce n'est qu'on s'y sent en-

[1] Personnage célèbre d'un roman de Fielding.
[2] *Nouvelle Héloïse*. V^e partie, lettre III.

core plus à l'abri et plus tranquille. Maintenant que je les connais, je me demande comment j'ai pu aimer si fort Huntingdon quand je ne les connaissais pas ; je suis même disposé à croire que tout endroit me serait désagréable s'il ne s'y trouvait un Unwin. [1] »

Au contraire, en s'adressant à lady Hesketh, il insistait particulièrement sur la piété de ses nouveaux amis et sur les avantages qu'il en retirait :

« Je suis bien aise de votre opinion favorable sur mes connaissances d'Huntingdon. Ce sont vraiment d'aimables gens qui me conviennent parfaitement. Mlle Unwin a environ dix-huit ans ; elle est vraiment jolie et gracieuse. Quand elle est avec sa mère elle parle peu, non pour lui complaire, mais parce qu'elle semble heureuse d'avoir un prétexte pour garder le silence, ayant quelque penchant à la timidité. La plus remarquable cordialité règne entre tous les membres de cette famille ; mère et fille paraissent passionnément attachées l'une à l'autre. Lors de ma première visite, la jeune fille était seule quand je fus introduis et je demeurai assis près d'elle

[1] SOUTHEY, *Life and Works of W. Cowper*, Tome II, p. 181.

une demi-heure avant l'arrivée de son frère qui m'avait donné rendez-vous. Dans un *tête-à-tête* parler est de toute nécessité pour qu'on distingue les personnages du drame des chaises où ils sont assis; aussi parla-t-elle beaucoup, et fort bien; et comme le reste de la famille, elle montra autant d'aisance dans sa conversation que si nous eussions été de vieilles connaissances. Elle a toute la piété de sa mère, qui à cet égard donne un des plus remarquables exemples que j'aie rencontrés. Tous ensemble ils forment la plus joyeuse, la plus engageante famille qui se puisse concevoir.

» J'avais écrit ce qui précède quand je rencontrai Mme Unwin dans la rue et l'accompagnai chez elle. Nous nous promenâmes ensemble pendant près de deux heures dans le jardin, et notre conversation me fit plus de bien que ne m'en eût fait une audience du premier prince de l'Europe. Cette femme est pour moi une bénédiction; je ne la vois jamais sans m'en trouver mieux. Je suis traité en parent par la famille. A plusieurs reprises on m'a invité à venir quand il me plairait. Vous savez quel timide personnage je fais; je ne puis prendre sur moi de profiter de ce privilége autant que le désirent sans doute ceux qui me le

proposent, mais peut-être ma gaucherie finira-t-elle par s'en aller. »[1]

Ce dernier souhait ne tarda pas à s'accomplir. Cowper se dégauchit si bien qu'il fut admis dans la maison de M. Unwin à titre de pensionnaire, et son sort fut fixé (nov. 1765). Il y trouva tout ce qu'il demandait, des amis qui partageaient ses idées religieuses, une affection ingénieuse en soins délicats, des entretiens sérieux jusqu'à l'excès et l'oubli des nécessités prosaïques de l'existence. Voici comment il rend compte de l'emploi de ses journées. « Quant aux divertissements, du moins ce que le monde entend par là, nous n'en connaissons point. A vrai dire ils fourmillent ici, et les cartes et les bals sont ouvertement la grande affaire de presque toutes les personnes bien nées. Nous refusons d'y prendre part et de contribuer à cette manière de tuer notre temps ; ce qui nous a fait donner le nom de *méthodistes*. Après vous avoir dit comment nous ne passons pas notre temps, je vais vous dire comment nous le passons. Nous déjeunons ordinairement entre huit et neuf heures ; jusqu'à onze heures nous lisons l'Ecriture ou les sermons

[1] SOUTHEY, *Life and works of W. Cowper*, Tome II, p. 178.

de quelque prédicateur fidèle de ces saints mystères; à onze heures nous assistons au service divin qui se fait ici deux fois par jour; de midi à trois heures nous nous séparons et chacun se distrait comme il l'entend. Dans l'intervalle, je lis dans mon appartement; je me promène soit à pied, soit à cheval, ou bien je travaille au jardin. Après le dîner nous ne restons guère assis une heure entière, mais si le temps le permet, nous nous rendons au jardin où j'ai généralement le plaisir d'entretenir Mme Unwin et son fils sur des sujets religieux jusqu'au moment de prendre le thé. S'il pleut ou s'il vente trop pour qu'on puisse se promener, nous causons sans sortir ou chantons quelques hymnes du recueil de Martin; et, grâce au clavecin de Mme Unwin, nous formons un assez tolérable concert dans lequel nos cœurs, je l'espère, sont les meilleurs et les plus harmonieux musiciens. Après le thé, nous sortons tout de bon pour une promenade. Mme Unwin est bonne marcheuse, et nous avons ordinairement fait quatre milles avant de revoir notre demeure. Quand les jours sont trop courts, nous faisons cette excursion dans la matinée, entre le service divin et le dîner. La nuit venue, on lit, on cause comme auparavant, jusqu'au souper, et

la soirée s'achève avec une hymne ou un sermon; enfin on appelle toute la maison à la prière. »

De cette vie à la vie cléricale, il n'y avait qu'un pas; et l'on peut s'étonner que Cowper ne l'ait pas franchi. Il y pensa bien, ou plutôt on y pensa pour lui; mais l'effroi de paraître en public le retint. La vie de cénobite était mieux son fait; et, quoiqu'on puisse, sans être accusé de scepticisme, tenir pour un peu monotone celle qu'il menait depuis qu'il avait fait la connaissance de cette famille, elle lui plaisait tellement, il avait pour la dépeindre à ses amis une si heureuse variété d'expressions, qu'on finit par comprendre le charme qu'il y trouvait.

Quant à Mme Unwin dont la figure dominante se détache de cet aimable groupe, malgré les témoignages incessants que Cowper a rendus à la distinction de son esprit, il est assez difficile de savoir si la sympathie des caractères et la communauté des opinions religieuses ne lui faisaient pas voir à travers un prisme cette bonne et vertueuse personne. Plus âgée que lui de quelques années, elle devint bientôt pour lui une mère par la tendresse et par les soins. Fût-elle une amie aussi éclairée qu'il le dit, aussi intelligente qu'il eût été à désirer? C'est là une ques-

tion d'autant plus délicate que Mme Unwin ne se montre jamais dans la correspondance de Cowper que d'une manière détournée, et, il faut bien l'avouer, peu intéressante. Quand elle y fait son apparition, c'est généralement sous la forme d'une excellente ménagère pour qui la science du tricot et le gouvernement du poulailler n'ont plus aucun mystère. Toujours est-il qu'elle lui suffisait. Aussi lorsque deux ans après, en 1767, M. Unwin se fut brisé le crâne en tombant de cheval, un dimanche qu'il allait desservir l'une de ses deux cures, Cowper ne songea pas un instant à quitter la veuve; et, comme rien ne les retenait plus à Huntingdon, tous les deux allèrent s'établirent à Olney, où les appelaient l'amitié d'un pasteur célèbre par ses prédications et le désir de se mettre sous sa direction spirituelle.

CHAPITRE IV

Cowper à Olney.

On considère généralement comme une sorte d'hégire l'année où Cowper se retira à Olney et rompit définitivement avec le monde. Ce n'est pas que cette date ait rien d'important en elle-même, mais c'est plutôt parce que cette retraite devait être féconde pour les lettres anglaises. Les dix-neuf années qu'il y passa furent les moins malheureuses de sa vie, malgré un retour prolongé de sa maladie. C'est à Olney qu'il connut toutes les joies de l'amitié et qu'il entrevit peut-être celles d'un sentiment plus puissant encore. Enfin c'est à Olney qu'il entra dans la gloire et qu'il savoura les premières douceurs de la célébrité.

L'homme dont les conseils déterminèrent ce changement de résidence, a exercé sur Cowper une influence si grande et si controversée qu'il est impossible de ne pas s'arrêter un instant sur son

nom. John Newton, alors pasteur à Olney, bien connu de son temps par quelques ouvrages religieux remplis de vigueur, l'était peut-être encore plus par l'étrangeté de ses aventures. Tout jeune, étant aspirant de marine, il avait été fouetté et dégradé pour désertion. Il avait ensuite servi à bord d'un négrier et s'était roulé dans toutes les débauches, au point de faire horreur aux matelots et aux nègres eux-mêmes. Un jour, sa conscience avait parlé : un passage de l'Imitation de Jésus-Christ l'avait frappé, une tempête avait fait le reste ; et de cet abîme était sorti un homme de bien qui n'avait gardé de son premier état que l'énergie du marin, et de ses erreurs passées que l'habitude de fumer la pipe. Calviniste et en même temps partisan de la doctrine du libre arbitre, sa foi n'échappait pas complètement aux contradictions de sa vie agitée ; mais sa prédication semble avoir été aussi remarquable par ses effets que ses ouvrages[1]. Il s'était attaché au parti qui cherchait à faire prévaloir dans l'église anglicane les doctrines particulières du méthodisme, et à revenir aux purs enseignements de l'Évangile tels que les comprenaient avec de notables dif-

[1] Voir dans la *Revue Française* de janvier 1830, un article de madame Guizot sur le Méthodisme et les écrits de J. Newton.

férences, Wesley et Whitfield qui avaient commencé avec un grand éclat, hors de l'église établie, la réforme religieuse communément appelée *le réveil*. En d'autres termes, il était devenu un des plus actifs ministres de la portion du clergé surnommée évangélique. « C'était, dit avec l'irrévérence du septicisme un récent critique, un de ces hommes qui semblent nés pour rendre désagréable ce qui est excellent ; c'était une machine à conversions. »[1] Il reconnaissait lui-même, et sans trop s'en étonner, que sa prédication passait pour faire tourner la tête aux gens.

Tel était celui qui devint aussitôt le guide de Cowper : on n'en aurait pas pu inventer de pire. Que Cowper lui ait plu, rien n'est moins étonnant ; il plaisait à tout le monde ; mais ce qui l'est davantage, c'est que le nouveau paroissien d'Olney se soit senti si fortement attiré vers son pasteur, car jamais âmes plus dissemblables ne s'étaient rencontrées. « Cowper, dit fort bien à ce propos son biographe Southey, n'aurait pu trouver nulle part un ami plus sincère que Newton ; il en aurait pu trouver un plus discret » Il voulut tout d'abord que Cowper le se-

[1] *National Review*, 1855.

condât dans son ministère et se rendit utile dans la paroisse. Et de fait, celui-ci devint bientôt une manière de vicaire, passant une partie de son temps à visiter les malades et les pauvres. Mais ce n'était pas assez. M. Newton avait institué des *réunions de prières*. Il voulut que Cowper y prit une part active.

Lui qui avait mieux aimé mourir que de lire les titres des bills au Parlement, le voilà forcé de paraître en public et d'y prier à haute voix. Aussi était-il pris, plusieurs heures auparavant, d'un tremblement nerveux qui devait sembler à l'ancien trafiquant de noirs la chose la plus incompréhensible du monde, si tant est qu'il s'en aperçut. Rien ne lui aurait été plus facile cependant ; car peu à peu leur vie était devenue commune ; ils passaient ensemble quatre jours entiers de la semaine. C'était là une règle établie par M. Newton qui semble avoir poussé très-loin l'amour des règles pratiques, et qui menait un peu son église et sa maison comme il faisait autrefois son navire, sans en excepter la cargaison. Une autre règle voulait que le dîner fût servi à une heure, le thé à quatre heures, et que, à partir de six heures une lecture pieuse ou un sermon conduisît jusqu'au souper ; ce qui faisait que pendant l'été le

pauvre Cowper était forcé de se promener à la chaleur du jour, et de passer la soirée enfermé dans une chambre, afin de ne pas perdre une minute de la précieuse compagnie de M. Newton. « J'en ai souffert, a-t-il avoué par la suite ; mais je ne pouvais pas faire autrement. » C'est pourtant là ce qu'un biographe, qui n'en aurait sans doute pas voulu pour lui-même a nommé « la période du bonheur décidément chrétien » de Cowper.

Les premiers effets en sont marqués dans sa correspondance. Il cesse d'écrire à sa cousine, lui qui y trouvait tant de plaisir ; et ses lettres à Hill ne roulent plus guère que sur des questions d'argent. On dirait qu'il a peur de se détendre ; il est bref, la matière lui manque ; les sujets capables d'intéresser son ami sont, à ce qu'il prétend, aussi rares à Olney que les concombres à Noël ; les affaires publiques ne le touchent plus : que le pays adore M. Wilkes ou quelque autre idole, peu importe à un homme qui croit qu'il paraîtra bientôt devant Dieu. Hill qui venait d'être gravement malade l'avait invité à venir le voir à Londres, dans l'espoir de l'égayer un peu ; voici dans quels termes Cowper refuse : « Sir Cowper, car tel est mon titre à Olney, préfère son chez-soi à tout autre lieu de l'univers. Horace, obser-

vant cette différence d'humeur chez des personnes diverses, s'écriait, il y a bon nombre d'années, « Combien les hommes se ressemblent peu ! » En anglais cette exclamation n'a rien de très-sublime, mais je me souviens qu'on nous enseignait à l'admirer dans l'original. — Mon cher ami, je vous suis obligé de votre invitation, mais accoutumé depuis longtemps à la retraite dont j'ai toujours eu le goût, je désire moins que jamais me retrouver au milieu de la foule dans ces lieux bruyants que je n'aimai jamais et que j'abhorre maintenant. Je me souviens de vous avec la même amitié dont j'ai toujours fait profession à votre endroit ; et je n'en ai jamais éprouvé de plus grande pour personne. Mais les étranges et singuliers incidents de ma vie ont donné à mon caractère et à ma conduite un tour entièrement nouveau, tout en me rendant incapable de trouver du plaisir aux occupations et aux amusements que j'étais toujours prêt à partager auparavant. » Cowper avait commencé avec un sourire, c'est presque avec un soupir qu'il finit : cela lui arrivait souvent. Au fond, quelque effort qu'il fît pour se persuader le contraire, il n'était pas heureux sous la discipline de M. Newton.

Ce fut à cette époque qu'il perdit son frère,

jeune et brillant érudit et agrégé de l'Université de Cambridge. Il a retracé lui-même l'histoire des derniers jours de ce jeune homme et de sa conversion finale, dans un petit écrit d'une simplicité touchante qui ne fut publié qu'en 1802 par les soins de M. Newton, et sous ce titre : *Adelphi* [1]. Dans la *Tâche*, il a plus tard célébré sa mémoire par quelques beaux vers. Cette mort qui resserrait encore le cercle de ses affections ne pouvait que rendre plus sombre le cours de ses idées. Son temps, on l'a vu, se passait tout entier en exercices pieux et en distributions d'aumônes. Il lisait peu, s'étant débarrassé d'une assez belle bibliothèque qu'il avait à Londres, et d'ailleurs ne trouvant plus de charme à la lecture. Le fils de M. Unwin avait été chargé d'une cure dans le comté d'Essex, Mlle Unwin avait épousé un pasteur du Yorkshire. De toute « la race des Unwin » il ne lui restait plus que Mme Unwin qui formait avec M. Newton son unique société. Ce n'était pas assez, et c'était trop. M. Newton qui commençait peut-être à s'en aper-

[1] Il a été traduit très-librement en français dans une brochure intitulée : *Quelques détails sur la Vie et la Mort du révérend John Cowper*, par son frère, M. Cowper, célèbre poète anglais. Paris, 1819, in-12.

cevoir voulut alors donner un autre aliment à l'activité intellectuelle de son ami. Il lui demanda de se joindre à lui dans la composition d'un livre d'hymnes religieuses. Cowper y consentit. On s'est demandé si le remède n'était pas désespéré. Les uns ont pensé qu'il était imprudent d'attiser dans cette âme malade le feu qui la dévorait ; d'autres ont cru que c'était le meilleur moyen de soulager une détresse toute morale. Ici, comme dans toutes les crises de cette vie infortunée, reparaît le conflit des opinions et des biographes. Il est bien certain que pour corriger les excès d'imagination d'une piété qui s'égarait, il n'aurait pas suffi de recommander à Cowper les divertissements et la dissipation. Mais il est aussi hors de doute qu'à l'idée fixe du salut ou de la damnation éternelle, retournée sous toutes ses formes pendant de longs jours, prise et reprise dans des entretiens sans fin, il n'était pas besoin d'ajouter le travail d'une composition littéraire sur le même sujet pour en redoubler la pénible intensité. Ce qui est clair, c'est qu'il eût fallu pour panser, sans l'exaspérer, la blessure de Cowper, une main plus légère que celle de son nouveau collaborateur.

Quant aux hymnes d'Olney, si elles représentent fidèlement l'état de l'esprit du poète, et l'on

n'en saurait guère douter, on est bien forcé de reconnaître qu'il ne trouva pas dans ce travail le calme et le délassement qu'on en attendait pour lui. Ce qui domine dans ces soixante-sept petites pièces, c'est l'expression d'une tristesse qui ne veut pas être consolée. Si la joie et l'espérance n'en sont pas tout à fait absentes, elles n'ont pas cet accent tout personnel qui donne à quelques-unes des plus belles strophes du recueil la valeur d'une confession. N'est-ce pas en effet Cowper lui-même qui parle dans les vers suivants :

« Mes espérances d'autrefois se sont envolées, — et me voici maintenant plein de terreur. — Je sens, hélas ! que je suis mort — dans mes fautes et dans mes péchés.

« Ah ! où fuirai-je ? — J'entends le tonnerre rugir : — La loi proclame que la Destruction est proche — et la Vengeance à la porte [1] ».

[1] My former hopes are fled,
My terror now begins ;
I feel, alas ! that I am dead
In trepasses and sins.

Ah. whither shall I fly ?
I hear the thunder roar ;
The Law proclaims Destruction nigh,
And Vengeance at the door.

On pourrait citer encore le début si poétique de l'hymne intitulée *Tentation :*

« Les vagues s'enflent, les vents sont durs; — les nuages couvrent mon ciel d'hiver : — du fond de l'abîme c'est à toi que je crie, — grande est ma crainte et petite est ma force [1] ».

Mais nulle part la personne du poète n'apparait mieux avec ses troubles et ses angoisses que dans l'hymne du *Cœur contrit* [2] »:

« Le Seigneur au bonheur divin — fera participer les cœurs contrits. — Dis-moi donc, Dieu de bonté, mon cœur — est-il ou n'est-il pas contrit ?

» J'entends, mais je semble entendre en vain — insensible comme l'acier : — Je ne sens qu'une chose, c'est la douleur — de voir que je ne puis sentir.....

» Mes meilleurs désirs sont faibles et rares ; — je voudrais faire plus d'efforts ; — mais quand je

[1] The billows swell, the winds are high,
Clouds overcast my wintry sky;
Out of the depths to Thee I call, —
My fears are great, my strength is small.

[2] The Lord will happiness divine
On contrite hearts bestow ;
Then tell me, gracious God, is mine
A contrite heart, or no ?

I hear, but seem to hear in vain,
Insensible as steel;
If ought is felt, 'tis only pain,
To find I cannot feel.

crie : Renouvelle ma force ! — je me sens plus faible qu'auparavant.

» Tes saints, je le sais, sont consolés, — ils aiment ta maison de prière ; — aussi vais-je où les autres vont ;—mais sans y trouver de consolation.

» Oh ! fais que ce cœur triomphe ou qu'il souffre, — mets fin pour moi à son incertitude ;— s'il n'est pas brisé, brise-le ; et guéris-le s'il est brisé. »

Racine aussi s'écriait :

> Mon Dieu, quelle guerre cruelle !
> Je trouve deux hommes en moi.

Mais il ne faisait que paraphraser un passage de l'épître de saint Paul aux Romains. Cowper, moins poétique dans l'expression, trahit plus d'angoisse et sa dernière stance éclate comme un sanglot.

Au reste, il faut bien le reconnaître, rien de

> My best desires are faint and few,
> I fain would strive for more ;
> But when I cry, « My strength renew ! »
> Seem weaker than before.
>
> Thy saints are comforted, I know,
> And love Thy house of prayer ;
> I therefore go where others go,
> But find no comfort there.
>
> Oh make this heart rejoice or ache ;
> Decide this doubt for me ;
> And if it be not broken, break —
> And heal it, if it be !

plus monotone à la lecture que les hymnes d'Olney, qui sont faites pour être chantées et que l'on chante encore. Cowper s'y élève rarement et parfois il reste au niveau de la prose la plus modeste. Il est vrai que cette prose même paraît élégante à côté de la poésie de M. Newton qui, fort de ses bonnes intentions et sans redouter le danger du voisinage, se bornait à mettre le dogme en rimes. La soixante-huitième hymne n'était pas terminée que Cowper était redevenu fou.

On a dit, et on n'en apporte aucune preuve qu'il voulait épouser Mme Unwin, et que des motifs de prudence ayant empêché ce mariage, sa raison avait une seconde fois cédé sous le poids de ses anxiétés. Ce qui rend cette supposition peu vraisemblable, c'est que Cowper, marié déjà plusieurs fois à Mme Unwin par le bruit public d'Olney, avait pris soin de démentir très-nettement une rumeur d'ailleurs assez naturelle. Rien n'indique en effet qu'il ait jamais songé à une pareille union. Aussi n'est-il pas nécessaire d'aller chercher si loin une cause qu'on ne voulait pas voir. et qui était tout près. Le retour de son mal, Cowper le devait un peu à lui-même, et beaucoup à M. Newton qui l'avait entretenu dans les idées

d'où ce mal même était déjà venu. Pour son esprit inquiet, il n'y avait de salut que dans la distraction et M. Newton ne l'avait pas compris. Il porta bientôt la peine de son erreur. Un jour Cowper refusa d'entrer chez son pasteur. Une autre fois, comme on était parvenu à l'y faire entrer, il n'en voulut plus sortir : il y resta cinq mois (1773). On aurait dû le remettre entre les mains d'un médecin. Mais M. Newton et Mme Unwin crurent que c'était là une épreuve permise par la Providence, où la médecine n'avait rien à voir et qu'il fallait laisser Cowper se débattre avec l'Ennemi, c'est-à-dire Satan, dans la certitude que l'issue tournerait à la gloire de Dieu. On peut voir dans une lettre que Mme Unwin écrivait à Mme Newton absente tout le développement de cette belle théorie :

« Le Seigneur est bien bon pour nous ; car bien que le nuage de l'affliction soit lourdement suspendu sur M. Cowper, cependant celui-ci est tout-à-fait calme..... En effet, quoiqu'Il n'ait pas jugé bon d'empêcher les tentations les plus fortes et les illusions les plus pénibles, Il a cependant mis obstacle aux effets pernicieux que l'Ennemi avait en vue par ce moyen. C'est une histoire bien merveilleuse que ce cher enfant de Dieu aura à

raconter, une fois qu'il aura été mis en liberté par sa toute puissance. Il ne fallait rien moins que l'omnipotence pour le soutenir à travers cette affliction aiguë; de même, elle seule peut l'en délivrer. Je reconnais que les moyens sont en général non-seulement légitimes, mais encore utiles. Dans le cas présent, nous devons, j'en suis convaincue, nous en tenir à notre premier sentiment, à savoir que c'est un cas particulier, et que le Seigneur Jéhovah, sera seul exalté quand le jour de la délivrance sera venu.

» Je dois vous demander la faveur de m'acheter deux livres de chocolat, une demi livre ou dix onces de laine blanche, à six sous, une demi-douzaine de citrons et deux jeux d'aiguilles à tricoter.....[1] »

Heureusement pour Cowper, comme le montrent les dernières lignes de ce singulier morceau de littérature épistolaire, des sentiments religieux assez voisins du mysticisme ne faisaient pas oublier à Mme Unwin les soins du ménage et les exigences de la réalité domestique. Le bon sens finit même par l'emporter, et on eut recours au docteur Cotton. Seulement, il était

[1] SOUTHEY, *Life and Works of William Cowper*, t. I, p. 476.

trop tard, les drogues et les saignées n'eurent aucun effet durable. Les ténèbres, ces ténèbres dont il parle si souvent, étaient sur Cowper pour plusieurs années. Elles furent profondes au commencement, si profondes qu'il tenta encore d'en finir avec la vie; puis, elles se dissipèrent un peu. Le caractère de son délire était plus singulier encore, s'il est possible, que la première fois. C'était une soumission absolue aux hallucinations qu'il prenait pour la volonté de Dieu à son égard. Il croyait, et à partir de ce moment il le crut toujours plus ou moins fermement, que Dieu, pour le punir d'avoir désobéi à son appel (quand ? il ne le savait pas trop), l'avait condamné à une sorte d'abandon, à une misère toute particulière. Il se jugeait le seul être de la création exclu du salut, et, avec une logique déplorable, il cessa dès lors non-seulement de fréquenter toute espèce de culte domestique ou public, mais encore de prier, craignant que ce ne fût faire acte de rébellion aux conseils déterminés de Dieu que d'implorer sa miséricorde. Aussi, s'étant une fois imaginé que Dieu lui demandait d'obéir, comme autrefois à Abraham, jusqu'à la mort, trouva-t-il le sacrifice tout simple, — hélas ! en était-ce bien un ? — et se prépara-t-il au suicide.

Si extraordinaire que puisse paraître ce cas de monomanie religieuse, il n'est pas unique. On en pourrait citer d'autres, sinon identiques, du moins assez semblables. Tel est par exemple, celui d'un jeune homme dont parle à ce propos un critique américain, et qui mourut fou, persuadé qu'il avait offensé son créateur pour avoir un jour oublié de dire les grâces après dîner. Mais ce qui donne de l'intérêt aux égarements de Cowper, ce sont les alternatives d'ombre et de lumière qui se montrent dans cette âme si profondément troublée et si pure en même temps; ce sont, après ses éclipses, les retours de cette raison aimable et brillante, c'est, après les coups de l'affliction mystérieuse sous laquelle il se courbait avec la faiblesse d'un enfant, l'essor qu'il reprenait, « comme un aigle secoue la poussière de ses ailes. »

Pour M. Newton, la rechute de son ami fut plus qu'un sujet de tristesse et de peine, ce fut une déception. Il s'était attendu à toute autre chose ; il avait espéré que Cowper serait une gloire pour son ministère, et tout était à recommencer. On sent percer ce sentiment sous l'affection vraiment sincère avec laquelle il parle de lui dans sa correspondance, et dont il lui donnait chaque jour les preuves les plus solides. Et pourtant, il espé-

rait contre espérance; il ne cessait de demander à Dieu la guérison. « Ce sera, dit-il quelque part, une glorieuse délivrance. » La délivrance devait venir un jour, mais dans un autre sens qu'il ne l'entendait. En attendant, tout en veillant sur lui, on abandonna le pauvre malade à lui-même, et à la nature qui se trouva plus habile que les médecins. Quand le plus fort de l'accès passé, il eut repris un peu de calme, il se mit à jardiner, à faire de petits objets de menuiserie, des cages d'oiseaux et des boîtes. Le travail des mains reposait sa pensée. Un jour qu'il donnait à manger à des poulets, on le vit sourire : c'était la première fois depuis seize mois. Mais tout naturellement, et même dans ses heures les plus noires, il revenait à la poésie, composant des vers détachés où se reflétait sa tristesse. On en a conservé deux qu'il avait aussi traduits en latin.

« Mon amour est tué, et tué par mon crime ! — Ah ! sous l'ombre de quelles ailes reposerai-je désormais ? »

Il sentait lui-même que tout ce qui l'occupait sans le fatiguer lui était salutaire. On lui avait donné, pour le distraire, de jeunes lièvres ; il les éleva et fit sur leurs mœurs les observations les

plus neuves, qu'il développa plus tard dans un article de revue. Il en parla même dans ses vers, et *Tiny*, *Puss* et *Bess*, célébrés de toutes les façons, par la gravure et par la poésie, sont devenus immortels. Enfin, deux ans après avoir quitté la maison de M. Newton, où il avait passé de longs mois, il rompit le silence et reprit goût à la correspondance. Ses premières lettres furent pour Hill, qui lui avait envoyé de l'argent et du poisson, et qu'il remerciait en ces termes :

« Un amateur de poisson comme moi ne peut guère avoir sujet de distinguer entre les différentes espèces. Aussi en général, tous les poissons qui auront pour agréable de faire une excursion à la campagne seront sûrs de me trouver prêt à les recevoir, plie, carrelet ou tout autre que ce soit. — J'ai tant souffert des fièvres nerveuses que je sais combien il faut féliciter Ashley de sa guérison. D'autres maladies ne font que saper les murailles, mais *elles* se glissent en rampant dans la citadelle et passent la garnison au fil de l'épée. — Vous voyez que je n'ai pas fait le délicat pour votre offre obligeante. Le souvenir des années passées, et celui des sentiments que nous échangions autrefois en nous promenant le soir, me convainquent encore qu'il n'y a rien de mieux à

faire avec un caractère comme le vôtre que d'accepter sans réserve ce qui m'est gracieusement offert. »

Il n'y a dans ces lignes qu'un rayon bien faible encore de gaieté, mais il en promet d'autres ; ce n'est pas encore la santé, mais ce n'est plus la maladie. Avec le goût de la correspondance revenait aussi celui des livres. Les poésies de Gray, les voyages du capitaine Cook, fournirent à ces premières lectures. En même temps, M. Newton publiait les hymnes d'Olney en ayant soin, précaution inutile, de marquer d'une initiale celles qu'il devait à la plume de son ami.

Mais le moment n'était pas loin où les liens qui unissaient Cowper à M. Newton allaient se desserrer. La cure de deux paroisses de Londres fut offerte à M. Newton, qui accepta, bien aise de quitter Olney, où il avait éprouvé quelque ingratitude de la part de ses paroissiens. Il semble en effet que sa prédication et ses soins n'avaient pas eu tous les résultats qu'il en attendait. Il le donne à entendre avec une sincérité qui lui fait honneur, dans un fragment de lettre que l'on peut citer comme une justification des reproches adressés par des critiques impartiaux à cet homme plus zélé que prudent. « J'espère

dit-il en parlant d'une pauvre fille devenue folle, qu'elle n'est pas sans inquiétude au sujet de son âme, et vraiment je pense que c'est par une inquiétude de ce genre que sa folie a commencé. Je crois que mon nom est célèbre dans le pays pour faire tourner la tête aux gens par mes prédications. Et de fait, soit que les femmes mènent ici une vie trop sédentaire, penchées sur leur coussin à dentelle dix ou douze heures par jour et ne respirant dans leurs petites chambres encombrées qu'un air renfermé, soit qu'il y ait une autre cause immédiate, nous en avons, à ce que je suppose, une douzaine environ, dont la cervelle est plus ou moins dérangée, et la plupart sont certainement de braves personnes. Cela n'a pas été pour moi une petite épreuve, et j'ai parfois senti ce que dut sentir David quand le Seigneur frappa Uzza pour avoir touché l'arche. Il fut mécontent, et moi aussi j'ai trouvé que mon esprit s'élevait contre ce qu'Il lui semble bon de permettre. Mais s'Il les amène en sûreté à son royaume, à travers le feu et l'eau, quoi qu'elles puissent souffrir en chemin, elles sont moins à plaindre que les insensés de ce monde qui se croient sages et en prennent occasion pour se moquer de l'Evangile et prétendre qu'il ne sert qu'à faire perdre le

sens... Je m'assure que rien dans ma prédication ne tend à décourager ceux qui doivent être fortifiés. » En était-il aussi sûr qu'il le disait, et n'était-ce pas surtout, non à l'Evangile, mais à l'interprète de l'Evangile, qu'il fallait s'en prendre de tout ce qui arrivait dans l'église d'Olney ? Ce qui est certain, c'est que le départ de M. Newton fut aussi pour Cowper une délivrance.

CHAPITRE V

La Correspondance.

Cowper ne sentit d'abord que la douleur de la séparation, et elle fut cruelle. Ce n'est pas impunément que deux amis ont vécu pendant douze ans côte à côte, sans se quitter pour plus de quelques heures. C'est sous cette impression que fut écrite la lettre suivante adressée à Mme Newton :

« Chère Madame, il y a peut-être autant de plaisir à surprendre les gens qu'à être surpris soi-même. Voilà pourquoi c'est à vous que j'écris aujourd'hui plutôt qu'à M. Newton. Il serait aise d'avoir de mes nouvelles, mais il n'en serait pas surpris. Vous le voyez, dans cette occasion-ci j'agis en égoïste, et c'est surtout ma propre satisfaction que j'ai en vue. Et vraiment, si je songeais à la vôtre, je garderais le silence; car mon budget n'est pas, comme celui du ministre, fourni

et bourré de voies et moyens pour toute occurrence, et peut-être me sera-t-il difficile de lever des subsides pour suffire même à une courte épître.

» Vous avez pu remarquer dans la conversation ordinaire que celui qui tousse et se mouche le plus souvent, à moins qu'il ne soit enrhumé, bien entendu, le fait parce qu'il n'a rien à dire. Il n'en est pas autrement dans la correspondance : une longue préface, celle-ci par exemple, est un vilain symptôme qui annonce toujours une grande stérilité pour les pages suivantes. Le presbytère, déjà mélancolique aussitôt après le départ de M. Newton, l'est devenu bien plus encore depuis le vôtre. Maintenant qu'une autre famille l'occupe, je ne puis pas même y regarder sans en être choqué. En marchant ce soir dans le jardin, je voyais la fumée sortir de la cheminée du cabinet, et je me disais : cela indiquait toujours la présence de M. Newton ; mais cela n'indique plus rien de semblable. Les murs de la maison ne savent rien du changement qui s'y est fait : la serrure de la porte fait entendre tout juste le même bruit qu'autrefois, et quand M. Page monte l'escalier, on pourrait peut-être, autant que je sache et que je saurai jamais, prendre le son de

son pas pour celui de M. Newton; mais le pied de M. Newton, on ne l'entendra plus résonner sur ces marches. Ces réflexions et d'autres semblables s'imposèrent à mon esprit dans cette occasion, et quoique à bien des égards la brique et le mortier soient plus sensibles que moi, il ne m'est pourtant pas permis d'être tout à fait insensible sur ce sujet. Si j'étais en position de quitter Olney aussi, je n'y resterais certainement pas. Ce qui me retient, ce n'est pas l'attachement pour cet endroit, mais l'impossibilité de m'établir dans aucun autre. J'y ai vécu autrefois, mais maintenant j'y suis enterré et je n'ai rien à démêler avec les hommes pour sortir de mon tombeau; mes manières les étonneraient, et les leurs me paraîtraient choquantes. [1] »

Cowper se faisait illusion ; partout il aurait été le bienvenu, sa correspondance le prouve. L'ami qui savait écrire avec tant d'affection et de grâce aurait partout trouvé des amis. Mais on ne doit pas se plaindre qu'il ait mieux aimé la retraite que le monde, car cette préférence a fait naître un recueil unique en son genre. Cowper en effet, en tant qu'épistolaire, occupe dans la littérature

[1] SOUTHEY, *Life and Works of William Cowper*, t. II, p. 243.

anglaise une place qui est bien à lui. D'autres ont écrit plus brillamment sur des sujets naturellement plus intéressants ; nul n'a écrit avec plus de charme. D'autres ont raconté leurs voyages, comme Lady Wortley Montagu, ou les scandales du grand monde, comme Horace Walpole, ou les déboires et les amertumes du génie humilié, comme Swift ; et la richesse des matières faisait une bonne part de leur succès. Mais qu'un homme qui ne s'est jamais mêlé aux événements et à la société de son temps ; qui n'a jamais été plus loin que l'horizon de la petite ville où il s'était confiné ; qui n'a eu pour amis que des pasteurs de campagne et des gens inconnus ; qu'un solitaire à l'esprit dérangé, partageant sa vie entre ses lièvres, ses oiseaux et ses fleurs, ait écrit trois volumes de lettres qui se lisent encore depuis quatre-vingts ans que l'encre en a séché, voilà ce qui ne s'est rencontré qu'une fois. C'est que l'homme, l'homme vrai, est toujours, quel qu'il soit, un sujet d'intérêt pour l'homme. Et jamais écrivain ne fut plus vrai que Cowper la plume à la main. C'est en partie le secret de son charme ; c'est pour cela que les confidences de cette âme sans détours attirent l'attention et la retiennent ; c'est pour cela qu'Olney et son marché, les plates-

bandes de mignonnettes, la petite serre, l'épagneul Beau et le lièvre Tiny, tout, jusqu'aux concombres même que le poète faisait croître, devient aimable, attachant et familier. Et puis, c'est un observateur que Cowper, et des plus fins. Il y a dans ses lettres bien des traits que Fielding n'aurait pas désavoués, bien des façons de penser et de dire qui feraient honneur à un humoriste. Enfin Cowper est là tout entier avec sa bonté, sa résignation, ses misères et ses plaisirs. Il y déroule tout à l'aise les contradictions de son cœur si triste et de son esprit si gai ; le rire y éclate à chaque instant, et l'on devine en même temps, quand on ne l'entend pas, le soupir refoulé. Il a dépeint lui-même ce contraste dans une comparaison d'une rare vigueur. « Vraiment, dit-il, je me demande comment une pensée folâtre peut jamais frapper à la porte de mon esprit, et, ce qui est plus étonnant encore, y entrer. C'est comme si Arlequin s'introduisait dans la sombre chambre où sur un lit de parade un cadavre est exposé. Ses gestes bouffons, déplacés en tout temps, le seraient encore davantage s'ils forçaient à se contracter pour rire les traits des funèbres assistants. Mais l'esprit longtemps fatigué par l'uniformité d'une perspective monotone

et lugubre, trouve du plaisir à fixer ses regards sur tout ce qui peut donner quelque variété à ses méditations, quand ce ne serait qu'un chat qui joue avec sa queue. » Shakspeare n'aurait pas mieux dit, et rien n'est plus exact. La fantaisie du poète errait sur tous les sujets, s'intéressait à tous et les rendait tous intéressants, en mêlant sans cesse un élément comique au petit drame intérieur.

Ses correspondants ne furent pas très-nombreux. On peut même dire qu'il n'y en a que quatre à qui il ait d'abord écrit avec quelque suite. Joseph Hill, M. Newton, le fils de Mme Unwin et Lady Hesketh furent ses vrais confidents, le premier depuis le début jusqu'à la fin de sa vie, et les autres à divers moments. Avec chacun d'eux, les sujets varient et le ton change. Hill est un condisciple, et c'est en condisciple que Cowper le traite, mêlant les souvenirs d'école et les questions d'argent de la façon la plus familière. Le jeune Unwin était devenu tout de suite pour Cowper une sorte de frère cadet. C'est avec lui que Cowper aime à rire; il lui adresse ses lettres les plus gaies. Il y a parfois de la contrainte dans celles qu'il écrit à M. Newton. Elles sont en général d'un ton plus sérieux, pleines d'allusions à

sa maladie morale et de considérations religieuses. On y trouve cependant des saillies ; mais il semble que Cowper en ait honte ; quelquefois même il s'en excuse comme d'une véritable faute. Tout au contraire il montre dans ses lettres à Lady Hesketh un laisser-aller parfait ; ce sont peut-être les plus belles.

La vie de Cowper va être désormais tout entière dans sa correspondance et dans ses ouvrages ; c'est là qu'il faut puiser sans craindre de perdre sa peine. On n'y voit, il est vrai, aucun incident remarquable ; mais on y sent une âme qui se débat sous l'étreinte d'une idée terrible, qui appelle à son secours la nature et le travail, et qui tour à tour écrasée ou relevée, souffre et combat : un pareil spectacle peut avoir son intérêt.

Le départ de M. Newton n'avait pas interrompu les occupations auxquelles Cowper avait fini par prendre goût. Il était devenu assez habile de ses mains pour se construire une serre. « *Amico mio*, écrivait-il à Unwin, soyez assez bon pour m'acheter un diamant de vitrier. J'ai garni de vitres le châssis destiné à recevoir mes plants d'ananas ; mais je ne puis réparer les fenêtres de la cuisine tant que je n'ai pas l'instrument nécessaire pour ramener le verre aux dimensions

convenables. Si seulement j'étais plombier, je serais un parfait vitrier; et l'heureux temps viendra peut-être où l'on me verra trotter vers les villes voisines avec une tablette pleine de vitres pendue à mon dos. Si le gouvernement impose encore une taxe sur cette marchandise, il n'est guère, que je sache, d'autre commerce auquel un gentleman pût se mettre avec plus de succès. Un Chinois dix fois plus riche que moi profiterait sans scrupule de cette occasion ; et pourquoi ne ferais-je pas de même, moi qui ai plus besoin d'argent que n'importe quel mandarin de la Chine? Rousseau aurait été charmé de me voir ainsi occupé, et dans son ravissement il se serait écrié qu'il avait rencontré l'Emile qui n'exista jamais (il le supposait du moins) que dans son imagination. Je voudrais vous voir suivre mon exemple. Vous seriez tout de suite au courant de la besogne et pourriez non seulement vous amuser chez vous, mais encore exercer votre adresse à réparer les vitres de votre église, ce qui, tout en épargnant l'argent de la paroisse, contribuerait avec vos autres perfections pastorales à vous rendre extrêmement populaire dans l'endroit [1] . »

[1] SOUTHEY, *Life and Works of William Cowper*, t. II, p. 259.

Il s'essayait aussi à dessiner et y trouvait un vif plaisir, comme dans tout ce qu'il entreprenait d'ailleurs. Rien, dit-il quelque part, et c'est un trait de caractère à remarquer, rien dans ma vie ne m'a jamais causé seulement un peu de plaisir, tout ce qui me charme me charme à l'extrême. Il ne lui fallait pas grand'chose pour cela, comme il l'avoue à M. Newton dans une lettre pleine de grâce et de finesse. « Oui vraiment, j'use beaucoup d'encre, mais ce n'est pas de celle qu'emploient les poètes et les auteurs d'essais. La mienne est un liquide inoffensif, et les déceptions qu'on peut lui reprocher n'ont absolument rien de nuisible pour les gens qu'elles abusent. Je dessine des montagnes, des vallées, des bois, et des ruisseaux, et des canards, et des poussins. J'en suis moi-même dans l'admiration, et Mme Unwin est aussi dans l'admiration ; et ses louanges et mes louanges mises ensemble me composent une gloire qui me suffit. Oh ! je pourrais passer des journées entières, et des nuits éclairées par la lune à me repaître d'une belle perspective. Mes yeux boivent les rivières à mesure qu'elles coulent. Si chacun des êtres humains qui sont sur cette terre pouvait penser pendant un quart d'heure comme j'ai pensé pendant de longues

années, il y aurait peut-être parmi eux bien des hommes malheureux, mais on n'en pourrait trouver un seul qui n'eût les yeux ouverts du pôle arctique au pôle antarctique. Pour le moment, la différence entre eux et moi est grandement à leur avantage. Je fais mes délices de bagatelles, et je sais ce qu'elles sont. En effet, à les prendre en soi et sans les rapporter à leur auteur, qu'est-ce que la terre et les planètes, qu'est-ce que le soleil lui-même sinon une bagatelle? Mieux vaut à un homme ne les avoir jamais vus, ou mieux vaut ne les voir qu'avec l'œil de la brute stupide qui ne sait ce qu'elle regarde, plutôt que de ne pouvoir se dire: « Le créateur de toutes ces merveilles est mon ami. » Leurs yeux n'ont jamais été ouverts pour voir que ce sont des babioles ; les miens l'ont été et le seront jusqu'à ce qu'ils soient fermés pour toujours. Ils pensent qu'un beau domaine, qu'une vaste serre, riche comme un jardin des Indes Occidentales, sont choses de conséquence; ils les visitent avec plaisir, y rêvent avec dix fois plus de plaisir encore. Je me contente d'un châssis à quatre fenêtres, sans savoir si les quelques ananas qu'il renferme vaudront jamais un liard; je m'amuse d'une serre que le jardinier de Lord Bute pourrait mettre sur

son dos et emporter; et quand j'y ai fait ma visite habituelle, quand je lui ai donné de l'eau, puis de l'air, je me dis : « Cela ne m'appartient pas ; c'est un jouet qui m'est prêté pour le moment et que je dois bientôt laisser [1]. »

Ce n'est qu'un lieu commun si l'on veut, mais il est bien ingénieusement relevé. Au reste toute cette partie de la correspondance abonde en tours délicats, en remarques enjouées, en pensées heureuses. Rien de plus vif par exemple que le petit tableau suivant :

« Depuis ma dernière lettre, nous avons reçu la visite de M***. Je ne me sentais pas fortement disposé à l'accueillir avec cette complaisance qui fait généralement supposer à un étranger qu'il est le bienvenu. D'après ses manières plus hardies qu'aisées, je jugeais que c'était là une vétille inutile, et qu'il ne serait nullement sensible à une pareille privation. Il a plutôt l'air d'un homme que d'un gentleman qui a voyagé. Il est tout à fait exempt de cette réserve, élément ordinaire du caractère anglais ; et cependant il ne se livre pas doucement et graduellement comme font les gens bien élevés, mais il éclate tout de suite. Il

[1] SOUTHEY, *Life and Works of William Cowper*, t. II, p. 235.

parle très-haut, et quand nos pauvres petits rouges-gorges entendent un grand bruit, ils sont aussitôt pris de l'ambition d'en faire encore plus ; les voilà qui redoublent de clameurs, ce qui lui fait redoubler les siennes et ajouter par cela même un nouveau stimulant aux leurs ; d'un côté comme de l'autre aucune idée d'abandonner la lutte que nos oreilles trouvèrent de plus en plus intéressante tant que dura la visite. Quoi qu'il en soit, les oiseaux ont survécu, et nous aussi. Ils se flattent peut-être d'avoir remporté une victoire complète ; mais je crois qu'il n'aurait pas fallu à M. *** une heure de plus pour les tuer tous les deux. »

Mais si charmantes que soient ses lettres, elles ne suffisaient pas à Cowper. « Hélas, disait-il à Unwin, que puis-je faire de mon esprit? Je n'en ai pas assez pour faire de grandes choses, et les petites sont si fugitives que quand on en veut saisir la substance, il ne reste plus dans la main que de la fumée. Il faut que je fasse avec lui ce que je fais avec mon linot : le plus souvent je le tiens en cage, mais de temps en temps j'ouvre la porte pour qu'il aille voleter un peu par la chambre ; et puis je le renferme. » C'est ainsi que Cowper en laissant voltiger sa pensée a composé

un certain nombre de petites pièces de vers. Il en est une assez fameuse qu'il écrivit sans doute à cette époque et qui doit trouver sa place ici. Elle est intitulée : *Relation d'une cause jugée qu'on ne rencontrerait dans aucun livre de jurisprudence :*

» Entre Nez et Yeux un singulier débat s'éleva. — Ce furent malheureusement les besicles qui les mirent aux prises : — le point en litige était, personne ne l'ignore, — de savoir à qui doivent appartenir lesdites besicles.

» En conséquence l'avocat Langue plaida la cause — avec une grande habileté et une perruque remplie de savoir, — tandis que le baron premier juge Oreille tenait la balance des lois, — lui si renommé pour son talent de distinctions exactes.

» Dans l'intérêt du Nez, il sera bien vite établi, — et votre seigneurie, dit-il, trouvera sans doute — que le Nez a toujours eu à porter les besicles, — ce qui équivaut à une possession de temps immémorial.

» Puis, élevant les besicles pour les faire voir à la Cour : — « Votre Seigneurie observera qu'il y a au milieu une séparation — aussi large que l'a-

rête du Nez et destinée en un mot — à s'y adapter étroitement, ni plus ni moins qu'une selle.

» En outre, que Votre Seigneurie veuille un instant, — (c'est un cas qui s'est présenté, qui peut se présenter encore), — supposer un visage, une physionomie sans Nez ; — qui voudrait, je vous prie, ou qui pourrait alors porter des besicles ?

» Tout considéré il appert, et mon raisonnement prouve — avec une dialectique que la Cour ne prendra jamais en défaut, — que les besicles furent évidemment faites pour le Nez — et que le Nez fut non moins évidemment désigné pour les besicles.

» Alors, changeant de côté, comme sait faire un avocat, il se mit à plaider dans l'intérêt des Yeux · — Mais peu de gens savent quels furent ses arguments, — car la Cour ne les trouva pas aussi forts.

» Aussi sa Seigneurie arrêta-t-elle, d'un ton solennel et grave, — décisif et clair sans un seul *si* ni *mais* — que toutes les fois que le Nez mettrait ses besicles, — à la lumière du jour ou de la chandelle, les Yeux seraient fermés [1]. »

[1] Between Nose and Eyes a strange contest arose,
The spectacles set them unhappily wrong ;
The point in dispute was, as all the world knows,
To which the said spectacles ought to belong.

C'est ainsi que Cowper se vengeait de l'ennui que lui causaient ses voisins qui sachant qu'il avait étudié les lois venaient lui demander des conseils à bon marché. « Heureux, ajoutait-il, en transcrivant cette boutade, l'homme qui sait assez de droit pour s'égayer de loin en loin aux dépens de la solennité de la procédure judiciaire. » Il avait d'ailleurs à ce moment là une assez grande liberté d'esprit, et l'été de 1780 peut compter parmi ses meilleurs. Plusieurs de ses

So Tongue was the lawyer, and argued the cause
  With a great deal of skill, and a wig full of learning,
While Chief-Baron Ear sat to balance the laws,
  So famed for his talent in nicely discerning.

« In behalf of the Nose it will quickly appear,
  And your lordship, » he said, « will undoubtedly find,
That the Nose has had spectacles always in wear,
  Which amounts to possession time out of mind. »

Then holding the spectacles up to the court —
  « Your lordship observes they are made with a straddle,
As wide as the ridge of the Nose is; in short,
  Design'd to sit close to it, just like a saddle.

« Again, would your lordship a moment suppose
  ('Tis a case that has happen'd, and may be again)
That the visage or countenance had not a Nose,
  Pray who would, or who could, wear spectacles then ?

« On the whole it appears, and my argument shows,
  With a reasoning the court will never condemn,
That the spectacles plainly were made for the Nose,
  And the Nose was as plainly intended for them. »

Them shifting his side, (as a lawyer knows how,)
  He pleaded again in behalf of the Eyes :

lettres n'offrent pas la moindre trace de mélancolie ; quelquefois même la gaieté déborde comme dans la suivante adressée à Mme Newton :

« Chère madame, quand j'écris à M. Newton, il me répond par lettre ; quand je vous écris c'estavec du poisson que vous me répondez. Mille remerciements pour le maquereau et le homard. Ils m'ont affirmé aussi clairement que plume et encre l'auraient pu faire, que vous vous rappelez encore *Orchard side;* et, quoique n'ayant jamais parlé pendant leur vie on pût encore moins s'attendre à les voir parler après leur mort, il nous ont donné de votre affection une assurance qui correspond exactement avec celle que M. Newton exprime à notre endroit dans toutes ses lettres. Pour ma part je n'ai de ma vie commencé une lettre plus au hasard que la présente. Il se peut que je l'achève, mais il est encore plus probable que je ne l'achèverai pas. J'ai eu plusieurs nuits assez mauvaises et le vent d'est souffle ; deux circonstances si défavorables à toutes mes occupa-

But what were his arguments few people know,
For the court did nof think they were equally wise.

So his lordship decreed with a grave solemn tone,
Decisive and clear, without one if or but —
« That, whenever the Nose put his spectacles on,
By daylight or candlelight — Eyes should be shut »

tions, et surtout quand j'écris, qu'il m'a été très-difficile même de m'y mettre.

« Peut-être n'avez-vous jamais été instruite de la mésaventure de l'infortuné Tom Freeman. Il revenait avec sa femme de la foire d'Hanslip et descendait l'allée de Weston, c'est à savoir eux, leur cheval et leurs grands paniers de bois, à dix heures du soir. Le cheval qui joignait à une vive imagination une grande faiblesse de nerfs se figura qu'il voyait ou entendait quelque chose; mais il n'a jamais pu dire quoi. Un subit effroi est capable de communiquer de la célérité et une vigueur momentanée même aux boiteux. En conséquence le cheval fit un bond, et du milieu de la route sauta sur le côté avec une ardeur si surprenante qu'en un clin d'œil il démonta le marchand de pain d'épice et la femme au pain d'épice. Non content de cet effort et se croyant encore en péril, il poursuivit aussi vite qu'il put, au triple galop, se lança contre la porte au fond de l'allée, et l'ouvrit sans même se douter qu'il y en avait une. Toujours au galop, il redoubla continuellement de vitesse et de masse jusqu'à Olney. J'étais au lit depuis dix minutes quand j'entendis le tapage le plus extraordinaire, le plus inexplicable qu'on puisse imaginer. De fait c'étaient les

formes à pâté en étain et la rôtissoire qui battaient les flancs des paniers. On ramassa beaucoup de pains d'épice dans la rue, et les fenêtres de M. Lucy furent toutes brisées. »

Tous les sujets dans cette heureuse année étaient bons à Cowper ; de tous il faisait jaillir l'étincelle, même des plus ingrats. C'est ainsi que se trouvant un jour le cerveau vide, il composait sur ce sujet tout négatif la jolie épître que voici:

« Mon cher ami, deux hommes sont assis en silence, après avoir épuisé tous leurs sujets de conversation. L'un dit : « Le temps est bien beau. » Et l'autre dit : Oui. » L'un se mouche ; et l'autre se frotte les sourcils (par parenthèse, ceci est tout à fait dans la manière d'Homère). C'est justement ce qui se passe entre vous et moi. Après un silence de quelques jours, je vous écrivis, et longuement, une chose quelconque qui, je le suppose, s'est trouvée hors de propos, car vous n'y avez pas vu l'occasion d'une réponse. Néanmoins, comme il arrive souvent dans le cas cité plus haut, l'un des interlocuteurs dans l'embarras, profondément sensible à la gaucherie d'un duo muet, rompt une seconde fois le silence et se décide à parler, quoiqu'il n'ait rien à dire. Il en va de même avec moi : je me présente une seconde

fois à vous, sous forme de lettre ; et cependant, considérant ma présente inanité, j'ai raison de craindre que le seul plaisir que vous causera ma lettre ne soit de vous arriver franc de port.

» Quand j'ai commencé, je ne m'attendais pas à des interruptions ; elles ont pris fin, et c'est ce qui me désappointe. D'abord est arrivé le coiffeur qui après avoir embelli l'extérieur de ma tête, en a laissé l'intérieur aussi vide qu'il l'avait trouvé. Puis est arrivé le pont d'Olney, je dis dans la conversation, et non dans la chambre. La cause qui s'y rapporte fut jugée mardi à Buckingham. Le juge recommanda au jury de rendre un verdict favorable à Olney. Le jury se composait d'un coquin et de sept imbéciles. Les derniers mentionnés suivirent le premier mentionné, comme le troupeau suit le mouton qui porte la clochette, et se trouvèrent en opposition directe avec ledit juge. On découvrit alors une nullité dans l'acte d'accusation qui fut cassé, et l'on ordonna un nouveau jugement. C'est au banc du roi qu'il sera rendu, et ledit coquin et lesdits imbéciles n'auront rien à y voir. Aussi les hommes d'Olney font-ils sauter leurs bonnets en l'air, en s'assurant d'une victoire complète, victoire qui nous épargnera à votre mère (Mme Unwin) et à moi

beaucoup de shellings, peut-être même quelques livres sterling, et dont je n'ai eu qu'une raison pour vous entretenir si longuement, c'est qu'elle me fournissait un sujet de lettre. »

On reconnaît là l'homme qui aime à écrire, et qui fait naître les occasions de se servir de la plume, quand celles-ci ne se présentent pas naturellement. Il l'avouait d'ailleurs en toute simplicité, non sans se faire quelques scrupules tantôt sur l'ennui, tantôt sur le plaisir que sa correspondance pouvait causer aux autres. Les deux fragments de lettres suivants sont intéressants à cet égard :

« Je me serais peut-être donné le plaisir de vous écrire sans attendre votre réponse ; mais une raison m'a retenu que vous ne devinerez pas aisément. Votre mère (Mme Unwin) m'a confié la satisfaction que vous éprouvez à recevoir mes lettres, et que vous me trouvez amusant, spirituel, etc., etc. Or, il faut que vous le sachiez, j'aime chèrement la louange, surtout celle des gens de goût qui ont en eux-mêmes assez de délicatesse pour ne pas blesser la mienne en me l'exprimant. Et alors j'ai découvert que votre éloge avait, ou pourrait avoir pour conséquence la réflexion que voici : si mon ami m'a déjà

trouvé spirituel, il me trouvera dix fois plus spirituel encore ; là où je faisais une pointe, j'en ferai cinq; et au lieu d'une remarque judicieuse, je lui en enverrai une douzaine. Et cette sotte vanité m'aurait tout à fait gâté en faisant de moi un épistolier aussi déplaisant que Pope qui semble croire qu'à moins que les phrases ne soient bien tournées et chaque période aiguisée d'un trait d'esprit, aucune lettre ne vaut son port. Aussi est-il, à mon goût, sauf dans un petit nombre de cas, le plus désagréable faiseur d'épîtres que j'aie rencontré. Voilà pourquoi j'aurais voulu attendre que l'impression causée par vos compliments sur les sots penchants de mon caractère se fût effacée, pour me livrer à mon griffonnage habituel, et pour vous écrire tout ce qui me vient à l'esprit, et rien que cela. »

Ces moments de vanité ne duraient pas; un sentiment contraire perçait bientôt : « Vous me voyez, écrit-il à une de ses cousines, plus vieux de seize ans au moins que lors de notre dernier entretien; mais il semble que les effets du temps se soient marqués plutôt sur ma tête que dedans. Ce qui était brun est devenu gris ; mais ce qui était foü est resté fou jusqu'à maintenant. Les fruits verts pourrissent avant de mûrir, quand la saison ne

leur apporte que vents froids et sombres nuages interceptant tous les rayons du soleil. Mes jours se dérobent en silence et s'avancent (ainsi le roi Lear, pauvre fou, aurait voulu faire marcher ses soldats) comme si leurs souliers étaient garnis de feutre. Mais je les entends néanmoins. Et cependant, n'était que je suis toujours à les écouter fuir, comme je ne me trouve ni plus ni moins invalide que lorsque j'étais beaucoup plus jeune, je serais porté à me tromper moi-même et à me croire encore jeune. — J'aime beaucoup à écrire pour me distraire, quoique je n'y trouve pas toujours de distraction. N'ayant qu'une assez maigre provision de sujets qui soient bons à quelque chose, et d'autre part mes correspondants n'ayant aucun goût pour ceux qui ne sont bons à rien, je me vois souvent réduit à la nécessité, à la désagréable nécessité de parler de moi. Cela n'arrange pas beaucoup les choses ; car si je découvre en décrivant ma propre condition quantité de matières pour employer ma plume, cependant comme la besogne ne me paraît pas très-agréable, je sens de reste qu'elle court risque de paraître bien ennuyeuse aux autres. Un peintre qui bornerait l'exercice de son art à faire son propre portrait serait un étrange fat, s'il ne se dé-

goûtait pas bientôt lui-même de son travail, et un gaillard particulièrement heureux s'il n'en dégoûtait pas les autres également. »

C'était là de la part de Cowper trop de modestie. On ne se lasse pas de l'entendre parler de lui, toujours de lui, et d'écouter ce que Coleridge a nommé si heureusement, son divin babil (*divine chitchat*). Aussi bien, il a mis dans ses lettres le meilleur de lui-même, et ce sont ses œuvres en prose. De plus elles se lient étroitement à sa poésie et l'éclairent d'un jour particulier.

Cette poésie éclata tout d'un coup, comme une fleur tardive qui s'épanouit en un soir. C'est à Mme Unwin que l'on doit l'heureuse idée d'avoir engagé son ami à tenter un plus grand effort, à écrire en vers sur un sujet de quelque étendue. Elle lui suggéra même comme thème de morale satirique la Marche de l'Erreur. Il se laissa séduire et se mit à l'ouvrage. M. Newton seul était dans le secret. On avait cru bon de le prévenir pour qu'il ne prît pas l'alarme, la rime ayant déjà joué à Cowper un mauvais tour. « Si la nature humaine, lui écrivait ce dernier, peut être comparée à une pièce de tapisserie (et pourquoi pas?), en ce cas la nature humaine, telle que je la trouve en moi, bien que tristement fanée à l'en-

droit, garde à l'envers toutes ses couleurs. La louange me charme, et quoique je ne sois pas passionnément désireux d'éloges donnés à tort et à travers, ou de ce qu'on appelle généralement popularité, cependant quand un ami judicieux me donne une petite tape sur le dos, j'y trouve, je l'avoue, un encouragement. A cette saison de l'année, dans ce sombre et désagréable climat, ce n'est pas chose facile pour le propriétaire d'un esprit comme le mien, que de se distraire des sujets tristes, et de s'arrêter sur ceux qui le peuvent divertir. La poésie par dessus tout m'est utile à cet égard. Tant que je m'attache à la poursuite de jolies images ou à la façon de les exprimer heureusement, j'oublie tout ce qui est pénible; et, comme un jeune garçon qui fait l'école buissonnière, je me décide à profiter de l'occasion qui s'offre de m'amuser pour le moment, et je tâche de chasser l'idée déplaisante qu'il me faut après tout retourner à la maison et recevoir encore le fouet. — D'ici à peu de temps vous recevrez peut-être un poème intitulé la *Marche de l'Erreur*, et qui sera suivi en temps convenable d'un autre poème nommé la *Vérité*. Ne vous effrayez pas; je monte Pégase avec une gourmette; il ne m'em-

portera plus. J'ai convaincu Mme Unwin elle-même que je sais le gouverner et l'arrêter quand il me plaît. » Pégase le mena plus loin qu'il n'avait pensé d'abord. Après la *Marche de l'Erreur* et la *Vérité* vinrent les *Propos de Table* et la *Remontrance*, en tout deux mille cinq cents vers, composés en quatre mois, de décembre 1780 à mars 1781. Cowper entrait dans la carrière à un âge où d'autres la quittent, car il avait cinquante ans. M. Newton trouva un éditeur dans la personne de Joseph Johnson, un de ses vieux amis. Dès lors commença pour le poète cette période d'attente où le plaisir et l'impatience se mêlent dans des proportions inégales, et dont on a pu dire avec esprit que si l'imprimerie avait été en usage dans le pays d'Uz, Job, en souhaitant que son ennemi eût écrit un livre, aurait pu souhaiter aussi qu'il l'eût fait imprimer. « Je suis sous presse, écrivait-il à Hill au printemps de 1781; et il serait superflu de le nier.... C'est surtout pendant l'hiver que tous mes travaux ont vu le jour, sauf quelques-unes des moindres pièces. Quand je ne trouve pas d'autre occupation, je me mets à penser; et quand je pense, je suis très-porté à le faire en rimes. De là vient que la saison de l'année qui en général ferme les fleurs

de poésie ouvre les miennes, quelles qu'elles soient, et me couronne d'une guirlande d'hiver. Aussi, à cet égard, les bardes mes contemporains et moi n'allons-nous pas de pair. Ils composent alors que les délicieuses influences du beau temps, et le vif mouvement des esprits animaux font presque de la poésie le langage de la nature; et moi je le fais quand les glaçons pendent à toutes les feuilles du laurier du Parnasse, et lorsqu'un homme raisonnable devrait aussi peu s'attendre à réussir en vers qu'à entendre siffler le merle. Que ce soit là mon apologie à vos yeux pour le manque de feu et d'animation que vous pourrez remarquer dans ce que vous aurez bientôt l'occasion de lire. Quant au public, s'il ne me trouve pas à son goût, il n'y a rien à faire. Un ami peut bien peser et considérer tous les désavantages d'un auteur et lui faire la part aussi large que celui-ci la souhaite; mais le public en masse ne le peut pas. Quoi que ce soit qui lui déplaise, ce n'est pas avec une apologie qu'on lui persuadera d'avoir de l'indulgence; et ce serait peine perdue que de *lui* dire que j'ai écrit mes vers en janvier, car il répliquerait aussitôt : pourquoi ne pas les avoir écrits en mai? Question qui pourrait embarrasser une tête plus sage que celles dont

nous autres poètes sommes généralement favorisés. » Cowper n'était pas encore au bout de ses tribulations. Tantôt les épreuves étaient en retard; tantôt la ville partait pour la campagne. Bref, il fut traîné de délais en délais pendant une année, ce dont il se consola en commençant d'autres pièces destinées à un second volume et qui finirent par paraître dans le premier. Enfin, au commencement de 1782, « le son de la trompette » put annoncer dans tous les journaux que le poète arrivait.

CHAPITRE VI

Cowper poète satirique

Il arrivait fort à propos : tous les astres s'étaient éteints, et le ciel poétique était vide. Gray était mort en 1771, Goldsmith trois ans plus tard, et Beattie se reposait. Enfin, le juge lui-même, le docteur Johnson, le grand Sam, allait descendre de son tribunal pour être jugé à son tour. La fin de cette suprématie littéraire marque une pause dans l'histoire des lettres anglaises ; une période nouvelle va commencer, et c'est Cowper qui l'annonce discrètement d'abord, et bientôt après avec éclat.

Le docteur Burney raconte que visitant le vieux Voltaire à Ferney, quelques années auparavant, celui-ci lui demanda quels poètes il y avait alors en Angteterre. — « Nous avons Mason et Gray, répondit le voyageur. »—« Ils écrivent peu, reprit

Voltaire, et ils ne paraissent pas dominer sur les autres, comme Dryden, Pope et Swift le faisaient. » — La remarque n'était qu'à moitié juste, car Swift n'a jamais tenu un rang élevé parmi les poètes; mais Voltaire, au fond, n'avait pas tort. L'ère des royautés poétiques fermée à la mort de Pope, ne s'était pas rouverte depuis, et la plus grande figure de la seconde moitié du XVIIIe siècle en Angleterre, avait été celle d'un critique moraliste. Aussi peut-on dire qu'il n'y a pas eu pour la poésie anglaise d'années plus ternes que celles qui sont comprises entre 1760 et 1782. Le règne de George II avait vu commencer la décadence de l'âge classique, celui de George III la voyait s'achever. Après la pompe héroïque de Dryden, après la splendeur et la perfection de Pope, on avait eu avec Young les effusions d'une douleur théâtrale, et les excès de la description sans bornes avec Thomson. C'étaient encore des poètes, le dernier surtout; mais les purs versificateurs n'avaient pas tardé à faire invasion. Au reste, le germe de mort était déjà au fond de cette poésie, alors même qu'elle avait jeté le plus d'éclat. On n'a, pour s'en convaincre, qu'à ouvrir Pope au hasard. Il est difficile de trouver plus d'esprit, plus de grâce, des couleurs mieux

étendues et plus discrètes, une morale plus convenue; Pope n'est grossier que dans la satire où débordait le fiel de sa vanité; ailleurs il arrive souvent à la perfection. Son vers coule et coule sans cesse, inépuisable et transparent; mais tout est à la surface. Cherchez une pensée qui provoque la méditation et fasse poser le livre; un de ces mots qui jettent comme un éclair sur les profondeurs de l'âme et de la destinée humaine, vous ne les trouverez pas. Ce style est tout de premier plan; il n'y a rien derrière. Cette trame est merveilleusement tissue; seulement elle ne durera pas. Et c'est ce qui est arrivé. On en est à se demander aujourd'hui si Pope fut un poète, ou s'il ne fut qu'un grand écrivain en vers. On peut hésiter à se prononcer; mais ce qui est certain, c'est que la poésie anglaise a complètement changé de voie depuis, et qu'un autre courant l'a entraînée. On s'est contenté de moins de perfection, et l'on a demandé plus de vérité. En d'autres termes, le goût national a repris le dessus, et le goût français et classique, dont Pope était la plus haute expression, a passé, non pourtant sans laisser quelques traces de sa conquête momentanée.

C'est surtout chez les disciples qu'il faut cher-

cher les défauts des maîtres et les causes de leur chûte. « L'attention, dit excellemment M. Taine, en parlant de cette époque, ne se portait plus que sur les raffinements; une broderie plus ouvragée, un velours plus éclatant, une plume plus gracieusement posée, c'est à cela que se réduisaient les audaces et les tentatives; la moindre incorrection, la disparate la plus légère, eût choqué les yeux: on perfectionnait l'infiniment petit.[1] » Quand une école en est arrivée à ces procédés-là, elle n'a plus qu'à disparaître pour faire place à d'autres. Par bonheur, rien ne lasse comme la perfection, et l'on n'avait pas tardé à se fatiguer de cette uniformité dont la douceur nauséabonde rappelait les qualités et les inconvénients de la crême (*creamy smoothness*), d'autant plus que trop de gens s'étaient mis de la partie : tout le monde prise et fait des vers, disait lady Montagu.

Le commun effet des dictatures poétiques est d'établir pour un temps une sorte d'égalité universelle, et Pope avait été un dictateur. A son ombre sans doute et après lui surtout, quelques talents avaient grandi, mais qui n'étaient pas

[1] Histoire de la littérature anglaise, tome III, page 394.

assez vigoureux pour s'arracher au joug du maître, ou assez originaux pour sentir leur servitude. C'était d'ailleurs, on ne peut le nier, une voie royale que celle que Dryden avait percée, et Pope élargie ; et il est juste de reconnaître que tous ceux qui depuis ont bien écrit en vers leur en ont dû quelque chose ; seulement la route était devenue banale, et des ornières s'y étaient creusées. Et puis, peu à peu le goût public s'était faussé ; la rage de l'élégance avait fini par détruire l'instinct de la vérité. Pope avait mis à Homère un œil de poudre ; et l'on s'était pâmé d'admiration. L'héroïde avait reparu, et l'on avait battu des mains. C'était le temps où Walpole voyant jouer *Cymbeline*, bâillait et ne craignait pas de s'en vanter ; où Gray, l'auteur d'une élégie trop louée, ne voyait pas d'autre bonheur en ce monde, que de lire un roman de Marivaux ou de Crébillon, étendu sur un sofa. Voici cependant deux écrivains, disciples tous deux de l'école classique, mais qu'un rayon de poésie vraie a distingués dans la foule des imitateurs. L'un, qui a touché à tous les sujets et a réussi dans tous, a fait un si beau roman, qu'on oublie quelquefois qu'il a fait aussi de beaux vers. Il y a en effet dans le *Village abandonné*

et dans le *Voyageur* de Goldsmith, quelque chose de plus que de l'art : on y trouve un vif sentiment de la nature, et, sous la forme trop philosophique qui était chère à cette école, des idées qui sont loin d'être vulgaires. L'autre, Churchill, a éclaté comme un météore, et c'est le plus grand nom poétique de cette période. S'il avait coulé sa verve dans un moule moins fragile que celui de la satire politique, son œuvre aurait été plus durable. C'était une puissante nature, plus portée aux audaces du XVIIe siècle qu'aux élégances du dix-huitième, et débordant de cette sève anglo-saxonne devenue si rare, du moins chez les écrivains. Ce ne fut qu'un cri d'admiration dans toute l'Angleterre, quand, en 1761, parut la *Rosciade*. Des vers sans apprêt, pleins de nerf et de force ; depuis longtemps on n'avait été à pareille fête. Cela dura quatre ans. Mais Churchill n'était en réalité qu'un pamphlétaire. Son influence, sauf sur Cowper, fut insensible. Il prouva seulement qu'on pouvait écrire d'un autre style que le style à la mode, et avoir du succès. Après lui on rentre dans le désert, et l'on ne trouve plus que le souvenir de deux supercheries fameuses, Macpherson et Chatterton. C'est qu'on était si las de la poésie fardée,

que l'ombre même de la poésie simple était ardemment embrassée. On avait une telle soif d'un art plus vrai, que l'art tout factice du faux barde Ossian et du faux moine Rowley, semblait aimable sous sa rouille d'emprunt, parce qu'il contrefaisait la nature et simulait la naïveté d'un âge sans littérature. Un goût nouveau se montrait, peu sûr encore, mais sincère. Rien ne contribua plus à le développer que la publication (1765) des *Restes de l'ancienne poésie*, de Thomas Percy. Ce fut là qu'on vit pour la première fois quels trésors de beautés pathétiques et quelles magnificences de langage dormaient enfouis dans les ballades des vieux ménestrels du moyen-âge. En même temps, Thomas Warton par son histoire savante de la poésie anglaise, ramenait l'admiration du public sur des beautés franches plus saines et plus conformes au génie anglais que celles dont il se dégoûtait de jour en jour davantage.

Tout cela, Cowper le sentit d'instinct, et, rompant sans faiblesse comme sans exagération avec l'école de Pope et la tradition, il osa simplement être lui. Le premier volume qu'il publia, contenait huit petits poèmes suivis de quelques pièces détachées : *Propos de table, la Marche de*

l'Erreur, *la Vérité*, *la Remontrance*, *l'Espérance*, *la Charité*, *la Conversation*, *la Retraite*. Ce qui en fait l'originalité, ce n'est pas tant le choix des sujets que la manière libre, sérieuse et familière dont ils sont traités. Il n'y faut point chercher l'éclat auquel l'école poétique contemporaine nous a habitués, et dont Cowper lui-même s'est plus tard approché, ni la profondeur des pensées. La couleur en est austère, monotone, et, s'il faut tout dire, on éprouve quelquefois, en lisant ces vers, une fatigue qu'on pourrait prendre pour de l'ennui. On sent bien qu'on n'a pas affaire au premier venu; que l'auteur ne pense pas et ne dit pas comme tout le monde; mais cela ne suffit pas. Lisez par exemple le début du poème intitulé, on ne sait trop pourquoi, *Propos de table*, et qui pourrait s'appeler plus justement *Propos interrompus*. C'est un dialogue philosophique entre deux personnages fort abstraits, A et B, où il est question de tyrans, de liberté, de poésie, et d'une foule d'autres choses encore.

« A. Vous m'avez dit, je m'en souviens, que la gloire, fondée — sur le principe de l'égoïsme, est honteuse et coupable; — que les actions que les hommes admirent et divinisent, — n'ont

aucune valeur quand l'intention en est corrompue. — C'est là une étrange doctrine qui, sans scrupule, arrache — le laurier épargné par la foudre même, — abat dans la poussière le trophée du guerrier, et ronge comme une rouille la sanglante épée. — B. J'accorde que les hommes, continuant d'être ce qu'ils sont, — violents, avares, orgueilleux, la guerre est nécessaire; — et je n'ai jamais prétendu que la règle s'appliquât — à celui qui combat avec le droit de son côté[1]. » Et la conversation continue sur ce ton pendant quelques centaines de vers développant des idées qui ne sont pas bien nouvelles, sans doute, mais que la hardiesse de l'expression fait souvent valoir; ainsi, dans cette comparaison du roi conquérant avec un « royal mâtin haletant sur le talon des peuples, » ou bien encore dans le passage suivant où le poète trace du Français

[1] *A.* You told me, I remember, glory, built
On selfish principles, is shame and guilt;
The deeds, that men admire as half divine,
Stark naught, because corrupt in their design.
Strange doctrine this! that without scrupule tears
The laurel that the very lightning spares;
Brings down the warrior's trophy to the dust,
And eats into his bloody sword like rust.
B. I grant that, men continuing what they are,
Fierce, avaricious, proud, there must be war;
And never meant the rule should be applied
To him that fights with justice on his side. *Table-Talk.*

de 1782, un portrait dont le Français de 1789 allait bientôt se charger de faire mentir la ressemblance :

« Né sous un ciel plus doux que le nôtre, — sans avoir eu comme nous, besoin, pour être formé de toute la puissance d'Hercule, — le Français facile, doux et enjoué, — pourvu qu'on lui donne son amie, son violon et ses gambades, — est toujours heureux, règne qui voudra. — Il chasse bien loin, en riant, le sentiment de sa misère ; — il boit avec plaisir son simple breuvage, — se régale d'un oignon et d'une croûte de pain : — et, plein d'une vivacité et d'une joie que nous n'éprouvons jamais, — il s'écrie en chantant : *Vive le Roi*, — avec autant de contentement et de véritable allégresse, — que s'il entendait son roi lui dire : Sois libre, esclave ! [1]. »

Ce qui manque, c'est le charme, et le mot

[1] Born in a climate softer far than ours,
Not form'd like us, with such Herculean powers,
The Frenchman, easy, debonair, and brisk,
Give him his lass, his fiddle, and his frisk,
Is always happy, reign whoever may,
And laughs the sense of misery far away.
He drinks his simple beverage with a gust,
And feasting on an onion and a crust,
We never feel the alacrity and joy
With which he shouts and carols, *Vive le Roi !*
Fill'd with as much true merriment and glee
As if he heard his king say — « Slave, be free ! » *Table-Talk.*

d'Horace reste toujours vrai. On sent qu'on est en présence d'un poète moraliste, mais le moraliste cache trop le poète. Ce n'est pas que la morale de Cowper ait l'aspect repoussant et désagréable, tant s'en faut. Seulement elle est toujours trop en vue, d'autant plus qu'il s'y mêle sans cesse un je ne sais quoi qui rappelle l'allure du prédicateur, et que souvent le poème se change en sermon. Voici, dans ce dernier goût, les premiers vers du poème intitulé la *Vérité*.

« L'homme ballotté sur les vagues incertaines de l'erreur — après avoir perdu sa boussole et vu sombrer à moitié son vaisseau — aperçoit, aussi loin que porte la vue humaine,— une brume en repos qu'il prend pour la terre ferme : — il met toutes voiles dehors, fait jouer tous ses nerfs, — soupire après cette terre, s'y dirige, y entre et meurt.— Adieu alors à tous ses beaux plans si satisfaisants, — à ses systèmes si bien bâtis, rêves philosophiques ; — adieu à ses vues décevantes d'une félicité éternelle ! — Il lit sa sentence aux flammes de l'enfer. [1] »

[1] Man on the dubious waves of error toss'd,
His ship half-founder'd and his compass lost,
Sees, far as human optics may command,
A sleeping fog, and fancies it dry land ;

Nous voilà prévenus, trop prévenus même ; et ce début si sombre, fort à sa place peut-être dans une chaire chrétienne, paraît peu adroit pour un poème, sans compter que si l'enfer se montre dans les dix premières lignes, on ne voit pas trop, le paradis excepté, ce qui restera pour la fin. Il y a là évidemment une erreur de jugement, ou une faute de goût, qui a entraîné le poète bien loin, quelquefois même jusqu'au ridicule. C'est ainsi que dans un autre poème, fort remarquable d'ailleurs, sur la conversation, après avoir passé en revue les niaiseries et les banalités qui sont le fonds commun de la plupart des entretiens, Cowper ne trouve rien de mieux que de proposer pour modèle la conversation des deux disciples qui se rendaient à Emmaüs après la résurrection de Jésus-Christ, sans s'apercevoir combien une pareille allusion est étrange, pour ne rien dire de plus. La confusion des genres poussée à ce point, irrite l'esprit, et c'est rendre

Spreads all his canvas, every sinew plies,
Pants for it, aims at it, enters it, and dies.
Then farewell all self-satisfying schemes,
His well-built systems, philosophic dreams,
Deceitful views of future bliss, farewell !
He reads his sentence at the flames of hell.

un mauvais service à la théologie que de l'introduire où elle n'a que faire.

Mais si l'on parvient à prendre son parti de ce travers ; si l'on veut bien pardonner à l'auteur de monter en chaire trop souvent, et lire son livre en faisant la part des préoccupations religieuses sous l'empire desquelles il a été composé, on en sera récompensé. Ce prédicateur est un satirique, les moralistes ne le sont-ils pas tous un peu? mais, et c'est là son originalité, c'est un satirique enjoué. Il voit la nature humaine par ses côtés les plus sombres ; il a de la destinée du plus grand nombre la vue la plus désespérée; et malgré tout, il reste souriant. La pointe de sa satire peut s'égarer, mais la blessure qu'elle fait n'est jamais envenimée, c'est la piqûre d'une aiguille qui perce en chatouillant. Ce misanthrope est un chrétien qui aime les hommes, quoiqu'il tonne contre eux, et son livre est plein de bonne humeur. C'est surtout dans l'expression des travers et des ridicules que s'exerce sa verve. Elle n'ignore ni les vices ni les crimes ; mais elle ne s'y arrête pas avec complaisance. Elle n'a rien de commun avec l'amertume d'un Dryden ni avec l'âpreté d'un Churchill. Elle a moins d'audace et

plus de goût, elle touche à beaucoup de sujets, et n'en épuise aucun. Elle est capricieuse et mobile, aimant les causeries à bâtons rompus plus que les longues dissertations. Ce sont tantôt des portraits, tantôt des fragments de conversations, tantôt des allusions et des remarques mêlées de préceptes. La Bruyère procédait ainsi. Une vieille prude vient-elle à passer, le poète la regarde, et la voici toute vivante dans ces vers brillants :

« Voyez, là-bas, cette antique prude dont les traits fanés montrent, — qu'elle a pu être jeune quelque quarante ans passés,— les coudes serrés contre les hanches,— la tête droite, l'éventail aux lèvres, — les sourcils en arc et les deux yeux en coulisse, — pour épier plus loin un couple amoureux qui se joue. — Sans mouchoir sur son col osseux,— elle défie l'impitoyable rigueur d'un ciel d'hiver,— et les barbes de sa coiffure au vent, d'un pas affecté, — elle vogue avec exactitude à la prière du matin quand la cloche a tinté.— Ange à demi déjà, elle le croit du moins,— elle est sûre de monter dans l'autre monde avec les saints,— quoique en cherchant bien on ne lui trouve pas la moindre qualité,— si ce n'est qu'elle jeune, et, de plus, fréquente l'église.— Ayant conscience de son

âge, elle se rappelle sa jeunesse — et raconte, sans beaucoup d'égard parfois pour la vérité, — comment l'un mesurait sa taille, et comment l'autre, partout où il passait, — griffonnait sur la vitre le charmant nom de miss Bridgett; — et qui vola sa pantoufle pour la remplir de tokaï — et chaque jour en boire la petite rasade. — Avec l'humeur envenimée d'un aspic, — elle est médisante et chacune de ses paroles est une piqûre de guêpe. — Sa mémoire est fidèle, elle y enregistre les crimes, — ou supposés ou réels de son temps, — rit aux réputations qu'elle déchire — et les fait danser dédaigneusement pendues au bout de son bras. [3] »

[1] Yon ancient prude; whose wither'd features show
She might be young, some forty years ago,
Her elbows pinion'd close upon her hips,
Her head errect, her fan upon her lips,
Her eyebrows arch'd, her eyes both gone astray
To watch yon amorous couple in their play,
With bony and unkerchief'd neck defies
The rude inclemency of wintry skies,
And sails with lappet head and mincing airs
Duly at clink of bell to morning prayers.
  She, half an angel in her own account,
Doubts not hereafter with the saints to mount,
Though not a grace appears on strictest search,
But that she fasts, and *item*; goes to church.
Conscious of age, she recollects her youth,
And tells, not always with an eye to truth,
Who spann'd her waist, and who, where'er he came,
Scrawl'd upon glass Miss Bridget's lovely name,
Who stole her slipper, fill'd it with tokay,
And drank the little bumper every day.

Ce n'est pas toujours à une forme aussi arrêtée que Cowper a recours ; il se contente aussi de traits plus vagues, plus généraux, qui rappellent un peu la manière de Boileau dans ses meilleures satires. Tels, par exemple, les vers suivants tirés du poème de la *Conversation*, où l'on trouve quantité d'observations fines dans un style délicat :

« Il y a bien des gens qui usent de la santé et c'est un fort vilain tour, — pour nous faire connaître combien de fois ils ont été malades, — et nous faire éprouver, en racontant leurs maladies, — tout l'ennui d'un docteur, mais sans les honoraires ; — ils disent pendant combien de semaines ils ont gardé le lit, — ils disent le succès d'un émétique ou d'un purgatif, — rien n'est discrètement indiqué, encore moins oublié. — Nez, yeux et oreilles, il semble qu'on soit là. Un jour, — c'était l'humeur qui, malgré sinapismes et pilules, — semblait l'emporter, le lendemain, c'était l'habileté du médecin ; — une fois, hélas ! quel contre-temps

Of temper as envenom'd as an asp,
Censorious, and her every word a wasp,
In faithful memory she records the crimes,
Or real, or fictitious, of the times ;
Laughs at the reputations she has torn,
And holds them dangling at arm's length in scorn.

imprévu ! — pour avoir mis un bonnet de nuit humide, il y eut rechute ; — ils se sentaient si mal, qu'ils pensèrent en mourir. — Et leurs auditeurs en colère regrettent presque qu'ils ne l'aient pas fait. — Il y a des tempéraments qui ruent au moindre contact. — Vous en faites toujours trop ou trop peu : — parlez-vous avec animation dans l'espoir d'intéresser, — votre voix criarde perce la cervelle ; — vous prenez alors un ton plus bas, — c'est bien pis, on dirait le bourdonnement d'une petite abeille. — Cette fenêtre au midi laisse entrer trop de jour ; — vous vous levez et baissez les rideaux c'est la nuit maintenant. — Il tremble de froid ; vous ravivez le feu — pour le faire flamber, c'est le rôtir tout vif. — Servez-lui de la venaison, et il préfère le poisson ; — donnez-lui de la sole, c'est justement de cette espèce qu'il n'aurait pas voulu ; — il finit par prendre ce qu'il avait d'abord déclaré détester — et, le moment venu, mange des deux de grand appétit. — Et cependant, le front nuageux et l'air refrogné, — il ne se contente pas d'avaler, il engloutit. — C'est en vain que vous espérez le satisfaire en quoi que ce soit ; — ce prodige, il n'y a que lui qui pourrait l'accomplir, et encore ! — Mais, hélas ! ses efforts redoublent son malaise, — il goûte peu les vôtres et les siens

encore moins ; — et c'est ainsi que toujours ennuyeux et toujours ennuyé, — son seul contentement est d'être mécontent. [1] »

Les satiriques sont toujours leurs préférences, ou pour mieux dire, chacun d'eux a son aversion favorite. Pour Boileau, c'était le bel esprit, pour Cowper, c'est l'impiété, non-seulement l'impiété grossière, athéisme ou hypocrisie, mais encore cette impiété plus subtile qui, pleine de respect pour les choses saintes, fait un choix dans les enseignements du christianisme, adopte les uns, repousse les autres,

[1] Some fretful tempers wince at every touch,
You always do too little or too much :
You speak with life in hopes to entertain,
Your elevated voice goes trough the brain ;
You fall at once into a lower key,
That's worse — the drone-pipe of an humble bee.
The southern sash admits too strong a light,
You rise and drop the curtain — now'tis night.
He shakes with cold — you stir the fire and strive
To make a blaze — that's roasting him alive.
Serve him with venison, and he chooses fish ;
With sole — that's just the sort he would not wish.
He takes what he at first profess'd to loathe,
And in due time feeds heartily on both ;
Yet still o'erclouded with a constant frown,
He does not swallow, but he gulps it down.
Your hope to please him vain on every plan,
Himself should work that wonder, if he can —
Alas ! his efforts double his distress,
He likes your little, and his own still less,
Thus always teasing others, always teased,
His only pleasure is — to be displeased.

et se compose une petite religion à sa guise, commode et peu gênante. C'est surtout dans les pays de libre examen que l'on voit ces distinctions intéressées, et ce n'est guère que là qu'elles ont pu fournir matière à la poésie satirique. Cowper était tout naturellement porté vers ce genre par la rigueur de ses idées, et il y était poussé par le relâchement qu'il observait dans le monde religieux. L'église établie subissait une crise. Le dix-huitième siècle n'avait pas passé sur elle sans lui communiquer quelque chose de son scepticisme, et elle s'était endormie dans le *formalisme*. Whitefield et Wesley venaient de la réveiller et fondaient une secte qui allait devenir elle-même une grande église. Ce qu'on y prêchait avec une éloquence dont les effets et les témoignages ne peuvent être mis en doute, c'était le péché originel, l'incapacité absolue de l'homme, le salut gratuit par la foi offert à tous, l'expiation des péchés du genre humain par le sang de Jésus-Christ. Ce qu'on y recommandait, c'était une vie nouvelle, d'où étaient bannis les divertissements et les entretiens mondains. Cowper qui avait, comme chrétien, trouvé une consolation, passagère, il est vrai, dans les dogmes évangéliques, en a tiré comme poète le

plus grand parti. C'est à cette hauteur qu'il se place pour ridiculiser l'inconséquence de tous les faux chrétiens, ouailles ou pasteurs ; et c'est là qu'il est vraiment personnel et nouveau, comme dans cette conversation après boire qui, par la vivacité de l'expression, mène la satire jusqu'aux confins de la comédie :

« Adieu, s'écrie Vinoso, en sirotant — le rouge bord pourpré qui tremble à ses lèvres, — adieu toute moralité si la Grâce — fait des œuvres un élément superflu dans l'affaire.— L'espérance du chrétien (garçon, faites sauter le bouchon),— si je ne m'abuse (imbécile ! avec une fourchette)— sans les bonnes œuvres, quoique veuillent bien prétendre certaines personnes, — est pure folie et illusion (monsieur, à votre santé). —Je suis fermement convaincu, par moments du moins,— que le Ciel pèsera les vertus de l'homme et ses crimes, – avec une extrême attention, dans de justes balances,— et qu'il sauvera, ou damnera, suivant que les unes ou les autres l'emporteront.— Je plante avec confiance mon pied sur ce terrain, — et j'impose silence aux craintes avec un : Dieu est juste.— Et si d'aventure, quelque jour de pluie fine et d'ennui— une pensée se faufile qui dit ou semble dire : — « Mais quoi ! puisque c'est ainsi que doit être

jugée cette grande question, — si le plateau de la balance allait s'enfoncer du mauvais côté ? »—Je reviens bientôt de ces vaines terreurs, — et avec un : Dieu est miséricordieux, tout est arrangé.— De cette façon, entre la justice pour principal support, — et la miséricorde comme refuge en dernier ressort, — mes jours glissent et s'écoulent avec le Ciel en vue ; — et... mille pardons, la bouteille est près de vous.

Je n'ajouterai jamais foi, crie le colonel,— aux systèmes sanguinaires qu'inventent certaines gens — qui font, à leur idée, du bon Créateur — un être moins équitable que l'homme.—Si le désir, ce que les ecclésiastiques nomment concupiscence, — et que l'homme satisfait tout uniment parce qu'il y est contraint, — a pour punition la perdition, qui est pur ? — Et alors leur perte est aussi assurée que la mienne — Si une sentence de peine éternelle atteint — toute erreur imprévue, toute faute passagère,— alors le Ciel impose à des êtres faillibles et frêles—une tâche désespérée et les condamne, s'ils y manquent. — Mon credo (quoi que veuillent dire certains faiseurs de symboles—avec leur galimatias d'Athanase ou de Nicée), — mon credo, le voici : n'a rien à craindre qui fait de son mieux— et pour les autres la mort

est une condamnation suffisante. — Bien dit, fait un enseigne ; et pour autant que je puis voir, — votre foi et la mienne s'accordent en substance :— tout ce qu'on peut faire de mieux ici-bas, — c'est de remplir les devoirs de sa condition.— Les procédés d'un homme de loi doivent être loyaux et justes, — c'est là que l'honnêteté à briller a tout avantage.—Le jeûne et la prière vont bien au prêtre,— à tout le moins une prudence décente et de la réserve.— Etre brave à la guerre, voilà le rôle du soldat; — et là, rien à cacher;— conduite virile et intrépide, maintien facile et gai, — avec une main libérale comme la lumière du jour ; — ainsi doué le soldat qui ne recule jamais,— qui ne met jamais sous clef sa pensée, quoi qu'il pense;— qui dédaigne de faire une injure à la dérobée, — ce soldat doit aller au Ciel, et moi je dois boire à sa santé. — Sir Smug, crie-t-il (car au bas bout de la table, — tout fraîchement créé cinquième chapelain du lord, son patron,— et témoignant par ses haussements d'épaules,— combien ses sentiments étaient blessés, sir Smug était assis) ; — votre office est de trier le vrai du faux,— allons, prophète, buvez un coup et dites-nous votre pensée.

Soupirant et souriant, tout en prenant son verre, — le jeune nourrisson de l'église répond :

l'homme faillible — reste faillible encore quoique sage ; et les jugements différents ne servent qu'à montrer— que la vérité gît quelque part, seulement on ne sait pas où.— De tout ce qu'il m'a été donné de lire — en fait de critiques vivants, ou depuis longtemps morts, — le livre dont j'ai été le plus ravi du monde,—s'appelait... par malheur la page du titre était perdue. — L'auteur disait fort bien: un cœur qui sait— accepter avec gratitude ce que le Ciel accorde,— accompagné d'une prudence toujours à nos ordres,— pour en guider l'emploi, c'est tout ce qu'il faut. — Il n'y a rien de plus vrai. A cela, de mon propre fonds,— j'ajoute quelques éléments essentiels ;— mais ceux-là, pardonnez-moi de prendre cette liberté, — je les écarte pour le présent, par égard pour la conversation.

C'est parler comme un oracle, s'écrient tous les assistants — et au nom honoré de Smug ils joignent le titre de Très-Révérend. [1] »

[1] Adieu, Vinoso cries, ere yet he sips
The purple bumper trembling at his lips,
Adieu to all morality ! if Grace
Make works a vain ingredient in the case.
The Christian hope is — Waiter, draw the cork —
If I mistake not — Blockhead ! with a fork !
Without good works, whatever some may boast,
Mere folly and delusion — Sir, your toast.
My firm persuasion is, at least sometimes,
That Heaven will weigh man's virtues and his crimes

Sir Smug se tire à bon marché des mains de Cowper ; d'autres sont traités plus sévèrement

With nice attention in a righteous scale,
And save, or damn, as these or those prevail.
I plant my foot upon this ground of trust,
And silence every fear with — God is just.
But if perchance on some dull drizzling day
A thought intrude, that says, or seems to say,
If thus the important cause is to be tried,
Suppose the beam should dip on the wrong side?
I soon recover from these needless frights,
And, God is merciful! — sets all to rights.
Thus between justice, as my prime support,
And mercy, fled to as the last resort,
I glide and steal along with heaven in view.
And, — pardon me, the bottle stands with you.
  I never will believe, the Colonel cries,
The sanguinary schemes that some devise,
Who make the good Creator, on their plan,
A being of less equity than man.
If appetite, or what divines call lust,
Which men comply with, even because they must,
Be punish'd with perdition, who is pure?
Then theirs, no doubt, as well as mine, is sure.
If sentence of eternal pain belong
To every sudden slip and transient wrong,
Then Heaven enjoins the fallible and frail
A hopeless task, and damns them if they fail.
My creed, (whatever some creed-makers mean
By Athanasian nonsense, or Nicene,)
My creed is, he is safe that does his best,
And death's a doom sufficient for the rest.
  Right, says an Ensign; and for aught I see,
Your faith an I mine substantially agree;
The best of every man's performance here
Is to discharge the duties of his sphere.
A lawyer's dealings should be just and fair,
Honesty shines with great advantage there;
Fasting and prayer sit well upon a priest,
A decent caution and reserve at least;

et y laissent un morceau de leur robe. Il faut voir comme il malmène les ecclésiastiques qui vont traîner leur costume dans les chasses à courre. Ce qu'on nomme aujourd'hui le *christianisme musculaire* n'était pas son fait, et ses hé-

A soldier's best is, courage in the field,
With nothing here that wants to be conceal'd;
Manly deportment, gallant, easy, gay:
A hand as liberal as the light of day:
The soldier thus endow'd, who never shrinks,
Nor closets up his thought whate'er he thinks;
Who scorns to do an injury by stealth.
Must go to heaven — and I must drink his health.
Sir Smug! he cries, (for lowest at the board,
Just made fifth chaplain of his patron lord,
His shoulders witnessing by many a shrug
How much his feelings suffer'd, sat Sir Smug,)
Your office is to winnow false from true;
Come, prophet, drink, and tell us — What think you?
Sighing and smiling as he takes his glass,
Fallible man, the church-bred youth replies,
Is still found fallible, however wise;
And differing judgments serve but to declare,
That truth lies somewhere, if we knew but where.
Of all it ever was my lot to read,
Of critics now alive or long since dead,
The book of all the world that charm'd me most
Was, — well-a-day, the title-page was lost, —
The writer well remarks, a heart that knows
To take with gratitude what Heaven bestows.
With prudence always ready at our call,
To guide our use of it, is all in all.
Doubtless it is. To which, of my own store,
I superadd a few essentials more;
But these, excuse the liberty I take,
I waive just now, for conversation sake,
Spoke like an oracle, they all exclaim.
And add Right Reverend to Smug's honour'd name. *Hope*

ros non plus. Les arts moins violents ne trouvaient pas même grâce devant ses yeux, et un prêtre jouant du violon lui paraissait digne de mépris. Aussi le pauvre Occiduus, qui n'était autre sans doute que Wesley lui-même latinisé, ayant eu l'idée de donner le dimanche des concerts de musique spirituelle, le poète indigné cria au sacrilége et compara tout de suite cette innocente distraction à l'adoration du dieu d'or de Babylone. Il y avait là de l'exagération, et qui pis est de la déclamation. Cowper n'en est pas exempt, et c'est toujours sur les sujets religieux qu'elle éclate. L'équilibre qu'il garde ailleurs, sur ce terrain il le perd facilement. On dirait un vieux fond de puritanisme qui reparaît de temps en temps et d'où peuvent sortir avec des hyperboles banales quelques beautés nouvelles. La part de ces dernières ne laisse pas que d'être assez considérable dans le coup d'essai de Cowper. Une fois même, dans la *Remontrance,* soutenu par l'austérité habituelle de ses pensées et par les souvenirs de ses lectures bibliques, il a pris un plus grand essor. Les cordes que faisaient vibrer les vieux poètes hébreux prophétisant sur leur patrie, ont résonné sous la main du poète anglais qui voulait réveil-

ler son pays. La *Remontrance* est un poème purement religieux qui offre plus d'unité que les autres, et moins de faiblesses. Cowper y trace une sorte de parallèle entre les grâces que Dieu faisait au peuple juif et celles qu'il accorde à la Grande-Bretagne. Il rappelle à l'Angleterre son histoire, ses fautes, et l'avertit solennellement de s'assurer par sa gratitude la faveur divine qui lui permettra de défier tout un monde en armès. Il y a dans cette adjuration poétique un grand accent et une singulière vigueur. L'expression a de l'ampleur, et la pensée de la hardiesse. Le poète s'y élève au-dessus des préjugés, des opinions reçues ; il n'hésite pas à porter la main sur ces endroits faibles qui sont des endroits chers, et à maudire la conquête de l'Inde, ce qui est un sujet sur lequel ses compatriotes n'ont jamais entendu plaisanterie. Il est vrai qu'il n'oubliait pas le baume après la blessure, et que le portrait suivant ne pouvait être désagréable à aucun lecteur anglais.

« Et maintenant, porté sur les ailes de la vérité sublime, — revois ton obscure et première origine. — Cette île, morceau de terre indomptable et rude, — berceau qui reçut ta naissance, — fut secouée de mainte bise de Norwège, — et les Da-

nois en passant t'épouvantaient de leurs hurlements; — car tu naquis au fracas des armes, — et tu suças un sein tout palpitant de terreur. — Tu n'étais encore qu'un petit être rampant et plaintif, — aux os formés à peine, aux membres à peine joints, — quand le Romain t'apprit à courber ton genou opiniâtre, — toi qu'un double César ne ploierait pas maintenant; — ce fut la victoire de la lumière de l'orient, — lorsque les traits du soleil dispersent les ténèbres de la nuit. — Ton langage, même après tant d'années, montre — tout ce que le pays doit au conquérant: — expressif, énergique, et raffiné, — il étincelle du feu des pierreries laissées en arrière. — Ce fut un bienfait pour cette terre que la venue du Romain, — il te trouva sauvage et te quitta civilisé; — t'enseigna à couvrir ta peau peinte et mouchetée, — à orner ta figure de l'orgueil du soldat, — jeta partout sur son passage les semences de l'ordre, — te rendit encore plus parfait qu'il ne voulait, — et, tout en te maîtrisant avec l'épée seule, — fit de toi à la fin un guerrier comme lui. [1]. »

[1] Now, borne upon the wings of truth sublime,
Review thy dim original and prime.
This island-spot of unreclaim'd rude earth,
The cradle that received thee at thy birth,
Was rock'd by many a rough Norwegian blast,

Ce langage, libre et vigoureux, brillant et sans affectation, ce n'était pas à l'école de Pope que Cowper avait appris à le parler, il ne le devait qu'à lui-même. Et, à dire vrai, la plus grande nouveauté de ce premier volume, c'est le style. On y a signalé l'imitation de Churchill, ce qui est exact dans une certaine mesure. Les satires de ce poète avaient fait une vive impression sur l'esprit de Cowper ; il les avait lues et méditées, lui qui prétendait n'avoir pas touché un livre de poésie anglaise depuis treize ans, et qui s'en félicitait, l'ayant fait par principe et pour éviter l'imitation

And Danish howlings scared thee as they pass'd ;
For thou wast born amid the din of arms,
And suck'd a breast that panted with alarms.
While yet thou wast a grovelling, puling chit,
Thy bones not fashion'd, and thy joints not knit,
The Roman taught thy stubborn knee to bow,
Though twice a Cæsar could not bend thee now;
His victory was that of orient light.
When the sun's shafts disperse the gloom of night.
Thy language at this distant moment shows
How much the country to the conqueror owes ;
Expressive, energetic, and refined,
It sparkles with the gems he left behind.
He brought thy land a blessing when he came,
He found thee savage, and he left thee tame ;
Taught thee to clothe thy pink'd and painted hide,
And graced thy figure with a soldier's pride;
He sow'd the seeds of order where he went.
Improved thee far beyond his own intent.
And while he ruled thee by the sword alone,
Made thee at last a warrior like his own.

même involontaire. Il n'y a pourtant pas échappé à l'égard de celui qu'il appelait le grand Churchill, mais ce n'est pas une imitation servile. C'est une ressemblance qui se devine plus qu'elle ne se montre, et qu'on sent de loin en loin sans pouvoir dire au juste en quoi elle consiste. Ce sont des mouvements de phrase qui ont la même allure ; mais il n'y a rien là qui ne se puisse expliquer par l'admiration, et par le souvenir d'une lecture de prédilection. Au reste, Churchill n'aurait pu prêter à son disciple que des exemples de force et d'ironie, et il y a plus que cela même dans ces premiers poèmes. On y trouve déjà un souffle nouveau, et surtout un accent vrai. Le poète s'est fait tout naturellement sa poétique, et c'est la bonne. Il a lui-même dans de jolis vers, indiqué ses préférences et les règles qui le guidaient : « A Westminster où les poètes suent à poser un distique sur six pieds et sur cinq, je fus poète aussi, mais le goût moderne est si raffiné, si délicat, si pur, que le vers, de quelque feu d'ailleurs que l'imagination soit échauffée, a besoin pour plaire d'être doux comme de la crême. Aussi voyant l'oreille seule en faire tout le succès, et pensant que c'était l'acheter trop cher, que de sacrifier la pensée au son, et de raccourcir la vérité pour

arrondir la période, je jugeai qu'il y a pour un homme sensé quelque chose de mieux à faire que de cabrioler en vers comme une danseuse moresque. Le vers que je demande c'est celui qui trace son sillon majestueux, comme un cygne altier surmontant par la force le courant de l'eau ; c'est le vers qui touche le cœur comme une beauté villageoise, sans rien devoir aux artifices de l'art. » Peut-être pourrait-on dire que ces vers sans art demandent encore plus d'art que les autres, ou du moins un art plus sérieux et une pensée plus profonde ; mais la théorie de Cowper, bien comprise n'en reste pas moins vraie, et l'application qu'il en faisait, toute imparfaite qu'elle fût, n'était pas inutile pour renouveler une poésie devenue, grâce à Pope, purement mécanique, et où « tout chanteur savait son air par cœur. »

CHAPITRE VII

Lady Austen.

Pendant que Cowper était tranquillement occupé à corriger les épreuves de son premier volume dans la petite serre dont il a laissé une si fraîche description et qu'il nommait son boudoir d'été, un nouveau personnage entrait dans sa vie pour y répandre un enchantement qui devait durer deux ans. Dans le courant de l'année 1781, Cowper vit un jour deux dames, dans une boutique en face de la maison qu'il habitait. L'une était la femme du pasteur d'un village voisin, l'autre était sa sœur, Lady Austen. Il fut si frappé à la vue de cette dernière que malgré sa timidité, il pria Mme Unwin d'inviter les deux dames à prendre le thé à sa table. L'invitation acceptée, il faillit d'abord s'évanouir à la pensée d'affronter l'inconnue ; puis il finit par se rassu-

rer et trouva l'entrevue et la conversation si fort à son goût qu'il les prolongea le plus longtemps possible, ayant reconduit les visiteuses jusqu'à Clifton, leur résidence. C'était là dans l'existence de Cowper une aventure extraordinaire. Elle commençait comme un roman, et de fait, devait rester un roman.

D'où arrivait cette étrangère qui était devenue au bout de quelques jours l'amie, la *sœur Anne*, du poète? On ne le sait pas trop ; les biographes si curieux, surtout dans le pays de Boswell, ont montré à cet égard une sorte d'indifférence singulière. Il n'y a dans le petit monde de Cowper qu'une figure brillante, vraiment poétique ; et personne ne s'est trouvé pour la décrire de manière à satisfaire une curiosité légitime. Lady Austen était la veuve d'un baronnet ; elle avait vécu en France et fréquenté la bonne société. Le reste il faut le deviner, ou le demander à Cowper. Le portrait moral qu'il a tracé d'elle est bien attrayant. C'était une femme aimable et pleine de vivacité ; elle avait beaucoup vu le monde et en faisait peu de cas. Elle savait rire, faire rire et soutenir sans effort une conversation. La gratitude débordait en elle et le plus petit service rendu lui faisait venir les larmes aux yeux. Il y a une

chose que le poète oublie de dire à ses correspondants, c'est que cette personne si aimable était aussi une fort jolie personne. Le peintre Romney qui n'était pas tenu à tant de discrétion a laissé d'elle, sous les traits de Lavinia, un portrait qui ne permet pas d'en douter et qui suffirait à expliquer l'entraînement dont le timide et simple Cowper n'avait pu se défendre devant la ravissante apparition. Toujours est-il qu'Olney, ou plutôt la demeure des deux solitaires, fut bientôt transformée, et le duo devint un trio où régna d'abord l'accord le plus complet. On se voyait tous les jours. Lady Austen s'était éprise de Mme Unwin et de son ami au point de songer à s'établir près d'eux. La portion du grand bâtiment que Dick Coleman occupait avec sa femme, son enfant et un millier de rats serait réparée, embellie pour elle et par elle. Il y avait là, pensait Cowper, de forts indices « d'une intervention providentielle. » La paix de leur intérieur ne perdrait rien à un peu d'animation, et, en cas de maladie, ce serait une précieuse ressource qu'une femme de plus. Celle du vicaire était sans doute une personne estimable, mais elle avait des enfants et elle ne demeurait pas tout près ; bref la poésie s'ajoutait à la prose et Cowper célébrant,

dans une épitre adressée à Lady Austen, cette « corde triple » qui, suivant Salomon, n'est pas aisément rompue, mêlait au badinage la tendresse et s'écriait :

« Mystérieuses sont les voies du Dieu dont le pouvoir, amène cette heure inattendue, où les âmes qui ne s'étaient jamais rencontrées, vont se rencontrer et s'unir pour ne plus se séparer. »

On se séparait en effet le moins possible ; on n'était guère un jour sans se voir, on dînait ensemble, parfois même on faisait une de ces parties de campagne, chères à Rousseau et à Obermann. « Il y a quinze jours nous dînâmes tous aux Broussailles, retraite délicieuse qui appartient à M. Throckmorton de Weston. Le laquais de Lady Austen et un jeune garçon qui m'aide au jardin conduisirent une brouette remplie de choses bonnes à manger et à boire au lieu de notre *fête champêtre*. Une planche posée sur les montants de la brouette nous servit de table ; une cabane faite de racines, garnie de mousse et de lierre forma notre salle à manger. A six heures, après avoir dîné par terre sous un grand orme, un peu plus loin, les domestiques mirent la bouilloire sur le feu, et ladite brouette nous servit de table à thé. Nous fîmes alors une promenade dans

la forêt, à un demi mille environ; et, un peu après huit heures, nous étions rentrés chez nous, ayant passé toute la journée ensemble depuis midi jusqu'au soir, sans le moindre contre-temps, sans nous être mutuellement fatigués, félicité dont peu de parties de plaisir peuvent se vanter.»

Rien ne devait manquer à une si belle entente pas même la petite brouille de rigueur. Ce fut, paraît-il, Lady Austen qui la fit naître. Ses affaires particulières l'ayant appelée à Londres, elle avait entretenu avec Cowper une correspondance dont, par malheur, rien ne nous a été conservé, et où, c'est lui qui le dit, elle s'exaltait un peu trop sur le chapitre de leur amitié. Le poète lui rappela avec beaucoup de sens, avec trop de sens, que nous sommes tous mortels, qu'embellir une créature humaine de couleurs prises dans son imagination, c'est en faire une idole et s'exposer à des mécomptes; toutes vérités qu'on s'étonnerait moins de rencontrer sous la plume de la *sœur*, c'est le nom qu'il lui donnait sur sa demande, mais qui semblent un peu déplacées sous celles du *frère*. Lady Austen blessée garda le silence, et Cowper croyait toute amitié envolée *ceu fumus in auras* quand un beau jour, M. Jones, beau-frère de Lady Austen, arriva en

parlementaire, trois paires de manchettes brodées à la main et en annonçant qu'une quatrième suivrait bientôt. Cowper, sans se laisser toucher outre-mesure, fit répondre qu'il ne tarderait pas à mettre son volume de vers aux pieds de la dame, et s'abandonna à une infinité de raisonnements pour se prouver qu'il valait bien mieux que les choses en restassent où elles étaient. Faudrait-il donc retourner à l'école et apprendre à danser pour plaire à l'homme du monde et à la beauté hautaine que Lady Austen se proposait d'amener avec elle pour passer l'été dans le voisinage d'Olney? Ne serait-il pas plus sage de répondre à toute cette société en lui disant à la française : *Monsieur et Madame ne sont pas visibles*? « Nous sommes loin, écrivait le poète à Unwin, de désirer renouer la liaison dont je vous ai parlé. Nous y avons, il est vrai, trouvé un certain agrément tant que cette dame était dans le pays ; mais un agrément peu compatible avec notre plan favori d'existence, peu compatible avec le recueillement de la retraite où nous avons passé tant d'années, où nous souhaitons passer celles qui nous restent encore. Elle est extrêmement sensible ; elle a l'intelligence très-prompte et une rare facilité d'expression ; mais elle avait

quelquefois trop de vivacité pour nous ; elle nous délassait et nous ranimait bien de temps en temps, mais le plus souvent elle nous épuisait, ni votre mère ni moi n'étant à sa hauteur à cet égard. » Le pauvre Cowper se donnait beaucoup de mal pour avoir raison, mais au fond il n'était pas très-convaincu lui-même du bonheur de se retrouver face à face avec Mme Unwin et avec ses idées noires. Le soin de s'entendre avec un éditeur, de corriger son manuscrit et ses épreuves l'occupait bien, mais pas assez ; quelque chose lui manquait dont il avait pris la douce habitude, et les pensées sombres revenaient. C'était en vain que M. Newton lui racontait, sans doute pour lui faire faire un retour salutaire sur lui-même, l'histoire de ce Simon Browne, ministre dissident, qui avait cru que Dieu pour le punir lui avait enlevé toute espèce d'âme raisonnable et ne lui avait laissé que la vie animale des brutes, ce qui ne l'avait pas empêché de composer un traité sur l'importance de la Trinité. Cowper, sans se douter de la leçon contenue dans cet exemple, répondait avec simplicité qu'il trouvait ce cas bien extraordinaire, mais que le sien était de beaucoup le plus déplorable des deux. Fort heureusement Lady Austen reparut au bout de quelques mois

d'absence, vint embrasser Mme Unwin avec les pleurs de « la plus tendre affection, » et après un moment d'embarras tout fut oublié, et tout fut repris.

Cependant le volume de poésie avait été publié, et l'auteur se demandait, non sans se blâmer lui-même de son anxiété, comment il serait reçu. A force de composer et de corriger il en était insensiblement arrivé à éprouver la séduction du métier d'écrivain. L'accueil du public ne fut pourtant pas tel que ses amis le souhaitaient. On trouva le livre ennuyeux, ce qui était un peu vrai. Ni les articles méchants, comme celui de la *Revue critique*, ou bienveillants, comme ceux du *Magasin de Londres*, ni les éloges des personnes bien disposées ne le faisaient vendre. Cowper l'avait envoyé au chancelier Thurlow et à Colman, ses anciens condisciples ; l'homme d'Etat et le comédien avaient rivalisé d'impolitesse en gardant le silence. Franklin fut plus honnête. Un ami du poète lui ayant fait passer ce livre si peu bruyant à Passy, où il se trouvait alors, reçut la réponse suivante :

« Je vous suis très-obligé pour le volume dont vous me faites l'aimable présent. Le goût des lectures poétiques m'a quitté depuis longtemps;

mais il y a ici tant de nouveauté dans la forme, de facilité, et cependant de correction dans la langue, une expression si claire et cependant si concise, tant de justesse dans les sentiments, que j'ai lu le tout avec grand plaisir, et relu quelques morceaux plusieurs fois. Je vous prie d'accepter l'expression de ma reconnaissance, et de présenter mes respects à l'auteur. »

Un pareil éloge en valait beaucoup d'autres, et on pouvait s'en contenter. Au reste, louanges, critiques ou indifférence, le débutant prenait tout de la façon la plus philosophique du monde, si l'on en juge par ce qu'il écrivait à son ami Unwin :

« Tout ce qui nous arrive d'extraordinaire, nous offre, si nous voulons, l'occasion de voir dans notre cœur et dans notre caractère, des sentiments dont nous ne nous doutions pas. Il est facile de se promettre à l'avance que l'on sera sage, ou plein de modération, ou plein de résolution quand le moment s'en présentera. Mais quand ce moment arrive, il ne nous paraît pas toujours aisé de nous tenir parole, tant il y a loin de la pratique à la théorie. Peut-être cette remarque n'est-elle pas neuve, mais elle n'en est pas moins bonne pour être vieille, si toutefois elle est fondée.

Avant de publier mes vers, je me disais : Ni vous ni moi, M. Cowper, ne nous inquièterons beaucoup de ce que les critiques pourront dire de notre livre. Mais à peine avais-je envoyé mon génie courir les aventures, que je devins inquiet de ce qui allait arriver. Je découvris que je ne pouvais me contenter d'être bien au chaud dans mes propres bonnes grâces, à moins que mes amis ne fussent aussi contents de moi que je l'étais moi-même. Une fois leur approbation obtenue, je commençai à ressentir le travail de l'ambition. Rien de mieux, me dis-je, que de contenter ses amis; mais les amis sont quelquefois pleins de partialité, et j'ai quelque raison de penser que les miens ne sont pas tout à fait exempts de ce défaut. M'est avis que j'aimerais bien entendre un étranger ou deux dire du bien de moi. Je viens d'avoir l'avantage d'obtenir l'approbation du *Magasin de Londres*, du *Magasin du gentleman*, et le suffrage du docteur Franklin. Par parenthèse, les Magasins sont des publications qui ne nous inspirent que fort peu de respect jusqu'à ce que nous y soyons mentionnés; ils prennent alors une importance que nous ne leur accordions pas auparavant. Mais il reste encore le *Recueil mensuel*, le plus formidable de tous

juges. Que dira ce Rhadamanthe de la critique, quand mon génie frissonnant paraîtra devant lui? En attendant, il me tient sur le gril, et je dois encore attendre son arrêt pendant un mois. Hélas! si je désire de ce côté une sentence favorable, pour vous confesser une faiblesse, que je n'avouerais pas à tout le monde, c'est que je ne m'y sens pas peu intéressé par le soin jaloux de ma réputation ici même, parmi mes voisins d'Olney. Il y a ici des horlogers qui sont eux-mêmes de beaux esprits, et qui, à présent peut-être, pensent que j'en suis un aussi. Il y a ici un charpentier, un boulanger, et sans parler des autres, il y a ici M. Teedon, votre idole, dont le sourire est déjà de la gloire. Ils lisent tous le *Recueil Mensuel*, et tous me tiendront pour un sot, si ces terribles critiques leur donnent l'exemple. Oh! quand je devrais avoir partout ailleurs la réputation d'un imbécile, cher Monsieur Griffith, laissez-moi passer pour un génie, à Olney [1]. »

Il l'était, en effet, sinon pour M. Teedon, du moins pour les deux femmes aimables dont la vie était mêlée à la sienne, et qui lui offraient, l'une un inaltérable dévouement, l'autre toutes les

[1] SOUTHEY, *Life and Works of William Cowper*, t. II, p. 23.

grâces, tout l'imprévu et toute la fantaisie d'un esprit cultivé. Sous cette bienfaisante influence, il avait repris son essor, vivait en poète, et ne se trouvait plus à plaindre. Ses lettres, à cette époque, sont celles d'un homme heureux, et l'intérieur qu'elles dépeignent, semble tout éclairé des rayons du soleil, ou de la flamme d'un foyer d'hiver. Il écrit à Hill :

« Ce soir, sept de décembre, à sept heures, je vous vois assis au café, dans votre compartiment. Le garçon, sans doute, aussi ingénieux et adroit que ses prédécesseurs l'étaient avant lui, élève la théière au plafond, de la main droite; tandis que de la main gauche, il abaisse presque jusqu'à terre, la tasse à thé, qui reçoit un flot limpide, limpide en descendant, mais devenu, aussitôt arrivé à destination, un mélange qui mugit, écumant et moussant à la vue. Voici le dix-neuvième hiver que je vous ai vu dans cette position, et si dix-neuf hivers passent encore sur moi avant que je meure, je me rappellerai toujours une circonstance dont nous avons souvent ri. Combien vos soirées sont différentes des miennes ! Les vôtres se passent dans le bourdonnement incessant qui sort de dessous cinquante perruques affairées et bruyantes, les miennes au

coin du feu domestique, dans tout ce que le calme de la retraite a de plus silencieux, où le seul bruit qui se fasse entendre est celui que nous faisons pour notre amusement. Voici par exemple deux campagnardes et votre humble serviteur en compagnie. L'une de ces dames a joué du clavecin, tandis que l'autre et moi avons joué au volant. Entre temps un petit chien, hurlant sous la chaise de la première, exécutait un admirable morceau de musique vocale. Ce divertissement fini, j'ai commencé ma lettre, et si je vous en ai rendu compte, c'est que je n'avais rien de plus important à vous mander. Je sais que vous aimez passionnément à ne rien faire, toutes les fois que vous en trouvez l'occasion ; mais comme avec vous ces occasions sont rares, j'ai pensé qu'une courte description des loisirs dont je jouis, pourrait vous faire plaisir [1]. »

Avec le même enjouement il écrivait à Unwin :

« Lady Austen et nous, passons alternativement nos journées au *château* l'un de l'autre. Le matin, je fais une promenade avec l'une des deux dames, et dans l'après-midi je dévide du fil. Ainsi faisait Hercule, ainsi faisait probablement

[1] SOUTHEY. *Life and works of William Cowper*, t. I, p. 243.

Samson, et ainsi fais-je ; et si ces deux héros vivaient encore, je ne craindrais pas de les provoquer dans cet art, à une joûte d'adresse, sans douter de les battre tous deux. Quant à tuer des lions et autres divertissements de ce genre où ils se plaisaient tant, je suis leur serviteur très-humble, et demande à être excusé. »

Et de quoi parlait-on pendant cette occupation tout antique ? Cela n'est pas dit ; mais on peut supposer que le bruit du dévidoir n'accompagnait pas un entretien banal, car tout prenait bien vite une couleur poétique quand sœur Anne était là. Une promenade où l'on s'était égaré et embourbé dans de mauvais chemins devenait une *excellente chanson nouvelle sur un air qui n'a jamais été chanté* (1) et la mésaventure se haussait à des proportions héroïques. Ou bien c'était une rose donnée par Mme Unwin à Lady Austen et brusquement effeuillée sous les doigts du poète qui disait l'accident en vers tout parfumés.

« La rose avait été mouillée, venait d'être mouillée par une ondée, — cette rose que Marie allait offrir à Anna ; — une abondante rosée chargeait la fleur, — et faisait pencher sa tête charmante.

[1] Distressed Travellers or Labour in vain.

» La corolle était toute pleine, tout humides étaient les feuilles, — et elle semblait aux yeux de l'imagination — pleurer les boutons qu'elle avait à regret laissés — sur le buisson en fleurs où elle s'était épanouie.

» Vite je la saisis, peu faite qu'elle était, — toute noyée sous les gouttes d'eau, pour un bouquet; — et la secouant rudement, trop rudement, hélas! — je la brisai : à terre elle tomba.

» Et voilà, m'écriai-je, comment impitoyable — parfois pour une âme délicate — on agit, sans savoir si l'on déchire ou brise — un cœur au chagrin résigné.

» Cette rose élégante, par moi moins secouée, — aurait pu un moment fleurir avec celle qui la possédait, — et les pleurs qu'on essuie avec un peu d'adresse, — d'un sourire peut-être auraient été suivis [1].»

[1] The rose had been wash'd, just wash'd in a shower,
Which Mary to Anna convey'd:
The plentiful moisture encumber'd the flower,
And weigh'd down its beautiful head.

The cup was all fill'd, and the leaves were all wet,
Ant it seem'd, to a fanciful view,
To weep for the buds it had left with regret
On the flourishing bush where it grew.

Il n'était pas jusqu'aux inconvénients de la vie de campagne dont il ne sût prendre gaiement son parti. Ainsi un jour que l'inondation avait interrompu les communications entre les deux *châteaux,* il se mit à imprimer, au moyen d'une petite presse qu'on lui avait donnée, des vers burlesques de circonstance, qu'il accompagna de quelques lignes, seul fragment qui soit connu de sa correspondance avec Lady Austen :

« Observer les orages, écouter le ciel — donner un démenti à tous les almanachs ; — trembler de froid, et voir les plaines — submergées en automne sous des pluies d'hiver ; — voilà à quoi je passe ici mes moments — en souhaitant d'être un Mynheer hollandais. — Je n'aurais pas alors besoin d'esprit : — cela ne convient pas au

I hastily seized it, unfit as it was
For a nosegay, so dripping and drown'd,
And swinging it rudely, too rudely, alas!
I snapp'd it, it fell to the ground.

And such, I exclaim'd, is the pitiless part
Some act by the delicate mind
Regardless of wringing and breaking a heart
Already to sorrow resign'd.

This elegant rose, had I shaken it less,
Might have bloom'd with its owner awhile;
And the tear that is wiped with a little address.
May be follow'd perhaps by smile.

pesant néerlandais ; — je ne murmurerais pas contre la boue, — contre le flot qui inonde les prairies ; — mais content dans ma fondrière — et y trouvant mon élément naturel, — je serais une grosse masse ; et non un homme ; — je ne demanderais pas en vain que sœur Anne — vînt charitablement m'aider à tirer — mon esprit hors de son marais natal ; — j'aurais le génie d'un rustre — et nulle ambition d'en avoir plus.

» Ma chère sœur, vous voyez ici mon début; je ne sais pas si avec le temps je n'en arriverai pas même à imprimer des ballades à un sou. Excusez la grossièreté de mon papier ; j'en ai gâté une telle quantité avant d'obtenir quelque chose de lisible que je n'ai pas pu m'en procurer de plus fin. J'ai l'intention de faire faire par quelque ingénieux ouvrier de la ville une casse un peu plus longue ; car vous pouvez remarquer que mes lignes retroussent leurs queues comme des mâtins hollandais, tant je trouve malaisé de faire coïncider exactement les deux moitiés. Nous attendons avec impatience la fin de cette inondation intempestive. Nous pensons à vous et parlons de vous ; mais nous ne pourrons rien faire de plus tant que les eaux ne se seront pas retirées. Je ne crois pas que nous devions lais-

ser tomber notre correspondance pour la simple raison que nous ne sommes qu'à un mille l'un de l'autre. Ce n'est là qu'un rapprochement imaginaire, l'inondation nous ayant aussi parfaitement séparés que si la Manche coulait entre nous.

» A vous, ma chère sœur, avec les meilleures amitiés de Mme Unwin.

» 12 août 1782.

W. C.

Avec cette disposition d'esprit, le temps ne lui paraissait pas long; il en arrivait même à comprendre, ce qui lui semblait difficile auparavant, que Mathusalem eût pu le trouver court aussi. C'est ce qu'il explique avec une verve assez comique à M. Newton, qui ne devait pas laisser de s'étonner un peu de la joyeuse humeur de son ancien paroissien : « J'ai juste le temps de remarquer que le temps est court, et dans le temps que je fais cette observation, le temps s'est envolé. J'admirais autrefois la patience du monde antédiluvien ; je m'étonnais qu'on pût endurer de vivre pendant presque un millier d'années, avec aussi peu de variété qu'on en avait, semble-t-il, en partage. Les gens de cette époque avaient bien moins d'occupations que nous ; leurs

affaires étaient renfermées dans un cercle plus étroit; leurs bibliothèques étaient médiocrement fournies; les recherches philosophiques se poursuivaient avec beaucoup moins d'ardeur, moins de vivacité, moins de pénétration; et peut-être les violons n'étaient-ils pas même inventés. Comment donc sept ou huit ou huit cents ans d'existance pouvaient-ils être tolérables? Je me suis posé cette question autrefois sans trouver de réponse; mais maintenant je crois pouvoir la résoudre. Je me suppose né mille ans avant que Noé vînt au monde ou qu'on songeât même à lui. Je me lève avec le soleil; j'adore; je prépare mon déjeuner, j'avale un seau de lait de chèvre et une douzaine de gâteaux de bonne taille. Je mets à mon arc une corde neuve, et mon plus jeune fils, un garçon de trente ans environ, ayant si bien joué avec mes flèches, qu'il les a toutes dépouillées de leurs plumes, je me vois obligé de les remettre en état. Ainsi se passe la matinée en préparatifs de chasse, et voici qu'il faut dîner. Je déterre mes racines, je les lave, je les fais bouillir, je ne les trouve pas assez cuites, je les fais bouillir encore, ma femme se met en colère, nous nous querellons, nous nous arrangeons, mais dans l'intervalle le feu s'est éteint, il faut le ral-

lumer. Tout cela est très-amusant. Je chasse, je rapporte le gibier à la maison ; avec la peau, je répare un vieil habit ou j'en fais un nouveau. A ce moment la journée est bien avancée, je me sens fatigué et je vais me reposer. Ainsi, tout en labourant la terre et en mangeant le fruit, tout en chassant, marchant, courant, raccommodant de vieux vêtements, dormant et se levant, je peux supposer un habitant du monde primitif assez occupé pour soupirer sur la brièveté de la vie, et pour s'apercevoir, à la fin de bien des siècles, qu'ils lui ont glissé entre les doigts et ont passé comme une ombre.»

Quelque] visiteur venait parfois apporter dans cette heureuse retraite l'écho des bruits du monde ou les propos du voisinage. Pour l'écouter, on interrompait la romance commencée, ou la lecture des voyages du capitaine Cook. Si c'était un fâcheux, Cowper et Lady Austen se dédommageaient après son départ de l'accueil que la politesse avait exigé, mais où leur innocente raillerie trouvait un aliment et leurs correspondants du profit. C'est à une petite scène de ce genre que l'on croit assister en lisant le récit suivant :

« Nous étions hier très-tranquillement assis

après dîner, les deux dames et moi, sans la plus petite appréhension, dans notre bon petit salon. L'une des dames tricotait, l'autre faisait du filet, et le monsieur dévidait de la laine, lorsqu'à notre inexprimable surprise un attroupement se fit voir devant notre fenêtre ; un coup violent résonna à la porte ; les gamins firent entendre des cris, et la domestique annonça M. Grenville. On avait par malheur laissé Puss sortir de sa boîte ; aussi le candidat suivi de tous ses bons amis sur ses talons se vit-il refuser l'entrée par la grande porte et renvoyer à la porte de derrière, seul moyen d'être introduit. Les candidats sont des créatures peu sensibles aux affronts et aimeraient mieux grimper par une fenêtre que d'être tenus à la porte. En une minute, cour, cuisine, salon, tout fut plein. M. Grenville s'avançant vers moi me secoua la main avec un degré de cordialité qui était extrêmement séduisant. Aussitôt qu'il se fut assis ainsi que tous ceux qui avaient trouvé des siéges, je lui dis que je n'étais pas électeur, ce qu'il ne fit pas difficulté d'admettre. Je l'assurai que je n'avais pas d'influence, ce qu'il se montra moins porté à croire, d'autant moins sans doute que le drapier, M. Ashburner, s'adressant à moi au même

instant, m'apprit que j'en avais beaucoup. Supposant que je n'étais pas possesseur d'un pareil trésor sans le savoir, je hasardai de confirmer ma première assertion en disant que si j'en avais, j'étais absolument incapable d'imaginer où elle pouvait se trouver, ni en quoi elle consistait. Ainsi se termina la conférence. M. Grenville me serra la main derechef, embrassa les dames et se retira. Il embrassa pareillement la servante, dans la cuisine, et nous fit, à tout prendre, l'effet d'un gentleman très-affectueux, très-embrasseur et très-cordial. Il est jeune, gracieux et de bonne mine. Il a dans la tête une paire d'excellents yeux qui ne suffisent pas, à ce qu'il semble, aux finesses et aux difficultés de la position de sénateur, ce qui fait qu'il en portait un troisième suspendu par un ruban à sa boutonnière. Les gamins poussèrent des cris, les chiens aboyèrent, Puss gagna au pied; et le héros s'éloigna avec sa longue queue de partisans obséquieux. »

Toute cette gaieté charmante a trouvé son expression complète dans une ballade comique que Lady Austen inspira au poète. Un soir qu'elle le voyait plus abattu que de coutume, elle lui raconta une histoire qui avait fait l'amusement de son enfance. Cowper la trouva si plaisante qu'il passa

toute la nuit à en rire et à la tourner en vers. John Gilpin, après avoir égayé le petit cercle des amis du poète alla dormir dans les pages d'un journal, d'où, quelque temps après un acteur fameux le tira pour lui faire faire le tour de l'Angleterre. Aujourd'hui encore bien des gens ignorent le nom du poète et savent par cœur sa ballade, gloire anonyme qui n'est pas la moins solide. Voici cette pièce célèbre, moins la grâce légère et la spirituelle ironie qui ne se peuvent traduire.

HISTOIRE DIVERTISSANTE

DE

JOHN GILPIN

MONTRANT

Comment il alla plus loin qu'il ne voulait et rentra chez lui sans encombre.

John Gilpin fut un citoyen
De crédit et de renom;
Voire, il était capitaine de milice
Dans Londres la grand'ville [1].

[1] John Gilpin was a citizen
Of credit and renown,
A trainband captain eke was he
Of famous London town.

L'épouse de John Gilpin dit à son chéri :
Nous voici tantôt mariés
Depuis deux fois dix ennuyeuses années sans
Avoir vu un pauvre jour de fête.

C'est demain notre anniversaire de noce,
Et demain nous nous rendrons
A la Cloche, à Edmonton,
Tous dans une chaise à deux chevaux.

Ma sœur et l'enfant de ma sœur,
Moi-même et les trois enfants
Remplirons la voiture; ainsi vous devrez
Monter à cheval derrière nous.

Il ne tarda pas à répondre : Je n'admire
Qu'une seule entre toutes les femmes,
Et vous êtes celle-là, ma toute chère ;
Il en sera donc ainsi.

John Gilpin's spouse said to her dear:
« Though wedded we have been
These twice ten tedious years, yet we
No holiday have seen.

« To-morrow is our wedding-day,
And we will then repair
Unto the Bell at Edmonton,
All in a chaise and pair.

« My sister and my sister's child,
Myself and childen three,
Will fill the chaise, so you must ride
On horseback after we. »

He soon replied, « I do admire
Of womankind but one,
And you are she, my dearest dear,
Therefore it shall be done.

Je suis un hardi marchand de toiles,
Comme tout le monde le sait bien;
Et mon bon ami le calandreur,
Prêtera son cheval pour aller

C'est bien dit, fit Madame Gilpin,
Et comme le vin est cher,
Nous nous fournirons du nôtre
Qui est à la fois clair et brillant.

John Gilpin embrassa sa tendre épouse,
Ravi qu'il était de voir
Que malgré son penchant au plaisir
Elle avait le goût de la frugalité

Le matin vint, la chaise fut amenée;
Mais on ne la laissa pas
Avancer jusqu'à la porte, pour que nul
Ne pût dire Madame Gilpin orgueilleuse

« I am a linendraper bold,
As all the world doth know,
And my good friend the calender
Will lend his horse to go. »

Quoth Mrs Gilpin, « That's well said;
And for that wine is dear,
We will be furnish'd with our own,
Which is both bright and clear. »

John Gilpin kiss'd his loving wife;
O'erjoy'd was he to find,
That, though on pleasure she was bent,
She had a frugal mind.

The morning came, the chaise was brought,
But yet was not allow'd
To drive up to the door, lest all
Should say that she was proud.

A trois portes de là s'arrêta donc la chaise;
Elles y entrèrent toutes
Les six précieuses âmes, et toutes avec le désir
De s'élancer par monts et par vaux

Claqua le fouet, tourna la roue,
Onques gens plus aises on ne vit;
Les pavés résonnaient par dessous
Comme si Cheapside était devenu fou.

John Gilpin à côté de son cheval
Empoigna ferme la flottante crinière,
Et pressé de chevaucher prit son élan,
Mais pour redescendre bientôt.

Car à peine était-il parvenu au pommeau de la selle
Pour commencer son voyage
Que, tournant la tête, il aperçut
Trois chalands qui entraient,

So three doors off the chaise was stay'd,
Where they did all get in,
Six precious souls, and all agog
To dash through thick and thin.

Smack went the whip, round went the wheels,
Were never folk so glad,
The stones did rattle underneath
As if Cheapside were mad.

John Gilpin at his horse's side
Seized fast the flowing mane,
And up he got in haste to ride,
But soon came down again;

For saddle-tree scarce reach'd had he,
His journey to begin,
When, turning round his head, he saw
Three customers come in.

Il descendit donc, car si perte de temps
Le vexait grandement,
Perte d'argent, comme bien il le savait,
Lui serait plus sensible encore.

Il avait fallu bien du temps aux pratiques
Pour se faire servir à leur guise,
Quand Betty descendit l'escalier en criant :
« On a oublié le vin ! »

« Bonté du ciel, fit-il, apportez-le-moi,
Et mon ceinturon de cuir pareillement,
Où je porte ma fidèle épée
Quand je vais à l'exercice »

Or Madame Gilpin, âme soigneuse,
Avait trouvé deux flacons en grès
Pour tenir le liquide qu'elle aimait,
Et le garder de malencontre

So down he came; for loss of time,
Although it grieved him sore,
Yet loss of pence, full well he knew
Would trouble him much more.

'Twas long before the customers
Were suited to their mind,
When Betty screaming came down stairs,
« The wine is left behind ! »

« Good lack ! » quoth he, — « yet bring it me,
My leathern belt likewise,
In which I bear my trusty sword
When I do exercise. »

Now mistress Gilpin, careful soul !
Had two stone bottles found,
To hold the liquor that she loved,
And keep it safe and sound.

A tous deux s'enroulait une anse,
Par laquelle il passe le ceinturon,
Pendant un cruchon de chaque côté
Pour rendre exact son équilibre.

Et par dessus tout pour être
De pied en cape équipé,
Son long manteau rouge bien propre et bien brossé,
Bravement il le jeta sur lui.

Voyez le maintenant remonté
Sur son coursier agile,
Aller au pas, doucement, sur les pierres,
Avec prudence et précaution

Mais trouvant bientôt une route plus unie
Sous ses pieds bien ferrés,
La bête en s'ébrouant se mit à trotter,
Ce qui incommoda l'assiette du cavalier

Each bottle had a curling ear,
Through which the belt he drew,
And hung a bottle on each side
To make his balance true.

Then over all, that he might be
Equipp'd from top to toe,
His long red cloak, well brush'd and neat
He manfully did throw.

Now see him mounted once again
Upon his nimble steed,
Full slowly pacing o'er the stones
With caution and good heed.

But finding soon a smoother road
Beneath his well-shod feet,
The snorting beast began to trot,
Which gall'd him in his seat.

Aussi : « Là, doucement » John cria-t-il;
Mais John en vain cria,
Le trot fut bientôt un galop
Malgré gourmette et bride

Alors se baissant, et c'est ce qu'on doit faire
Quand on ne peut se tenir droit,
Il empoigna la crinière des deux mains,
Voire même de toute sa force

Son cheval qui jamais de la sorte
Auparavant ne fut manié,
De ce qu'il pouvait bien avoir sur le dos
S'étonnait de plus en plus

Au loin s'en alla Gilpin, bride avalée
Au loin perruque et chapeau ;
Il songeait peu lorsqu'il partit
A courir ainsi la pretantaine.

« So, fair and softly, » John he cried,
But John he cried in vain ;
That trot became a gallop soon,
In spite of curb and rein.

So stooping down, as needs he must
Who cannot sit upright,
He grasp'd the mane with both his hands,
And eke with all his might.

His horse, who never in that sort
Had handled been before,
What thing upon his back had got
Did wonder more and more.

Away went Gilpin, neck or nought,
Away went hat and wig,
He little dreamt when he set out,
Of running such a rig.

Le vent souffla, le manteau s'agita
Comme une longue banderole éclatante,
Tant que, ganses et boutons venant à manquer,
Il finit par s'envoler au loin

C'est alors qu'on put bien distinguer
Les flacons qu'il portait pendus
Brimbalant chacun d'un côté,
Ainsi qu'on l'a dit ou chanté.

Les chiens aboyèrent, les enfants braillèrent,
Toutes les fenêtres s'ouvrirent,
Et pas une créature qui ne criât : Bravo,
Aussi fort qu'elle pouvait crier.

Au loin s'en allait Gilpin — et quel autre que lui ?
Son nom bientôt se répandit à l'entour.
« Il porte un poids, c'est une course qu'il court
Avec mille livres d'enjeu ! »

The wind did blow, the cloak did fly,
Like streamer long and gay,
Till loop and button failing both,
At last it flew away.

Then might all people well discern
The bottles he had slung,
A bottle swinging at each side,
As hath been said or sung.

The dogs did bark, the children scream'd,
Up flew the windows all,
And every soul cried out, « Well done ! »
As loud as he could bawl.

Away went Gilpin — who but he!
His fame soon spread around, —
He carries weight ! he rides a race !
'Tis for a thousand pound !

Et cependant si vite qu'il approchât,
C'était merveille de voir
Comme en un clin d'œil les préposés,
Ouvraient devant lui la barrière toute grande.

Et tandis qu'il allait tout courbé,
La tête fumante et basse,
Les deux flacons derrière son dos
Furent d'un choc fracassés.

Le vin se répandit sur la route,
Spectacle vraiment pitoyable,
Faisant fumer les flancs de son cheval,
Ainsi qu'un rosbif qu'on arrose.

Mais il semblait encor porter des poids
Attachés par une ceinture de cuir;
Car chacun pouvait voir les goulots des cruchons
Pendillant à sa taille.

And still as fast he drew near,
'Twas wonderful to view
How in a trice the turnpike men
Their gates wide open threw.

And now as he went bowing down
His reeking head full low,
The bottles twain behind his back
Were shatter'd at a blow.

Down ran the wine into the road,
Most piteous to be seen,
Which made his horse's flanks to smoke
As they had basted been

But still he seem'd to carry weight,
With leathern gridle braced,
For all might see the bottle necks
Still dangling at his waist.

Ainsi traversant tout le joyeux Islington
Il faisait ses gambades ;
Jusqu'à ce qu'il parvint au bord de la Lessive
Qui coule au milieu du riant Edmonton

Et là, il dispersa la Lessive
Sur les deux côtés du chemin,
Comme un torchon mouillé qu'on roule,
Ou comme une oie sauvage qui s'ébat.

A Edmonton sa tendre femme,
Du haut du balcon, épiait
Son tendre mari, s'émerveillant
De le voir chevaucher ainsi.

« Arrête, arrête, John Gilpin. C'est ici la maison,
S'écrièrent-ils tous ensemble,
Le dîner attend et nous sommes fatigués » —
« Moi aussi, » dit Gilpin.

Thus all through merry Islington
These gambles he did play,
Until he came unto the Wash
Of Edmonton so gay.

And there he threw the Wash about
On both sides of the way,
Just like unto a trundling mop,
Or a wild goose at play.

At Edmonton his loving wife
From the balcony spied
Her tender husband, wondering much
To see how he did ride.

« Stop, stop, John Gilpin ! — Here 's the house ! »
They all at once did cry ;
« The dinner waits, and we are tired : »
Said Gilpin — « So am I ! »

Mais pourtant son cheval ne songeait
Nullement à s'arrêter là.
Pourquoi ? son maître avait une maison
A Ware, à dix bons milles de là.

Aussi vola-t-il, comme un trait rapide
Lancé par un puissant archer.
Aussi vola-t-il ; ce qui m'amène
A la moitié de ma chanson

Au loin s'en alla Gilpin, hors d'haleine,
Terriblement à contre-cœur,
Jusqu'à ce qu'arrivé chez son ami le calandreur,
Son cheval enfin s'arrêta.

Le calandreur, surpris de voir
Son ami de la sorte accoutré,
Posa sa pipe, s'élança vers la porte
Et l'accostant lui dit :

But yet his horse was not a whit
Inclined to tarry there ;
For why ? — his owner had a house
Full ten miles off, at Ware.

So like an arrow swift he flew
Shot by an archer strong ;
So did he fly — which brings me to
The middle of my song.

Away went Gilpin, out of breath,
And sore against his will,
Till at his friend the calender's
His horse at last stood still.

The calender amazed to see
His neighbour in such trim
Laid down his pipe, flew to the gate,
And thus accosted him :

« Quelles nouvelles, quelles nouvelles? dites-moi vos nouvelle
Vous devez me les dire et vous me les direz.
Parlez : pourquoi êtes-vous venu tête nue,
Pourquoi même êtes-vous venu ? »

Or Gilpin avait l'humeur plaisante :
Il aimait badiner à propos ;
Et ce fut de façon joyeuse
Qu'au calandreur il répondit :

« Je suis venu parce que votre cheval voulait venir;
Et si je présage bien,
Mon chapeau, ma perruque arriveront bientôt
Car ils sont en chemin.

Le calandreur tout aise de trouver
Son ami en train de rire,
Sans lui répliquer un seul mot
Rentra dans sa maison.

« What news? what news? your tidings tell,
Tell me you must and shall —
Say why bareheaded you are come,
Or why you come at all?

Now Gilpin had a plesant wit,
And loved a timely joke,
And thus unto the calender
In merry guise he spoke :

« I came because your horse would come ;
And if I well forbode,
My hat and wig will soon be here,
They are upon the road. »

The calendar, right glad to find
His friend in merry pin,
Return'd him not a single word,
But to the house went in ;

Il en revint incontinent avec perruque et chapeau,
Une perruque qui flottait par derrière,
Un chapeau que l'usage n'avait pas trop déformé,
Convenables tous deux, chacun dans son espèce.

Il les offrit, et à son tour
Montra qu'il avait l'esprit vif, en disant :
« Ma tête est deux fois grosse comme la vôtre,
Donc, nécessairement, ils doivent vous aller.

Mais laissez-moi râcler et faire disparaître
La boue qui pend à votre face ;
Arrêtez-vous, mangez, car bien vous pouvez être
Réduit à l'état d'affamé »

John dit : « C'est mon anniversaire de noce,
Et tout le monde ouvrirait de grands yeux,
Si, ma femme dînant à Edmonton,
Moi je dînais à Ware »

Whence straight he came with hat and wig,
A wig that flow'd behind,
A hat not much the worse for wear,
Each comely in its kind.

He held them up, and in his turn
Thus show'd his ready wit,
« My head is twice as big as yours,
They therefore needs must fit.

« But let me scrape the dirt away
That hangs upon your face;
And stop and eat, for well you may
Be in a hungry case. »

Said John, « It is my wedding-day,
And all the world would stare,
If wife should dine at Edmonton,
And I should dine at Ware. »

Puis se tournant vers son cheval, il dit :
« J'ai hâte de dîner,
C'est pour votre plaisir que vous vîntes ici,
Pour le mien vous retournerez »

Harangue malheureuse, inutile jactance !
Il les paya bien cher,
Car tandis qu'il parlait, un âne se mit à braire
Et chanta bien haut et bien clair.

De quoi son cheval s'ébroua, comme si
Il entendait un lion rugir,
Et partit au galop de toutes ses forces,
Ainsi qu'auparavant il avait fait déjà.

Au loin s'en alla Gilpin et au loin
S'en allèrent de Gilpin et perruque et chapeau.
Il les perdit plus tôt qu'il n'avait fait les autres.
Pourquoi ? c'est qu'ils étaient trop grands

So turning to his horse, he said,
« I am in haste to dine,
'Twas for your pleasure you came here,
You shall go back for mine. »

Ah, luckless speech, and bootless boast !
For which he paid full dear,
For while he spake a braying ass
Did sing most loud and clear ;

Whereat his horse did snort, as he
Had heard a lion roar,
And gallop'd off with all his might,
As he had done before.

Away went Gilpin, and away
Went Gilpin's hat and wig :
He lost them sooner than at first,
For why ? — they were too big.

Or Madame Gilpin, quand elle vit
Son mari courir la poste
Dans la campagne, tout au loin,
Tira de sa poche une demi-couronne,

Et parla de la sorte au jeune garçon
Qui les avait conduits à la Cloche :
« Ceci sera pour vous, si vous me ramenez
Mon époux sain et sauf »

Le garçon partit à cheval et rencontra bientôt
John qui revenait vigoureusement
Et que d'un tour de main il voulut arrêter,
En attrapant la bride.

Mais il manqua le coup qu'il méditait,
Et qu'il aurait bien voulu accomplir ;
Le coursier effrayé s'effraya davantage
Et n'en courut que plus vite.

Now mistress Gilpin, when she saw
Her husband posting down
Into the country far away,
She pull'd out half-a-crown;

And thus unto the youth she said,
That drove them to the Bell,
« This shall be yours when you bring back
My husband safe and well. »

The youth did ride, and soon did meet
John coming back amain,
Whom in a trice he tried to stop
By catching at his rein ;

But not performing what he meant,
And gladly would have done,
The frighted steed he frighted more,
And made him faster run.

Au loin s'en alla Gilpin, et au loin
S'en alla le valet de poste sur ses talons,
Ainsi que le cheval du valet, tout heureux
De ne plus sentir l'encombrement des roues.

Sur la route six messieurs
Voyant ainsi voler Gilpin,
Avec le postillon détalant à la suite,
Firent entendre alors la clameur de haro :

« Au voleur, au voleur ; arrêtez le brigand !
Pas un qui restât muet ;
Et chacun de tous ceux qui passaient sur la route
A la poursuite se joignait.

Et voici que de nouveau tourniquets et barrières
Se rouvrent en moins de rien,
Vu que les péagers croyaient encore
Que Gilpin courait une course.

Away went Gilpin, and away
Went postboy at his heels,
The postboy's horse right glad to miss
The lumbering of the wheels.

Six gentlemen upon the road
Thus seeing Gilpin fly,
With postboy scampering in the rear,
They raised the hue and cry : —

« Stop thief ! stop thief ! — a highwayman ! »
Not one of them was mute ;
And all and each that pass'd that way
Did join in the pursuit.

And now the turnpike gates again
Flew open in short space,
The toll-men thinking as before
That Gilpin rode a race.

Et c'est ce qu'il faisait, et même il la gagna !
Le premier en effet il parvint à la ville,
Et ne s'arrêta pas qu'il ne fût descendu
Où naguère il était monté.

Maintenant chantons tous : Longue vie au roi,
A Gilpin longue vie aussi ;
Et s'il vient à sortir encor pour chevaucher
Puissé-je être là pour le voir !

Il y a dans ce petit poème comique bien des traits perdus pour un lecteur français. C'est un genre d'esprit qu'il faut goûter sans chercher à le définir et qu'il est permis de ne pas apprécier autant qu'on le fait au delà du détroit; mais la sève en est saine et coule de source. « Dans un monde comme celui-ci, dit à ce propos l'auteur, quand les sujets de satire abondent, un rire qui ne fait de mal à personne a au moins en sa faveur le charme de la nouveauté. » Lady Austen, pour cette seule inspiration littéraire mériterait toujours quelque reconnaissance ; mais c'est en-

And so he did and won it too,
For he got first to town,
Nor stopp'd till where he had got up
He did again get down.

Now let us sing, long live the king,
And Gilpin long live he ;
And when he next doth ride abroad,
May I be there to see !

core à elle que l'on doit l'œuvre la plus importante de Cowper. Elle aimait les vers blancs, cette forme de l'art plus haute et plus sévère, que de grands noms ont consacrée. Elle avait souvent pressé son ami de s'essayer dans ce genre. Il y consentit un jour, à la condition qu'elle lui fournirait un sujet. « Oh ! répondit-elle, comment pourriez-vous jamais manquer de sujet ; tout peut vous en servir ; parlez de ce sofa. » Cowper comprit le sens du conseil et se mit au travail dans l'été de 1783. Il appela cette nouvelle œuvre la *Tâche,* par allusion à celle qui la lui avait imposée, et donna pour titre au premier chant le nom du meuble qu'on lui avait désigné comme matière de composition. Mais avant que le poème fût fini, la poétique personne qu'il célébrait avait disparu : Lady Austen avait quitté Olney.

C'est le point le plus délicat de l'histoire de Cowper, et les biographes se sont donné carrière. Il semble étrange, en effet, qu'après deux ans d'une amitié si parfaite, on se soit tout d'un coup aperçu qu'on ne se convenait pas, et qu'on se soit séparé aussi brusquement qu'on s'était plu. Voilà, du moins, ce que Cowper donne à entendre dans une lettre écrite à Unwin quelque

temps après le départ de Lady Austen. « Vous allez à Bristol. Une dame, tout récemment notre proche voisine, y est probablement. Si vous la rencontrez, rappelez-vous, s'il vous plaît, qu'à certains égards nous avons trouvé cette relation embarrassante, que nous ne souhaitons pas la reprendre, et conduisez-vous en conséquence. Un caractère avec lequel on passe tout son temps devrait être fait tout exprès pour soi ; trop ou trop peu d'un seul ingrédient gâte le tout. Dans l'exemple en question, la différence était trop grande pour ne pas se faire sentir continuellement, et pour ne pas rendre nos rapports désagréables en conséquence. Nous avons, néanmoins, lieu de croire qu'elle a abandonné toute idée de retour à Olney. » Faut-il croire Cowper ? Non, sans doute ; et ce serait lui faire une injure imméritée que d'admettre cette pauvre raison et l'explication tout aussi pauvre que deux ans après il donnait à sa cousine Hesketh de sa liaison avec Lady Austen. Il prétend, en effet, que Lady Austen lui faisait perdre trop de temps et qu'une fois la *Tâche* commencée, il trouva quelque inconvénient aux visites qu'il avait accoutumé de lui faire tous les matins. L'heure qui suivait le déjeuner était la seule dont il pût dis-

poser pour le travail, et la moitié de cette heure était quelquefois prise par ce qui avait été d'abord une habitude volontaire, par ce qui était devenu une nécessité de politesse. L'excuse est misérable ; aussi personne ne s'y est-il trompé ; et si tous n'ont pas assigné la même cause à la rupture, tous en ont cherché le secret ailleurs. Hayley qui avait connu Lady Austen, a, dans un style capable d'embrouiller les choses les plus claires, laissé entrevoir au moins un point certain dans ce petit mystère, c'est qu'il y eut quelque part un peu de jalousie. De quel côté vint-elle ? C'est la question qu'on peut se faire et que chaque biographe a résolue suivant sa perspicacité, son tempérament, ou son parti pris. Hayley, avec des fleurs et des précautions de langage assez prétentieuses, fait entendre que Mme Unwin pourrait bien, à la longue, avoir pris quelque ombrage des attentions de Cowper pour la commune amie dont la présence ne lui semblait pas aussi providentielle qu'elle avait paru à Cowper. « Personne, dit-il, ne saurait blâmer justement Mme Unwin pour avoir appréhendé que l'intimité de Cowper avec une dame si extraordinairement douée ne fût pour lui la cause de perplexités dont il ne se doutait nullement.

Cette remarque fut suggérée par quelques vers élégants et tendres adressés par le poète à Lady Austen, et que celle-ci m'a montrés. » Et il continue sur ce ton dans un assez long passage où, à force de défendre Mme Unwin contre les suppositions peu charitables, il finit par faire croire que cette « sublime amie » ne fut peut-être pas dans cette circonstance aussi sublime qu'on l'aurait pu souhaiter et que cette histoire de « frivole discorde féminine » peut se résumer, comme la tragédie de Bérénice, en trois mots : *invitus invitam dimisit.*

Il est à regretter que nous n'ayons ni les tendres vers dont Hayley parle, ni surtout une lettre à laquelle il fait une allusion assez vague, que Cowper aurait écrite à Lady Austen, lettre admirable de l'aveu même de celle-ci, mais qu'elle détruisit aussitôt dans un moment de dépit, et qu'elle ne pardonna pas, ce qui semble un peu contradictoire. Cette lettre aurait épargné bien des commentaires et bien des discussions. Chacun, en effet, a dit son mot et fait sa glose sur ce texte si court. Les uns n'ont vu dans Lady Austen qu'une femme astucieuse, dangereuse pour le repos et pour l'âme de Cowper, et dont il avait bien fait de se débarrasser ; les autres ont sou-

tenu que la conduite de Mme Unwin avait été sans excuse et que, de son côté, Cowper avait été léger. Peu importe, dira-t-on ; sans doute, mais tel est le charme étrange exercé par cet homme sur tous ceux qui l'approchent, que rien de ce qui a touché à ses plus intimes sentiments ne peut paraître vulgaire ou rester indifférent. Et c'est ce qui explique la passion qu'on a portée dans toutes les controverses dont il a été le héros. On conte que son premier biographe Hayley, devenu vieux et vivant dans la retraite, aimait à montrer un portrait du poète, esquissé par Romney, et qu'il avait toujours sous les yeux. « Voilà notre idole, disait-il. » L'idole connut-elle l'amour et le fit-elle éprouver ?

Non, dit le docteur Southey ; et cette assertion est grave sous la plume de l'écrivain qui a composé sur le poète d'Olney un livre complet, admirable à bien des égards. Mais il ne suffit pas de dire magistralement qu'il ne pouvait être question d'amour pour Lady Austen ni de jalousie pour Mme Unwin, sous prétexte que celle-ci avait soixante ans et Cowper cinquante. Cette objection n'a qu'une valeur très-contestable. La jalousie n'a pas d'âge, et rien ne prouve que Mme Unwin ait été à l'abri de ses atteintes. Si

l'on en juge par quelques mots de Lady Hesketh, qui était fort capable d'apprécier son caractère et qui fit sa connaissance deux ans après, Mme Unwin était une femme à l'humeur enjouée, riant de bon cœur à la moindre occasion et cachant un grand fond de gaieté naturelle sous les petites expressions puritaines qui lui échappaient de temps en temps. Elle aimait Cowper autant qu'une créature humaine en peut aimer une autre, et si elle ne l'adorait pas, c'est que cela lui aurait semblé mal de le faire. Mais tout cela ne prouve pas qu'elle pût soutenir la comparaison avec Lady Austen et qu'elle ne se soit pas sentie secrètement blessée des soins que Cowper rendait à cette dernière. Quant à Cowper lui-même, malgré l'affreux bonnet de nuit (1) dont on l'affuble sur tous ses portraits, comme si c'était son unique coiffure, il n'était ni valétudinaire, ni caduc ; il avait même l'air plus jeune qu'il ne l'était en réalité. Il y avait dans son regard quelque chose d'étrange peut-être, mais la flamme du génie y brillait aussi. Et quant à son âme, la poésie délicate dont elle débordait, le mélange irrésistible du pathétique et de l'en-

[1] Poor hectic Cowper soothing sarsnet stripe, dit M. R. Browning dans « *Red Cotton night cap country.* »

jouement, le contraste singulier de la mélancolie et de la gaieté, enfin une bonté qui paraissait dans les plus petites choses, tout devait la rendre aimable et pouvait la faire séduisante, tout jusqu'à la bizarrerie même de son histoire, était capable d'attirer la sympathie et les affections de la femme distinguée qu'un hasard avait jetée sur la route du poète.

Est-ce là ce qui se passa réellement ? Personne ne peut l'affirmer ; mais le récit entortillé d'Hayley, l'espèce d'aveu dont il prétend que Lady Austen lui fit la confidence, et surtout l'imprévu de la rupture, porte à croire qu'il n'en fut guère autrement. « Le caractère de Cowper, dit fort bien M. John M'Diarmid, dans une notice remarquable, était sans doute singulier à bien des égards; mais cette singularité aurait été plus qu'humaine, et certainement très-peu poétique, s'il n'avait pas regardé avec un sentiment plus chaud que celui de l'amitié, une dame qui, accomplie et engageante comme elle l'était, semblait vouloir vouer sa vie et sa fortune à son bonheur. Sans doute c'est là une conclusion que M. Hayley ne fait qu'indiquer, mais elle est tout à fait en rapport avec la nature humaine, et il est difficile de concevoir quel autre motif que

l'attachement aurait poussé une dame, qui jouissait de tous les avantages que donnent la fortune et la position dans le monde, à renoncer à la brillante société de la capitale pour la solitude d'un village de manufactures. » Il y eut de part et d'autre plus que de l'amitié, voilà ce qui paraît à tout le moins probable. Tout ce qu'on peut se demander, c'est de quel côté le sentiment fut le plus profond.

Quelques-uns ont blâmé Mme Unwin, mais est-on coupable de n'être point héroïque? Il faut surtout la plaindre; car, de quelque façon qu'elle aimât celui qu'elle avait gardé, consolé, soigné comme une mère, pendant ces longs mois où il ne parlait plus, et pendant ces longues années où son esprit dormait, engourdi dans le désespoir, combien ne dut-elle pas souffrir en voyant une étrangère prendre place à côté d'elle, peut-être au-dessus d'elle, et du premier bond, dans un cœur qu'elle remplissait seule depuis vingt ans. Pria-t-elle Cowper, comme on l'a dit, de choisir entre la société de la nouvelle venue et la sienne? Lui mit-elle le marché à la main? Cela est trop humain pour qu'on s'en puisse étonner. Toujours est-il que Cowper n'hésita pas. Entre la vieille affection avec ses services éprouvés et l'af-

fection nouvelle avec la fraîcheur de son charme, son choix fut bientôt fait. Le sacrifice, car il y en eut un, fut tranquillement accompli, et personne n'en sut jamais la grandeur. Aucune plainte ne lui échappa ; seulement, quelques années plus tard, écrivant à sa cousine, il lui disait : « *Dans l'année où je composai la Tâche, je fus bien souvent aussi suprêmement malheureux qu'il est possible de l'être.* » Etait-ce un aveu ? Et dans les derniers temps de sa vie, comme il se faisait lire à haute voix ses œuvres, il voulut qu'on passât John Gilpin, soit qu'il pensât comme le poète de Florence :

Qu'il n'est pire douleur
Qu'un souvenir heureux dans un jour de malheur ;

soit qu'avec la ballade joyeuse, l'image de celle qui la lui avait enseignée, traversât sa mémoire et l'attristât.

Lady Austen alla d'abord demeurer à Bristol. Deux ans après environ, une ligne de Cowper indique qu'elle était auprès de sa sœur, c'est-à-dire à un mille d'Olney. Pour être si près et si loin en même temps, car ils ne se revirent point, ne fallait-il pas qu'il y eût eu entre eux autre

chose qu'un froissement d'amour-propre d'une part, et de l'autre le besoin de ne plus perdre son temps en visites? Quoi qu'il en soit, Lady Austen finit par retourner en France, où on la retrouve mariée au baron de Tardif, Maréchal de camp et auteur d'une comédie qui ne semble pas avoir été jouée, l'*Illuminisme*, et d'un poème philosophique, *Lycias*, qui ne semble pas avoir été très-lu. On le voit, l'amie de Cowper était prédestinée à être malheureuse en poètes. Son souvenir toutefois est intimement lié au nom de William Cowper; car dans cette petite maison d'Olney, où pendant deux ans elle avait fait briller la joie, elle laissait après elle les pages incomplètes d'une belle œuvre commencée pour elle, et qui sans elle n'aurait peut-être jamais vu le jour. La muse s'était envolée, mais sa bienfaisante inspiration durait encore.

CHAPITRE VIII

La Tâche.

La *Tâche* est la maîtresse œuvre de Cowper et c'est sur elle que repose le plus clair de sa gloire. Si l'on veut connaître vraiment le poète et le caractère de sa poésie, si l'on en veut apprécier l'originalité et la nouveauté, c'est la *Tâche* qu'il faut lire. Il y a mis toute son âme, on pourrait dire toute sa vie. Ce n'est pas là, en effet, si futile que puisse sembler l'occasion qui le fit naître, un ouvrage improvisé dans une heure favorable sur un sujet unique. C'est le résumé de tout ce que le poète a cru, a pensé, a senti, sur Dieu, sur l'homme, sur la nature et sur le monde. C'est une de ces compositions où manquent certainement les proportions et l'ensemble, mais dont on n'est capable qu'une fois dans sa vie, et où l'on dé-

pose, avec le meilleur de son génie, ce qu'on a de plus personnel et de plus intime.

La forme que Cowper a donnée à son poème est remarquable par sa simplicité audacieuse. Elle paraît aujourd'hui toute naturelle, banale même, si l'on veut, car après lui d'autres en ont abusé ; mais elle indiquait déjà une vue nouvelle sur l'essence de la poésie. Dans son premier ouvrage, Cowper, sans suivre pourtant les sentiers battus, s'était contenté d'innover dans la forme du vers plus que dans celle des pièces, et la *Retraite*, la *Conversation* et les autres morceaux n'étaient à tout prendre que des satires morales ou des essais semblables, dans une certaine mesure, à tout ce que le dix-huitième siècle avait produit en ce genre. Mais ici rien de pareil. La *Tâche* n'appartient ni au genre satirique, ni au genre didactique, ni au genre descriptif. Chacun de ces genres s'y retrouve, il est vrai ; mais elle en brise les moules étroits, et dans la liberté de son allure, elle se fait un cadre dont il n'y avait pas de modèle à ce moment. La *Tâche* est le fragment de journal d'un poète vivant dans la retraite, et qui, à défaut d'évènements dont sa solitude est dépourvue, raconte à ses amis ses pensées, ses goûts, ses opinions sur tout et à propos de

tout. Ce sont des feuillets détachés où sont notés, dans un ordre qui parfois ressemble singulièrement au hasard, et sans excès de transitions, les émotions, les mouvements généreux, les indignations et aussi les petites faiblesses d'une âme délicate à qui rien d'humain n'est étranger, depuis l'esclave nègre jusqu'au prisonnier de la Bastille.

La *Tâche*, par le caprice même du procédé de l'auteur échappe à l'analyse soutenue. En voici cependant les principaux développements dans l'ordre où ils se présentent.

Le premier livre, il y en a six, débute par l'éloge du sofa que la Beauté a donné au poète pour sujet de ses chants. C'est l'histoire piquante du siége et de ses transformations mise en vers héroï-comiques. Le sofa amène par contraste le souvenir des champs où tout enfant errait le poète, celui des bruits de la campagne, des promenades au bord de l'Ouse et sur la colline. Les œuvres de l'art sont belles, mais celles de la nature sont inimitables ; seules elles ne lassent pas, et leur variété repose des plaisirs du monde où ne se trouve pas la gaieté; cette gaieté qu'on rencontre même dans le campement des bohémiens dont on aperçoit la fumée. Et cependant la civi-

lisation a ses avantages ; et si les cités ne sont pas en elles-mêmes favorables à la vertu, la vie civilisée lui est plus propice que la vie sauvage. Les îles fortunées récemment découvertes ne le montrent que trop, et le doux sauvage Omaï, revenu chez lui, doit souvent regretter l'Angleterre. Le poète termine en chantant les splendeurs de Londres, mais en maudissant ses vices et ses souillures.

Le deuxième livre, intitulé le *Cadran*, offre moins de variété. La première partie, assez austère, est remplie par un grand mouvement d'indignation contre l'esclavage, par l'éloge de la fraternité et l'énumération de quelques prodiges, entre autres le tremblement de terre de Sicile, qui avaient tous fait une vive impression sur l'esprit des contemporains. Ces calamités ont le péché pour cause, dit Cowper, et il en prend occasion pour censurer une philosophie faussement ainsi nommée qui s'arrête toujours aux causes secondaires. L'Angleterre est coupable ; mais les ministres du culte pourront-ils la remettre, la guider dans le droit chemin ? C'est à eux que le poète s'attaque dans cette seconde partie, dirigée tout entière contre les défauts et les ridicules des prédicateurs, contre la folie et les extravagances

du clergé, dont il fait remonter l'origine à l'absence de toute discipline dans les universités.

Dans les premiers vers du troisième livre, le poète s'aperçoit qu'il s'est égaré et que le sofa l'a mené bien loin. Il se le reproche, sans cependant se corriger, car le livre est intitulé le *Jardin*, et ce n'est qu'après avoir poétiquement parlé de lui-même, daim blessé, de la vanité des sages, de la nécessité pour le philosophe le plus expert d'être éclairé par Dieu; ce n'est qu'après avoir commenté la question de Ponce-Pilate sur la Vérité qu'il arrive au Jardin. Toutes les occupations qu'un gentleman peut y trouver sont passées en revue, célébrées, et les lièvres qu'on apprivoise, et la culture des concombres, et l'arrangement de la serre, et les semis de fleurs. Aussi le poète s'étonne-t-il qu'on abandonne, pendant l'hiver, la campagne qui même alors est préférable à la ville. C'est qu'on veut jouer et se ruiner en dépenses. Et Cowper ne peut s'empêcher de maudire une fois de plus en finissant ce Londres, où il voit, avec tout ce qu'il abhorre, beaucoup à aimer, plus encore à admirer.

Les trois derniers livres de la *Tâche*, *Soirée d'hiver*, *Promenade du matin en hiver*, *Promenade à midi en hiver*, renferment plus de

descriptions que les autres; mais comme dans les autres, les réflexions morales y tiennent une grande place. C'est ainsi qu'après avoir chanté les plaisirs du soir, l'hiver, à la campagne, Cowper est tout naturellement amené à parler des mœurs de la campagne dont la simplicité se perd. La faute en est aux riches qui l'ont abandonnée pour la ville, aux magistrats qu'il accuse de négligence, aux soldats qui, en quittant le service, apportent aux champs le dégoût des occupations champêtres et la corruption des cités. Pareillement à propos d'une matinée d'hiver, après avoir décrit les effets bizarres d'une chûte d'eau gelée et le palais de glace d'une impératrice russe, le poète tourne court subitement et se lance dans une longue invective contre les jeux des rois, et contre le premier de tous, la guerre. Une seule monarchie trouve grâce devant ses yeux, c'est celle de son pays. Aussi les sentiments de loyauté qu'elle inspire offrent-ils un contraste frappant avec la servilité des Français, sur qui pèse sans cesse l'ombre de la Bastille; aussi a-t-elle pour support la liberté, la plus grande gloire de l'Angleterre. Et ici, le chrétien se retrouvant sous le patriote, Cowper célèbre cette liberté spirituelle supérieure à toutes les autres, cette liberté que

l'homme ignore dans l'esclavage du péché, que le déïsme ne peut donner, qui est l'effet de la grâce et qui fait le bonheur de celui qui la possède. C'est Dieu qu'il faut connaître pour goûter ses œuvres, c'est la lampe du Verbe qu'il faut prendre pour courir dans la voie de la sagesse.

Le son des cloches dans le lointain et les pensées qu'il suggère, fournissent au poète le début de son dernier livre. La nuit d'hiver a été rude, mais maintenant, tout sourit au soleil de l'après-midi, et la méditation fait passer les heures comme des moments. La nature va bientôt accomplir son suicide annuel et tout reviendra de la mort à la vie, céleste enseignement qui met une âme dans chaque chose, et cette âme est Dieu. C'est en vain qu'on prétend qu'une fois pour toutes le Créateur a réglé le cours des évènements : il ne cesse d'intervenir.

Comment donc, se demande le poète, emporté par un mouvement de compassion satirique, tant de gens peuvent-ils, avec de pareils spectacles sous les yeux, passer leur temps devant un échiquier, ou dans des boutiques et des salles d'enchères. Pour lui il ne se lasse pas de se promener et de contempler. Aussi les animaux, le connaissant, ne s'effrayent-ils plus de son approche et continuent-

ils leurs jeux. C'est pour l'auteur le point de départ d'un nouveau développement sur ce qu'on doit aux bêtes. Il prouve par l'Ecriture Sainte que la cruauté à leur égard est un véritable crime et y ajoute le récit de la légende de Misagathus. Peut-être lui reprochera-t-on d'exagérer l'éloge de la brute ; mais quoi ? les hommes ne se louent-ils pas mutuellement jusqu'à l'apothéose ? Haendel, Garrick et Shakspeare ne viennent-ils pas d'être encensés comme des idoles ? et ils ne sont que poussière. Son labeur poétique n'aura pas été vain si ses vers, se dressant entre l'animal et son tyran, enseignent à ce dernier un peu de pitié pour son esclave. Mais la nature, dit le poète, en prenant un ton plus élevé, va cesser de soupirer. Le temps de repos, le sabbat promis par les prophètes approche. Et c'est sur la contemplation de la restauration universelle des choses, sur le spectacle d'un âge d'or plus beau, plus vrai que celui de la fable, qu'il s'arrête au bout de sa course, satisfait d'avoir cueilli quelques fruits qui plairont aux palais capables de goûter la vérité immortelle, et content de remettre son œuvre entre les mains de Celui dont seul il a cherché la louange.

Tel est ce poëme célèbre esquissé à grands traits.

Mais cette esquisse même n'est-elle pas une trahison, et une pareille analyse ne rappelle-t-elle pas le procédé sommaire qui faisait dire au pauvre Cowper que ses amis, en se mêlant de corriger ses vers, avaient imité la cuisinière qui attache à un poteau la patte de son dindon pour en arracher tous les nerfs ? Aussi bien, on l'a déjà dit, ce n'est pas dans l'harmonie des lignes extérieures que réside la beauté du monument. Pour le bien comprendre il faut y pénétrer et voir de plus près les caractères essentiels de cette poésie.

Avant tout elle est vraie : nulle ne le fut davantage. On sent à chaque ligne qu'elle a été vécue avant d'être écrite, et que l'auteur, comme l'oiseau, chante parce qu'il ne peut pas faire autrement. On n'a pas affaire ici à un pur artiste, mais à un homme qui compose pour se distraire de ses souffrances morales et qui voudrait en même temps faire profiter les autres du fruit de ses méditations. Il ne cherche point le beau, mais l'utile ; et le beau lui est arrivé par surcroît, naissant de la simplicité même de l'expression et du naturel de la pensée. Par la forme en effet, Cowper rompt cette fois complètement avec la mode et le goût en vogue dans sa jeunesse et se

rapproche de la grande poésie du XVIIe siècle. Il abandonne la rime qui donne au vers une cadence artificielle et emprunte à Milton ce rhythme si souple du vers blanc où la familiarité et la grandeur peuvent se rencontrer, et dont l'allure, soutenue ou brisée à volonté, rappelle la liberté de la prose avec un accent plus fort et plus élevé. Ce langage prête moins que tout autre à l'amplification creuse ; pour s'en servir avec succès il faut avoir quelque chose à dire. Il convenait à Cowper, et la *Tâche*, sans prétendre au premier rang pour la nouveauté des pensées, n'offre rien de vide, ni de faux, ni de conventionnel. Sans doute les opinions, les jugements de Cowper sont souvent assez discutables, mais ils lui appartiennent en propre, bons ou mauvais. L'auteur n'est pas un jongleur habile qui joue avec les mots pour le plaisir de les faire sonner en les agitant dans ses vers, et qui se berce à leur harmonie. C'est un philosophe retiré du monde, citadin par la culture de l'esprit, campagnard par goût, et qui note, de la façon qui lui paraît la plus poétique, ses impressions personnelles avec une entière sincérité, sans s'inquiéter de savoir si elles choqueront ses lecteurs, sans chercher des tempéraments de langage, sûr qu'il est de plaire

toujours à quelques-uns parce qu'il se sent vrai.

C'est ce qu'on voit dès le premier livre du poëme lorsqu'après cent vers de « la plus brillante et de la plus chinoise ébénisterie » comme le dit ingénieusement Sainte-Beuve, le poëte entre en scène tout naturellement. Il s'introduit, en quelque sorte, avec sa fidèle amie, Mme Unwin, et parlant de son enfance, des années qui fuient, et de leur amitié, il s'écrie :

« Aucun sofa n'attendait alors mon retour, — d'aucun sofa je n'avais alors besoin. La jeunesse répare — bien vite ses forces épuisées ; un long exercice — ne lui cause qu'une courte fatigue ; et, quoique nos années, — à mesure que la vie décline, se hâtent dans leur course rapide, — quoiqu'il n'y en ait point une seule qui ne nous dérobe en s'en allant — quelque grâce de jeunesse que l'âge aimerait bien à garder, — soit une dent, soit une mèche d'or bruni ; pas une qui peu à peu — ne prenne aux cheveux qu'elle épargne un peu de leur longueur et de leur couleur ; — malgré tout, le ressort élastique d'un pied infatigable — qui monte aisément un pas de haie, ou franchit une clôture ; — ce jeu des poumons aspirant sans fin — et respirant l'air frais,

et grâce auquel — ni marche rapide, ni roide montée ne sont une peine pour moi, — voilà ce que mes années ne m'ont pas pris encore ; elles n'ont pas affaibli — mon goût pour les belles vues : aux spectacles qui apaisaient — ou charmaient ma jeunesse, je trouve, maintenant que je ne suis plus jeune — la même vertu calmante et le même charme encore. — Et c'est toi que je prends à témoin, chère compagne de mes promenades, — dont je sens le bras, ce vingtième hiver — étroitement serré au mien avec le plaisir qu'une affection — cimentée par la longue expérience de tes vertus éprouvées et précieuses peut seule inspirer ; — à témoin d'une joie que si longtemps tu as doublée. — Tu sais combien est sincère mon éloge de la nature, — et que mes ravissements ne sont pas évoqués tout à propos — pour servir les besoins d'une pompe poétique, — mais qu'ils sont bien sincères, et tu les partages tous [1]. »

[1] No Sofa them awaited my return ;
Nor Sofa then I needed. Youth repairs
His wasted spirits quickly, by long toil
Incurring short fatigue ; and though our years.
As life declines, speed rapidly away,
And not a year but pilfers as he goes
Some youthfud grace that age would gladly keep

Il n'est pas besoin de lire deux fois un pareil passage pour s'apercevoir qu'on est en face d'un écrivain qui ne ment pas, à qui le fard est inconnu. Ce besoin de vérité, il le porte dans tous les sujets que sa plume effleure ou approfondit, les plus légers et les plus graves ; c'est une source d'inspiration. Aussi lorsqu'un grand sentiment anime son vers, s'élève-t-il plus haut que d'autres ne l'avaient fait avant lui en de semblables matières. Que son patriotisme vienne par exemple à s'émouvoir (et c'était une corde toujours vi-

A tooth or auburn lock, and by degrees
Their length and colour from the locks they spare ;
The elastic spring of an unwearied foot
That mounts the stile with ease, or leaps the fence,
That play of lungs, inhaling and again
Respiring freely the fresh air, that makes
Swift pace or steep ascent no toil to me,
Mine have not pilfer'd yet ; nor yet impair'd
My relish of fair prospect ; scenes that soothed
Or charm'd me young, no longer young, I find
Still soothing and of power to charm me still.
And witness, dear companion of my walks,
Whose arm this twentieth winter I perceive
Fast lock'd in mine, with pleasure such as love,
Confirm'd by long experience of thy worth
And well-tried virtues, could alone inspire, —
Witness a joy that thou hast doubled long.
Thou knowest my praise of nature most sincere,
And that my raptures are not conjured up
To serve occasions of poetic pomp,
But genuine, and art partner of them all.

brante en lui), et il trouvera des accents bien plus originaux et bien plus vifs que Goldsmith n'en avait trouvé, même dans le morceau fameux du *Voyageur* qui faisait pleurer le docteur Johnson :

« Angleterre, avec toutes tes fautes, je t'aime encore — mon pays ! Et tant qu'il restera un coin de terre — où l'on trouve des âmes et des mœurs anglaises, — je serai contraint de t'aimer. Bien que ton climat — soit inconstant et que la plus grande partie de ton année soit enlaidie, — par des pluies qui ruissellent, ou desséchée par la gelée, — je ne voudrais pas échanger ton ciel morne — et tes champs sans fleurs contre la France plus chaude — avec tous ses vins, ou contre les bosquets d'Ausonie, — aux fruits d'or, et ses berceaux de myrte....

» Il fut un temps où c'était une gloire suffisante et dont on pouvait se vanter, — sous tout climat, partout où l'on pouvait aller — que d'être nés tes enfants : c'était assez de gloire — pour remplir l'ambition d'un simple citoyen, — que d'avoir pour langue maternelle la langue de Chatham, — et pour compatriote de son nom, le grand nom de Wolfe. — Adieu de tels honneurs, et avec eux adieu — l'espérance d'en retrouver d'autres dé-

sormais. Ils sont tombés—chacun dans son champ de gloire ; l'un sous les armes, — et l'autre dans le sénat; Wolfe dans le giron — de la victoire souriante qu'il venait d'obtenir — et Chatham frappé au cœur par la honte de son pays. —... Ces soleils sont couchés. Oh! qu'il s'en lève d'autres[1]. »

Ce sont là de nobles vers et de nobles sentiments. Cowper aime son pays sans aveuglement. Il le loue souvent, et plus souvent encore il sait lui faire entendre de dures vérités. Mais il y a pour lui quelque chose de plus cher que son île ; c'est

[1] England, with all thy faults, I love thee still,
My country! and while yet a nook is left
Where English minds and manners may be found,
Shall be constrain'd to love thee. Though thy clime
Be fickle, and thy year, most part deform'd
With dripping rains, or wither'd by a frost,
I would not yet exchange thy sullen skies
And fields without a flower, for warmer France
With all her vines; nor for Ausonia's groves
Of golden fruitage and her myrtle bowers.
. . . . . .
Time was when it was praise and boast enough
In every clime, and travel where we might,
That we were born her children: praise enough
To fill th' ambition of a private man,
That Chatham's language was his mother-tongue,
And Wolfe's great name compatriot with his own.
Farewell those honours, and farewell with them
The hope of such hereafter. They have fallen
Each in his field of glory: one in arms,
And one in council — Wolfe upon the lap
Of smiling Victory that moment won,
And Chatham, heart-sick of his country's shame!

la liberté qui y règne. A cet égard il a une âme toute républicaine ; et la royauté, telle qu'il la conçoit, telle qu'il l'explique dans un parallèle brillant qu'il trace entre la France et l'Angleterre, la royauté n'est qu'une république déguisée.

Nous aimons, dit-il,

« le roi qui aime la loi, qui en respecte les limites — et qui règne sachant s'en contenter. Nous servons — librement et joyeusement celui qui nous laisse libres. — Mais, nous souvenant encore qu'il est homme, — nous ne nous confions à lui qu'avec mesure. Tout roi qu'il soit, — et même roi en Angleterre, il peut être faible, — et assez vain pour avoir encore de l'ambition ; — il peut mésuser des pouvoirs qui lui appartiennent — ou en convoiter plus que des hommes libres n'en veulent accorder ; — au-delà de ces bornes, la trahison commence. Il est à nous — pour administrer, pour protéger, pour embellir l'Etat, — mais non pour le courber et l'altérer. Nous sommes à lui, — pour le servir noblement dans la cause commune, — fidèles jusqu'à la mort, mais non pour être ses esclaves[1]. ».

[1] We love
The king who loves the law, respects his bounds,
And reigns coutent with them : him we serve
Freely and with delight, who leaves us free :

Aimer la liberté pour soi est chose commune, l'aimer pour les autres est plus rare; surtout quand il faut pour cela s'élever au-dessus de haines politiques ou patriotiques assez excusables d'ailleurs. Cowper qui, au moment où il écrivait la *Tache* avait, en sa qualité d'Anglais, une infinité de raisons pour en vouloir à la France, a su cependant faire taire ses griefs, et dans un généreux mouvement, il a appelé de ses vœux la liberté, même pour les Français et souhaité la chute de la Bastille. Son apostrophe au sombre monument prend une tournure prophétique, quand on songe que la date illustre entre toutes est bien près du moment où le poète parle, et qu'il lui a été donné de la saluer du fond de sa retraite.

« Et vous, tours horribles, demeure des cœurs brisés, — vous, donjons, et vous cages de déses-

But recollecting still that he is man,
We trust him not too far. King though he be,
And king in England too, he may be weak,
And vain enough to be ambitious still,
May exercise amiss his proper powers,
Or covet more than freemen choose to grant :
Beyond that mark is treason. He is ours,
To administer, to guard, to adorn the state,
But not to warp or change it. We are his,
To serve him nobly in the common cause,
True to the death, but not to be his slaves.

poir, — vous à qui les monarques ont d'âge en âge — fourni la musique qui sied — à leurs oreilles souveraines, — les soupirs et les gémissements des misérables ; — il n'est pas un cœur anglais qui ne bondirait, — si l'on apprenait que vous êtes enfin tombées, si l'on savait — que même nos ennemis si souvent employés — à nous forger des chaînes, sont libres à leur tour. — Car celui qui estime la liberté n'enferme point — son zèle pour son triomphe — dans d'étroites limites; sa cause l'engage — en quelque lieu qu'elle se plaide. C'est la cause de l'homme. — C'est là qu'habite le plus abandonné des êtres — enfermé sans accusation, condamné sans jugement, — épargné par cruauté et sans espoir de fuite. — C'est là que, pareille à l'emblème aperçu dans une vision — par l'homme de Babylone, se tient la vie, tronc d'arbre — entouré de cercles d'airain — et qui vit encore, quoiqu'il ait perdu toutes ses plus belles branches. — Compter sans espoir de changement les heures que sonne la cloche, — et, à mesure qu'on entend chacun de ses coups monotones, — penser que cette note, toute triste qu'elle paraisse — à celui dont tous les instants s'avancent du même pas lugubre, — prend pour des milliers de créatures qui errent

par le monde — un accent musical ; qu'elle invite ceux-ci — au théâtre, ceux-là à la fête joyeuse ou au bal ; — que le mercenaire fatigué y trouve la fin — de son travail ; que l'amant qui la gourmande — de ses longs délais accueille avec bonheur et sent chacun de ses coups — résonner dans son cœur tout tremblant de plaisir ; — chercher pour refuge contre une pensée qui rend fou — les amusements que le malheur ingénieux — invente à force d'expédients et sans outils ; — lire gravée sur les murs moisis, — en caractères incertains l'histoire de son prédécesseur, — triste mémorial, et y ajouter la sienne ; — se faire le pourvoyeur d'une araignée — qu'on gorge et qui se gonfle, jusqu'à ce que l'affreuse bête engraissée — devienne familière, épie votre approche, — vienne à votre appel et vous tienne lieu d'ami ; — user le temps à compter dans tous les sens — les clous nombreux qui font des bosses sur la porte de fer — par en bas d'abord, puis par en haut, puis obliquement, — puis alternativement, avec la maladive espérance — de donner par ce changement quelque goût — à sa tâche insipide, jusqu'à ce que la somme une fois faite — dans toutes les directions, on recommence. — Oh ! la pénible existence environnée — de maux, et qui

ne voudrait en la subissant—demander l'exil à genoux, ou la mort avec ses transes ?—Que l'homme puisse ainsi entreprendre sur son semblable, — le priver de ses droits innés et légitimes, — le déraciner, l'arracher à l'étreinte — de tout ce que la vie domestique et sociale a de cher, — le flétrir dans ses fruits, dans son utilité — et le condamner, pour un mot prononcé peut-être par mégarde, — à la stérilité, à la solitude et aux larmes; — c'est une chose indigne et qui rend le nom de roi — (de ceux du moins auxquels une telle prérogative est agréable) — aussi redoutable que celui du Dieu manichéen — adoré par l'épouvante et fort seulement pour détruire [1]. »

[1] Ye horrid towers, the abode of broken hearts,
Ye dungeons, and ye cages of despair,
That monarchs have supplied from age to age
With music such as suits their sovereign ears,
The sighs and groans of miserable men !
There 's not an English heart that would not leap
To hear that ye were fall'n at last; to know
That even our eunemies, so oft employ'd
In forging chains for us, themselves were free.
For he who values liberty confines
His zeal for her predominance within
No narrow bouuds; her cause engages him
Wherever pleaded. 'Tis the cause of man.
There dwell the most forlorn of human kind,
Immured though unaccused, condemn'd untried,
Cruelly spared, and hopeless of escape.

Byron devait trouver dans le Prisonnier de Chillon un développement plus attendrissant et

There, like the visionary emblem seen
By him of Babylon, life stands a stump,
And filleted about with hoops of brass,
Still lives, though all his pleasant boughs are gone,
To count the hour-bell, and expect no change;
And ever, as the sullen sound is heard,
Still to reflect, that though a joyless note
To him whose moments all have one dull pace,
Ten thousand rovers in the world at large
Acoount it music; that it summons some
To theatre or jocund feast or ball;
The wearied hireling finds it a relase
From labour; and the lover, who has chid
Its long delay, feels every welcome stroke
Upon his heart-strings, trembling with delight :—
To fly for refuge from distracting thought
To such amusements as ingenious woe
Contrives, hard shifting and without her tools :—
To read engraven on the mouldy walls,
In staggering types, his predecessor's tale,
A sad memorial, and subjoin his own:—
To turn purveyor to an overgorged
And bloated spider, till the pamper'd pest
Is made familiar, watches his approach,
Comes at his call, and serves him for a friend :—
To wear out time in numbering to and fro
The studs that thick emboss his iron door,
Then downward and then upward, then aslant,
And then alternate, with a sickly hope
By dint of change to give his tasteless task
Some relish, till the sum exactly found
In all directions, he begins again :—
Oh comfortless existence! hemm'd around
With woes, which who that suffers would not kneel
And beg for exile, or the pangs of death?
That man should thus encroach on fellow man,
Abridge him of his just and native rights,

des détails plus gracieux ; il n'a rien imaginé de plus amer et de plus douloureux que la simplicité de cette longue période poétique.

La voix de Cowper, on le comprend, ne pouvait pas rester muette dans les réprobations que commençait à soulever l'institution de l'esclavage. Le premier, il eut l'honneur de faire parler la poésie au nom de l'humanité outragée, et mérita une place dans cette croisade vraiment sainte que guidait Wilberforce, et dont le triomphe devait se faire attendre vingt ans encore. Cette fois aussi son indignation a porté bonheur au poète, et le début du second livre de la *Tâche* peut certainement être mis au rang de ces belles choses qui, suivant l'expression d'un autre poète, sont une « joie éternelle » pour l'esprit[1] :

« Oh ! qui me donnera une cabane dans quel-

Eradicate him, tear him from his hold
Upon the endearments of domestic life
And social, nip his fruitfulness and use,
And doom him for perhaps a heedless word
To barrenness, and solitude, and tears,
Moves indignation, makes the name of king
(Of king whom such prerogative can please)
As dreadful as the Manichean god,
Adored through fear, strong only to destroy.

[1] As thing of beauty is a joy for ever.
Keats : Endymion.

que vaste désert, — au bord d'une forêt et de son ombre sans fin — où le bruit de l'oppression et de l'imposture, — et celui de la guerre, heureuse ou malheureuse, — ne puisse plus m'atteindre ! Mon oreille est meurtrie, — mon âme est malade du récit quotidien — des injustices et des outrages qui remplissent la terre. — Il n'y a plus de chair dans le cœur endurci de l'homme, — il ne sent plus rien pour l'homme. Le lien naturel — de la fraternité est tranché comme le lin — qui se sépare en deux au contact de la flamme. — L'homme trouve son semblable coupable d'une peau — autrement colorée que la sienne, et ayant le pouvoir — d'imposer l'injustice pour ce digne motif, — il le condamne et le livre comme sa proie légitime. — Des contrées que divise un étroit bras de mer — s'abhorrent mutuellement. Des montagnes — rendent ennemies des nations qui sans elles — se seraient comme des gouttes de même nature, confondues en une. — Oui, l'homme livre son frère et le détruit ; — il fait pis encore, et c'est la plus déplorable, — car c'est la plus large et la plus impure flétrissure de la nature humaine, — il l'enchaîne et le met à la tâche, et exige sa sueur — avec des coups de fouet, de ces coups qui font saigner le cœur de la miséricorde

— quand, en pleurant elle les voit appliqués à une bête. — Qu'est-ce donc que l'homme? Et quel homme à cette vue — pourvu qu'il ait des sentiments humains ne rougirait pas — en baissant la tête, de penser qu'il est homme lui-même? — Je ne voudrais pas d'un esclave pour labourer ma terre, — pour me porter, pour m'éventer quand je dors, — et pour trembler quand je m'éveille, je n'en voudrais pas pour toutes les richesses — que des muscles achetés et vendus ont jamais gagnées. — Non : si chère que soit la liberté, et pour mon cœur — qui l'estime à sa juste valeur, elle n'a point de prix, — j'aimerais beaucoup mieux être moi-même l'esclave — et porter des fers que de lui en attacher. — Nous n'avons pas d'esclaves ici. Alors, pourquoi y en a-t-il là-bas? — Et ceux-là même, une fois qu'ils ont passé — les flots qui nous séparent, sont émancipés et délivrés. — Les esclaves ne peuvent pas respirer en Angleterre; du moment où leurs poumons — reçoivent notre air, ils sont libres; — ils touchent notre sol, et leurs chaînes tombent. — Voilà ce qui est noble, voilà ce qui annonce une nation fière — et jalouse de son privilége. Répandez-le donc, — faites-le circuler dans chaque veine — de votre empire tout entier, afin que partout où la Breta-

gne — fait sentir son pouvoir, le genre humain sente aussi sa pitié [1]. »

Il y a ici de la grande poésie, et ce qui vaut

[1] O for a lodge in some vast wilderness,
Some boundless contiguity of shade,
Where rumour of oppression and deceit,
Of unsuccessful or successful war,
Might never reach me more! My ear is pain'd,
My soul is sick with every day's report
Of wrong and outrage with which earth is fill'd.
There is no flesh in man's obdurate heart —
It does not feel for man; the natural bond
Of brotherhood is sever'd as the flax
That falls asunder at the touch of fire.
He finds his fellow guilty of a skin
Not colour'd like his own, and having power
To enforce the wrong, for such a worthy cause
Dooms and devotes him as his lawful prey.
Lands intersected by a narrow frith
Abhor each other. Mountains interposed,
Make enemies of nations, who had else
Like kindred drops been mingled into one.
Thus man devotes his brother, and destroys;
And worse than all, and most to be deplored
As human nature's broadest, foulest blot,
Chains him; and tasks him, and exacts his sweat
With stripes, that Mercy with a bleeding heart
Weeps when she sees inflicted on a beast.
Then what is man? And what man seeing this,
And having human feelings, does not blush
And hang his head, to think himself a man?
I would not have a slave to till my ground,
To carry me, to fan me while I sleep,
And tremble when I wake, for all the wealth
That sinews bought and sold have ever earn'd.
No: dear as freedom is, and in my heart's
Just estimation prized above all price,
I had much rather be myself the slave
And wear the bonds, than fasten them on him.

mieux, du courage. Il en fallait à cette époque, — n'en faut-il pas toujours? — pour donner l'éveil à la conscience humaine endormie, et pour protester tout haut contre une infamie que l'on pouvait bien blâmer, mais tout bas. Quand on pense que M. Newton converti, touché par la grâce, avait pu continuer pendant plusieurs années son commerce de négrier, sans scrupules d'aucune sorte, et que ce qui l'en avait principalement dégoûté, c'était l'ennui de la navigation maritime, on peut s'assurer qu'il n'y avait rien de banal dans l'émotion de Cowper, et que sa tirade n'était pas de ces lieux communs dont le succès est toujours certain sur le plus grand nombre des lecteurs. Sans être indifférent aux appréciations, l'auteur de la *Tâche* ne sacrifiait pas volontiers ses opinions quand il les croyait vraies; il se contentait le plus souvent d'aller tout droit de-

We have no slaves at home. — Then why abroad?
And they themselves once ferried o'er the wave
That parts us, are emancipate and loosed.
Slaves cannot breathe in England; if their lungs
Receive our air, that moment they are free,
They touch our country, and their shackles fall.
That's noble, and bespeaks a nation proud
And jealous of the blessing. Spread it then,
And let it circulate through every vein
Of all your empire; that where Britain's power
Is felt, mankind may feel her mercy too.

vant lui, où le menait sa pensée. Ce n'est pas un des moindres caractères de son poème que l'indépendance d'esprit dont il témoigne. Cet habitant de village, perdu au fond de son comté, ignoré, ou connu seulement de quelques amis, sans livres, sans rapports avec la société, sans autre commerce que celui de deux ou trois personnes comme lui retirées du monde, ce solitaire a osé penser par lui-même et fouler des sentiers nouveaux. Cet homme si craintif devant la vie a, la plume à la main, des hardiesses de novateur. La poésie était devenue timide, délicate et dédaigneuse; elle était renfermée dans les bornes d'un petit nombre de sujets, toujours les mêmes, et dans l'obéissance aux préceptes des modèles; et voici qu'elle sort enfin de ce cercle enchanté. Les droits naturels de l'invention sont reconquis et le champ de l'observation est de nouveau librement parcouru. Un horizon nouveau s'ouvre, et quand les auteurs n'entendaient plus « qu'un cri universel: chatouillez-nous, amusez-nous ou nous mourons », un auteur sort de la foule et s'avise de demander le secret de l'intérêt poétique à des sujets rejetés jusqu'alors, et laissés dans l'ombre comme indignes d'attirer l'attention d'un poète. Les occupations, les devoirs de la vie domesti-

que, les institutions politiques, les plaisirs de la campagne, la perspective des champs, quoi de plus trivial et de moins séduisant? Et n'y avait-il pas quelque audace à offrir à un public blasé, et altéré de raffinements, la simplicité des choses naturelles?

Audace ou habileté, peu importe; toujours est-il que Cowper a ouvert dans la *Tâche* deux sources intarissables, celle de la poésie champêtre et celle de la poésie intime ou domestique. C'est, à vrai dire, la plus grande nouveauté du poème et sa beauté la plus solide. Non que Cowper ait inventé la nature; mais il l'a retrouvée sous la couche de vernis qui la défigurait. La nature, en effet, n'avait été nulle part plus chantée et mieux comprise qu'en Angleterre, depuis Chaucer jusqu'à Milton. Seulement grâce au goût français qui avait fait invasion sous la Restauration, le dédain avait chassé la vraie poésie rustique. On avait mis à la place, car on ne peut se passer de la nature, une espèce de jargon de convention qui ne représentait plus rien. « Le soleil, la lune, les étoiles, dit un critique étaient tellement surchargés d'épithètes que l'œil même d'un poète ne savait plus les voir dans leur beauté nue.

Les poètes, à force de caresser la lune d'argent,
L'avaient faite aussi terne qu'une cuiller d'étain.

Thomson lui-même, qui était le premier revenu à un sentiment plus vrai, n'avait pu se dépouiller entièrement de cette phraséologie, et les *Saisons*, à côté des beautés les plus franches, présentent dans les images et dans le style des exemples fréquents où les banalités, les lieux communs et une facture toute mécanique s'allient à la pompe et à l'ostentation. Aussi par ses défauts et par ses qualités la place de cet auteur est-elle parmi les poètes descriptifs. Cowper a beaucoup moins de droits à ce titre ; s'il doit peut-être quelque chose à Milton, il ne doit rien à Thomson, et, dans le sens rigoureux du mot, il ne décrit pas. Dans le premier volume qu'il avait composé, quelques rares passages pouvaient seuls faire voir qu'il avait des yeux pour la nature. C'était comme un léger prélude ; mais c'est dans la *Tâche* que la symphonie éclate, et dès les premiers vers :

« Ce ne sont pas les vues champêtres seulement, mais encore les bruits champêtres — qui récréent l'esprit et rendent — sa vigueur à la nature languissante. Les vents puissants — qui balayent la frange de quelque forêt — d'antique

croissance, font une musique semblable — aux coups de l'Océan sur son bord contourné, — et bercent la pensée en remplissant l'esprit; — et les branches sans nombre flottent à ce souffle,— et toutes leurs feuilles s'agitent vivement à la fois. — Non moins harmonieux, s'avance le mugissement — des torrents éloignés, ou la voix plus douce — de la fontaine voisine, ou celle des petits ruisseaux qui se glissent — à travers la fente des rochers, et qui, résonnant dans leur chute — sur des cailloux épars, finissent par se perdre — dans l'herbe entrelacée, dont la verdure plus vive — trahit le secret de leur course silencieuse. — Ils sont doux les sons qu'emploie la nature inanimée, — pour apaiser et satisfaire l'oreille humaine; — mais la nature animée en connaît de plus doux encore.—Mille chantres égayent le jour, un seul — la longue nuit, et non pas ceux-là seulement dont — l'art aux doigts déliés cherche en vain à imiter les notes; — mais les grolles croassantes et les milans qui nagent en l'air, — traçant des cercles sans fin et criant fort; — le geai, la pie et même le hibou des présages — qui salue la lune à son lever, tous ont du charme pour moi. — Des sons discordants et rudes d'ailleurs, — entendus en des lieux où la paix règne

à toujours, — et là seulement, plaisent hautement par eux-mêmes [1]. »

N'y a-t-il pas là un accent nouveau, une manière nouvelle de sentir et de rendre les spectacles de la campagne? Cowper n'a pas besoin de grands phénomènes naturels. Vous ne trouverez dans la *Tâche* ni tempêtes, ni orages. S'il parle de

[1] Nor rural sights alone, but rural sounds
Exhilarate the spirit, and restore
The tone of langud nature. Mighty winds,
That sweep the skirt of some far-spreading wood
Of ancient growth, make music not unlike
The dash of Ocean on his winding shore,
And lull the spirit while they fill the mind ;
Unnumber'd branches waving in the blast,
And all their leaves fast fluttering, all at once.
Nor less composure waits upon the roar
Of distant floods, or on the softer voice
Of neighbouring fountain, or of rills that slip
Trough the cleft rock, and chiming as they fall
Upon loose pebbles, lose themselves at length
In matted grass, that, with a livelier green,
Betrays the secret of their silent course.
Nature inanimate employs sweet sounds,
But animated nature sweeter still,
To soothe and satisfy the human ear.
Ten thousand warblers cheer the day, and one
The livelong night : nor these alone, whose notes
Nice-finger'd art must emulate in vain,
Aut cawing rooks, and kites that swim sublime
In still repeated circles, screaming loud ;
The jay, the pie, and even the boding owl
That hails the rising moon, have charms for me.
Sounds inharmonious in themselves and harsh,
Yet heard in scenes where peace for ever reigns,
And only there, please highly for their sake.

prodiges, du tremblement de terre de Sicile, par exemple, c'est dans une intention religieuse, ce n'est pas pour les décrire. Il ne lui faut pas même ce qu'il faut à la plupart des poètes, un paysage romantique et sublime. Il ne l'aurait guère trouvé à Olney, dont les environs n'offraient à la vue que les détours d'une petite rivière, l'Ouse, et quelques bouquets de bois au penchant de collines peu élevées. Tout ordinaire qu'il fût, ce paysage lui suffisait; il savait y découvrir des beautés et des grâces qui échappaient à des regards vulgaires. Véritable artiste, il mettait son âme dans ce qu'il peignait. S'il passait sur le pont rustique, il ne méprisait pas les saules qui trempaient dans l'eau « leurs branches pendantes, se penchant comme pour boire; » et dans ses promenades du soir, il notait le jeu des rayons de la lune, « se glissant doucement entre les feuilles endormies. » « Dieu fit la campagne, et l'homme a fait la ville, » s'écrie-t-il à la fin du premier livre, et cette boutade est sincère. Il aime la nature sous toutes ses formes, même les plus humbles; il l'aime sous son voile de frimas comme dans sa parure printanière; il l'aime pour elle-même, et le charme qu'il y trouve, il le fait passer dans ses vers. Avec lui on se sent

dans le plein air des champs, et l'on respire la forte odeur des bois; mais il ne dédaigne ni le parterre odorant du jardin, ni ses allées bien entretenues : gazons élégants ou bruyères touffues, tout lui plaît tour à tour.

« Plongeant jusqu'à la cheville dans la mousse et le thym fleuri, — nous montons encore et sentons à chaque pas — notre pied s'enfoncer à moitié dans de petits tertres verts et doux, — que la taupe, ce mineur du sol, a élevés. — Elle aussi, comme les grandes taupes de l'humanité, — défigure la terre, et, conspirant dans l'ombre, — se peine fort pour gagner un édifice monumental — qui puisse rappeler le mal qu'elle a fait. — Le sommet est atteint, voici le fier bosquet — qui le couronne. Tout son orgueil pourtant ne préserve pas — la grande retraite des injures imprimées — par de rustiques graveurs qui de leurs couteaux dégradent — les panneaux, y laissant leur nom obscurément écrit — en caractères grotesques, et épelé de travers. — Si fort est le désir de s'immortaliser, — qui bat au cœur de l'homme que même peu, — peu d'années passagères gagnées sur l'abîme abhorré — du pâle oubli, semblent un prix glorieux, — même pour le rustre. Et maintenant le regard se promène,

— et du haut de cette éminence favorable à la contemplation, — il se réjouit de l'étendue qu'il embrasse. Ici la bergerie — répand ses hôtes laineux sur le sol. — S'avançant d'abord comme un flot, ils cherchent — le milieu du champ, puis se dispersant peu à peu, — chacun à son goût, ils blanchissent bientôt toute la plaine. — Là, chargé du foin que le soleil a brûlé sur la prairie, — se traîne le chariot qui revient, tandis qu'allégé de son poids, — un autre char le rencontre en passant rapidement, — et que le rustique conducteur, appuyé sur l'attelage, — vocifère et s'impatiente du retard. [1] »

[1] Hence, ankle-deep in moss and flovery thyme,
We mount again, and feel at every step
Our foot half sunk in hillocks green and soft,
Raised by the mole, the miner of the soil.
He, not unlike the great ones of mankind,
Disfigures earth, and, plotting in the dark,
Toils much to earn a monumental pile,
That may record the mischiefs he bas done.
The summit gain'd, behold the proud alcove
That crowns it ! yet not all its pride secures
The grand retreat from injuries impress'd
By rural carvers, who with knives deface
The panels, leaving an obscure, rude name,
In characters uncouth, and spelt amiss.
So strong the zeal to immortalise himself
Beats in the breast of man, that even a few,
Few transient years, won from the abyss abhorr'd
Of blank oblivion, sem a glorious prize,
And even to a clown. Now roves the eye,
And posted on this speculative height

Que de naturel et de force dans ce petit tableau! Et pourtant on en trouverait facilement de plus parfaits encore. Il en est un entre autres, d'une poésie plus pénétrante et plus originale, que Sainte-Beuve appelle « exquis et mémorable, » et dont toutes les nuances adoucies viennent se réunir dans un ensemble délicieux. C'est une promenade à midi en hiver, et c'est en même temps une rêverie mélancolique, un retour sur le passé disparu. Les harmonies des cloches réveillent l'essaim des pensées tristes qui sommeillaient dans l'âme du poète, et le paysage baigné d'un rayon de soleil, semble se fondre dans la méditation. L'effet de ce morceau est d'une douceur étrange, et le voici presque en entier.

« Il y a dans les âmes une sympathie avec les sons, — et suivant la pente de l'esprit, l'oreille

Exults in its command. The sheepfold here
Pours out its fleecy tenants o'er the glebe.
A first, progressive as a stream, they seek
The middle field ; but scatter'd by degrees,
Each to his choice, soon whiten all the land.
There, from the sunburnt hay-field, homeward creeps
The loaded wain, while, lighten'd of its charge,
The wain that meets it passes swiftly by,
The boorish driver leaning o'er his team,
Vociferous, and impatient of delay.

est charmée — par les airs attendrissants ou guerriers, vifs ou graves. — Quelque corde, à l'unisson de ce que nous entendons, — est touchée en nous, et le cœur répond. — Qu'elle est suave la musique de ces cloches de village, qui— descendent par intervalles sur l'oreille, — en douce cadence, tantôt mourant au loin, — et tantôt retentissant plus fort, et plus fort encore, — claires et sonores, selon que la brise arrive! — D'une force tranquille, elle ouvre toutes les cellules — où dormait le souvenir. En quelque lieu que j'aie entendu — une semblable mélodie, l'image m'en revient — et avec elle tous les plaisirs et toutes les peines qu'elle rappelle. — Si vaste est la vue embrassée par l'esprit, — qu'en quelques courts moments je reviens — (comme un voyageur qui retrouve sa route sur une carte), —je reviens sur les détours de mon chemin à-travers bien des années. — Si court que paraisse le voyage, à le regarder en arrière, — il ne semblait pas toujours tel; le sentier rude—et la perspective souvent si lugubre et si solitaire, —bien des fois faisaient soupirer sur leur longueur décourageante. — Et cependant, sentant les maux présents, et n'ayant des maux passés—gardé dans notre esprit qu'une trace légère, point de trace peut-être, —

combien nous souhaitons de rappeler le temps qui n'est plus — pour tenter encore cette carrière où une fois déjà, — (faute d'expérience, nous le voyons maintenant,) — nous manquâmes ce bonheur que nous aurions pu trouver [1].

»..... Combien l'homme serait heureux de

[1] There is in souls a sympathy witht sounds,
And as the mind is pitch'd the ear is pleased
With melting airs or martial, brisk or grave.
Some chord in unison with what we hear
Is touch'd within us, and the heart replies.
How soft the music of those village bells
Falling at intervals upon the ear
In cadence sweet ! now dying all away,
Now pealing loud again and 'ouder still,
Clear and sonorous as the gale comes on.
With easy force it opens all the cells
Where memory slept. Wherever I have heard
A kindred melody, the scene recurs,
And with it alls its pleasures and its pains.
Such comprehensive views the spirit takes.
That in a few short moments I retrace
(As in a map the voyager his course)
The windings of my way through many years.
Short as in retrospect the journey seems,
It seem'd not always short ; the rugged path,
And prospect oft so dreary and forlorn,
Moved many a sigh at its disheartening length.
Yet feeling present evils, while the past
Faintly impress the mind, or not at all,
How readily we wish time spent revoked,
That we might try the ground again, where once
(Through inexperience as we now perceive)
We miss'd that happiness we might have found !

rappeler à la vie — le père que l'enfant négligeait ; plus heureux encore peut-être de rappeler une mère, amie plus tendre — s'il pouvait les demander tous deux aux portes de la mort. — Depuis qu'ils sont partis, le chagrin a soumis et dompté — l'humeur folâtre ; il pourrait maintenant supporter — (devenu grave lui-même dans la vallée de larmes) — et sentir sans contrainte la présence d'un père. — Mais ne comprendre la valeur d'un trésor, — que lorsque le temps a dérobé le bien méprisé, — c'est là ce qui cause en partie la pauvreté que nous éprouvons, — et ce qui fait du monde le désert qu'il est.....

» La nuit avait été une nuit d'hiver dans son humeur la plus âpre — et le matin piquant et clair. Mais maintenant à midi — sur la pente méridionale des collines, — où les bois font un rempart contre les bouffées de la bise, — la saison sourit, renonçant

How gladly would the man recall to life
The boy's neglected sire ! a mother too,
That softer friend, perhaps more gladly still,
Might he demand them at the gates of death.
Sorrow has, since they went, subdued and tamed
The playful humour ; he could now endure
(Himself grown sober in the vale of tears)
And feel a parent's presence no restraint.
But not to understand a treasure's worth
Till time has stolen away the slighted good,
Is cause of half the poverty we feel,

à toute sa rage — et prend une tiédeur de mai. La voûte est bleue, sans un nuage ; et blanche sans une tache — est la splendeur éblouissante du paysage qui s'étend dessous. — L'harmonie de nouveau passe sur le vallon — et j'aperçois à travers les arbres la tour crénelée — d'où part cette musique. Je ressens encore l'influence — calmante des accords que l'air apporte — et je me mets à rêver doucement en foulant — l'avenue qui verdit encore sous les chênes et les ormes, — dont les branches étendues font une voûte à l'allée. — Le dôme, bien que mouvant dans toute sa longueur, — lorsque le vent l'ébranle, a jusques à présent suffi, — et, interceptant dans leur chute silencieuse — les flocons nombreux, il m'a gardé mon sentier. — Nul bruit ici ; aucun, du moins, qui trouble la pensée. — Le rouge-gorge gazouille bien, mais il se contente — de notes faibles et plus qu'à demi étouffées. — Heureux de sa solitude et voletant léger — d'un branchage à l'autre, dès qu'il se pose il secoue, — de maint rejeton les gouttes pendantes de glace, — qui tintent en bas sur les feuilles sèches. — Le calme, accompagné de bruits si doux, — a plus de charme que le silence. Ici, la méditation — peut faire passer comme des instants les heures qu'elle absorbe. Ici le cœur — peut donner à la tête

une utile leçon — et la science sans ses livres peut devenir plus sage ».

Depuis un siècle environ que ces vers ont été écrits, il n'est pas de coin reculé dans la nature que la poésie moderne n'ait fouillé ; et cependant, ils n'ont rien perdu de leur grâce libre et

And makes the world the wilderness it is.
The night was winter in its roughest mood,
The morning sharp and clear. But now at noon
Upon the southern side of the slant hills,
And where the woods fence off the northern blast,
The season smiles, resigning all its rage,
And has the warmth of May. The vault is blue
Without a cloud, and white without a speck
The dazzling splendour of the scene below.
Again the harmony comes o'er the vale,
And through the trees I view the embattled tower
Whence all the music. I again perceive
The soothing influence of the wafted strains,
And settle in soft musings as I tread
The walk still verdant, under oaks and elms,
Whose outspread branches overarch the glade.
The roof though movable through all its length
As the wind sways it, has yet well sufficed,
And intercepting in their silent fall
The frequent flakes, has kept a path for me.
No noise is here, or none that hinders thought.
The redbreast warbles still, but is content
With slender notes and more than half suppress'd
Pleased with his solitude, and flitting light
From spray to spray, where'er he rests he shakes
From many a twig the pendent drops of ice,
That tinkle in the wither'd leaves below.
Stillness, accompanied with sounds so soft,
Charms more than silence. Meditation here
May think down hours to moments. Here the heart
May give a useful lesson to the head,
And learning wiser grow without his books.

légère, et rien n'en a vieilli. On en a fait de plus beaux ; on a creusé plus profondément le sillon qui n'était ici qu'entamé ; on a mis toujours plus de poésie dans la nature et plus de naturel dans la poésie ; on a peint avec plus d'éclat dans des rhythmes plus heureux : mais c'est Cowper qui, dans la *Tâche*, a montré l'exemple. Qu'il se soit quelquefois égaré dans le sentier qu'il frayait d'un pied hardi, que d'autres fois sa curiosité trop minutieuse ait employé le pinceau où la brosse aurait suffi, on ne peut le nier. Quand on lit, par exemple, dans le troisième livre, la longue énumération des soins que demande la culture du concombre, on ne saurait s'empêcher de partager l'avis de ces sages qui pourraient bien, dit l'auteur lui-même, trouver les vers aussi froids que le sujet ; mais ce ne sont là que des exceptions.

Sheridan, à propos d'une adresse faite au Parlement anglais, disait à Byron qu'il ne lui en était resté qu'un souvenir, à savoir qu'il y était question d'un phénix. « Et comment, lui dit Byron, l'auteur de l'adresse décrivait-il ce phénix ? — Comme un marchand de volailles, répondit Sheridan ; il y avait du vert, du jaune, du rouge et du bleu : il ne nous faisait pas grâce

d'une plume. — Et c'est justement comme ce marchand de volailles, ajoute Byron, que procède Cowper. » — Le mot est méchant, et il ne s'est guère trouvé juste qu'une ou deux fois tout au plus où le poète a disparu sous le jardinier ; partout ailleurs, cette critique porte à faux. Byron semble oublier que l'infiniment petit peut devenir poétique, ou plutôt que rien n'est petit dans cette « nature enchanteresse » qui causait à l'auteur de la *Tâche* des ravissements sans fin. On a reproché, à ce dernier, avec plus d'apparence de raison, de se lancer rarement dans de grandes descriptions naturelles ; on a dit qu'il n'aimait pas à s'aventurer plus loin que le bord des allées bien balayées de son jardin, qu'il avait peur des ondées, et que pour donner la main à la nature, il mettait une paire de gants frais, comme un homme du monde conduit sa danseuse au menuet. On a ajouté qu'il n'avait ni l'enthousiasme de Thomson pour les beautés simples, ni le sens exquis de Pope pour les élégances de l'art. Et si l'on a voulu faire entendre par là que Cowper ne parle que de ce qu'il connaît bien, que son horizon ne s'étend pas loin, qu'il n'a pas l'abondance de Thomson et que son art ne ressemble nullement à celui de Pope, cette critique n'est

pas aussi mordante qu'elle en a l'air. Il ne faut demander compte à un écrivain que de ce qu'il a voulu faire, et l'on ne peut pas lui faire un crime d'avoir préféré le bois peu sauvage de Weston, dont il connaissait chaque arbre, aux forêts du Nouveau-Monde qu'il n'avait jamais vues ; et d'avoir erré sur les bords de l'Ouse plus à sa portée que ceux du Meschacébé. Qu'importe, en effet, que le poète ne sorte pas de son jardin s'il sait en faire pour nous un petit monde plein de charme et d'intérêt ? Qu'importe, qu'il n'aille pas plus loin que la colline voisine, s'il sait y trouver, s'il sait nous y faire sentir toute la beauté de la création? Une goutte d'eau ne suffit-elle pas à refléter tout le firmament ? D'autres plus ambitieux réussissent dans de plus vastes compositions ; Cowper se contente de petits tableaux de paysage où il met sa personnalité sous des traits qui ne s'oublient pas. Il n'a pas voulu faire plus ; peut-être même ne croyait-il pas faire autant. Et c'est pourquoi il y a quelque injustice à le comparer à d'autres, et dans un genre qui n'a jamais été le sien, lui qui s'est fait un genre à part où il a des imitateurs sans avoir eu de maître.

Il est un autre domaine où il règne sans rival

et qu'on ne lui ravira pas aisément, où il est original et profondément anglais, où il a fait monter à la dignité de la poésie des sentiments et des objets qui ne relèvent généralement que de la prose et dont le centre est le foyer domestique.

Cowper, et c'est sans doute un malheur pour les lettres autant que pour lui-même, à proprement parler, a ignoré les joies de la famille ; mais entre ses amies, il en a du moins goûté la vie ; et si l'on veut trouver des peintures d'intérieur qui fassent envie, c'est à lui, vieux célibataire, qu'il faut les demander. Personne n'a parlé comme lui de tout ce qui rend aimable et cher l'espace compris entre les quatre murs d'une chambre. Personne n'a doré de plus de rayons la monotonie des occupations de chaque jour. Personne n'a mieux fait comprendre tout ce que peut renfermer de joies contenues l'intimité d'une soirée d'hiver. Personne, pour tout dire en une fois, n'a mieux chanté cette petite patrie dans la grande que les Anglais appellent *home* d'un mot intraduisible qui, dans sa brièveté, fait passer devant l'esprit tout un cortége d'idées souriantes, de souvenirs précieux et d'espérances. C'est cet ensemble que résume le beau

tableau que voici, un des plus parfaits que la plume de Cowper ait tracé :

« Ecoutez ! c'est le cor qui vibre, là-bas, sur le pont — qui de son ennuyeuse mais nécessaire longueur — enjambe le flot d'hiver où la lune — voit sa face sans rides se refléter brillante. — Il arrive le héros d'un monde bruyant, — il arrive les bottes éclaboussées, la ceinture de cuir à la taille et les mèches de ses cheveux gelées, — avec les nouvelles de toutes les nations ballottant sur son dos. — Fidèle à sa charge, le sac bien fermé derrière lui — et cependant sans curiosité pour ce qu'il porte, la seule chose dont il s'inquiète, — c'est de le conduire à l'auberge, sa destination, — et quand il a laissé tomber ce sac si désiré, de continuer sa route. — Il siffle en chevauchant, pauvre diable au cœur léger, — transi de froid et gai pourtant, messager de douleur — pour bien des gens peut-être, et de joie pour quelques-uns ; — mais joie ou douleur, peu lui importe. — Maisons en cendres, baisse des fonds, — naissances, morts et mariages, lettres humides — des larmes qui ruisselaient sur les joues de l'auteur — aussi vite que les périodes de sa plume abondante, — lettres chargées des soupirs amoureux d'un berger absent — ou de la réponse d'une nymphe, affectent

également et son cheval et lui indifférents à tout. — Mais, oh ! le sac important annoncé — par une musique dont le cœur est si fort remué, qui peut dire — quelles nouvelles il renferme ? Nos troupes se sont-elles réveillées — ou mêlent-elles encore, comme si elles étaient ivres d'opium, — leurs ronflements aux murmures de la vague atlantique ? — L'Inde est-elle libre ? Porte-t-elle les plumes — et les joyaux de son turban avec un sourire de paix, — ou bien la broyons-nous encore ? Le grand débat, la harangue populaire, la mordante réplique, — la logique et la sagesse et l'esprit, — et le rire bruyant, tout cela il me tarde de le connaître ; — je brûle de mettre en liberté ces argumentateurs emprisonnés — et de leur donner une fois encore la voix et l'expression. — Maintenant ranimez le feu, fermez-bien les volets, — laissez tomber les rideaux, faites faire un tour au sopha — et tandis que l'urne bouillonnant et sifflant — lance en l'air une colonne de vapeur, et que les tasses — où l'on boit la gaieté sans l'ivresse, sont prêtes pour chacun, — souhaitons la bienvenue au soir pacifique qui vient. — Bien autre la soirée de celui qui, la face luisante — sue dans un théâtre plein, et comprimé, — de part en part traversé par deux coudes poin-

tus — siffle l'acteur qui déclame sur la scène. — Bien autre la soirée du malheureux qui patiemment se tient debout jusqu'à ce que ses pieds aient des battements — et sa tête des palpitations, pour se nourrir de l'haleine — des patriotes qu'une rage héroïque fait éclater — ou des ministres en place tout sourire et tout calme. — Cet infolio de quatre pages, heureux ouvrage — que les critiques mêmes ne critiqueront pas, qui tient — tandis que je lis, l'attention curieuse — fortement enchaînée dans les liens d'un silence que les Beautés — bien qu'éloquentes elles-mêmes n'osent pourtant point rompre, — cette gazette, qu'est-elle sinon la carte de la vie affairée — avec ses agitations et ses grands intérêts ? » [1]

[1] Hark ! 'tis the twanging horn ! O'er yonder bridge,
That with its wearisome but needful length
Bestrides the wintry flood, in which the moon
Sees her unwrinkled face reflected bright,
He comes, the herald of a noisy world,
With spatter'd boots, strapp'd waist, and frozen locks,
News from all nations lumbering at his back.
True to his charge the close-pack'd load behind,
Yet careless what he brings, his one concern
Is to conduct it to the destined inn,
And having dropp'd the expected bag — pass on.
He whistles as he goes, light-hearted wretch,
Cold and yet cheerful : messenger of grief
Perhaps to thousands, and of joy to some,

Et Cowper, poursuivant ce thème, analyse avec une fantaisie charmante tout le contenu de cette

To him indifferent whether grief or joy.
Houses in ashes, and the fall of stocks,
Births, deaths, and marriages, epistles wet
With tears that trickled down the writer's cheeks
Fast as the periods from his fluent quill,
Or charged with amorous sighs of absent swains,
Or nymphs responsive, equally affect
His horse and him, unconscious of them all.
But oh the important budget! usher'd in
With such heart-shaking music, who can say
What are its tidings! have our troops awaked?
Or do they still, as if with opium drugg'd,
Snore to the murmurs of the Atlantic wave?
Is India free? and does she wear her plumed
And jewell'd turban with a smile of peace,
Or do we grind her still? The grand debate,
The popular harangue, the tart reply,
The logic, and the wisdom, and the wit,
And the loud laugh — I long to know them all;
I burn to set imprison'd wranglers free,
And give them voice and utterance once again.
Now stir the fire, and close the shutters fast,
Let fall the curtains, wheel the sofa round,
And while the bubbling and loud hissing urn
Throws up a steamy column, and the cups
That cheer but not inebriate, wait on each,
So let us welcome peaceful evening in.
Not such his evening, who with shining face
Sweats in the crowded theatre, and squeezed
And bored with elbow points through both his sides,
Outscolds the ranting actor on the stage;
Nor his, who patient stands till his feet throb,
And his head thumps, to feed upon the breath
Of patriots, bursting with heroic rage,
Or placemen, all tranquillity and smiles.
This folio of four pages, happy work!
Which not even critics criticise; that holds

carte. Il voit lutter les ambitieux que fascine et qu'attire l'éclat des sceaux de l'Etat; il entend couler l'éloquence huileuse des uns, et tonner comme des cataractes les déclamations des autres. Il passe ensuite aux bons mots du jour, puis à la forêt des annonces où se mêlent dans une joyeuse confusion, roses pour les joues, lis pour les fronts fanés, dents pour les édentés et boucles pour les chauves avec les prodiges des magiciens.

« Quel plaisir à travers les fentes de sa retraite — de jeter un regard sur ce monde; de voir l'agitation — de la grande Babel sans en sentir la foule; — d'entendre la clameur qu'elle pousse à travers toutes ses portes — à une distance sûre, où le bruit mourant — vient frapper comme un doux murmure l'oreille sans la blesser [1]. »

Inquisitive attention while I read,
Fast bound in chains of silence, which the fair,
Though eloquent themselves, yet fear to break;
What is it but a map of busy life,
Its fluctuations, and its vast concerns?
1 'Tis pleasant through the loopholes of retreat
To peep at such a world; to see the stir
Of the great Babel, and not feel the crowd;
To hear the roar she sends through all her gates,
At a safe distance, where the dying sound
Falls a soft murmur on the uninjured ear.

C'est la terre maintenant qu'il embrasse d'un coup-d'œil, qu'il parcourt sous tous les climats, avec les voyageurs; et son imagination, semblable à l'aiguille d'un cadran, accomplit le grand tour sans sortir de chez elle. Il s'écrie alors par un retour de pensée tout naturel :

« O Hiver..... je t'aime si peu agréable que tu sembles — et tout redouté que tu sois. Tu tiens le soleil — prisonnier dans l'orient sans aurore, — abrégeant son voyage entre le matin et le milieu du jour, — et tu le précipites, impatient de son retard, — en bas dans l'occident rosé. Mais indulgent encore — tu compenses cette perte en ajoutant des heures — pour le commerce de la société, pour le délassement où l'on s'instruit; — et rassemblant à l'improviste en un groupe — la famille dispersée, tu fixes les pensées — non moins dispersées qu'elle par les occupations de la journée. — Je te couronne Roi des joies intimes, — des plaisirs du foyer, du bonheur domestique — et de toutes les douceurs que couvrent — les heures d'une longue soirée ininterrompue. — Point de roues qui s'arrêtent court avec fracas devant l'entrée; — point de valet impertinent et poudré, habile dans l'art — de sonner l'alarme ne vient assaillir la porte —

jusqu'à ce que la rue retentisse. Point de coursiers stationnaires, — toussant leur propre glas, tandis que sans souci du bruit qu'ils font — et pendant qu'ils tremblent, dans le cercle silencieux on s'évente. — Mais ici l'aiguille affairée fait sa tâche ; — le dessin s'avance, la fleur bien coloriée — patiemment brodée sur le linon neigeux — déroule ses replis ; boutons, feuilles, branches — et tendrons bouclés, disposés avec grâce — suivent le doigt agile de la Beauté, — guirlande qui ne se peut faner, et qui ne s'épanouit — jamais mieux que quand toute autre fleur est passée. — Une page de poète ou d'historien prend — la voix de l'un de nous pour l'amusement des autres ; — la lyre ardente, trésor des sons les plus suaves — qui s'ébranlent au toucher de mainte corde tremblante, — et la voix pure qui s'y marie sans s'y confondre, — et qui domine encore dans la lutte charmante, — trompent la longueur de la nuit, et donnent plus d'entrain — à la féminine industrie. L'acier enfilé — vole rapide et la tâche insensiblement s'accomplit. — Le volume fermé, les rites habituels — du dernier repas commencent, repas de romain — et dont la maîtresse du monde, autre fois faisait — ses délices, lorsque ses citoyens les

plus considérables — au clair de lune, devant leur humble porte — et sous l'ombrage domestique d'un vieux chêne — se régalaient, maigre festin, d'un radis et d'un œuf. — La conversation continue, ni triviale, ni terne non plus ; — un froncement de sourcils n'y interdit pas les jeux de la fantaisie, et le bruit de la gaieté n'en est pas proscrit. — Nous ne faisons pas non plus comme un monde impie — qui voit dans la religion une frénésie, et dans le Dieu — qui le créa, un intrus au sein de ses plaisirs ; — nous ne tressaillons pas à son auguste nom, nous ne jugeons pas que sa louange — forme une note discordante : car des sujets d'un ton plus grave — excitent bien souvent notre gratitude et notre amour, — tandis que la Mémoire, du bout de sa baguette — qui fait à nos yeux une revue exacte du passé, — nous retrace les dangers évités, le piége brisé, — l'ennemi déjoué, la délivrance obtenue — quand on ne l'attendait pas, la vie préservée, et la paix rendue : — fruits d'un amour éternel et tout puissant. — O soirées dignes des dieux, s'écriait — le poète Sabin. Et je réponds : ô soirées — plus estimables et plus enviables que les vôtres, — illuminées de vérités plus nobles — et dont jouissent avec

moi et les miens, tous ceux que nous aimons.[1] »

[1] I love thee, all unlovely as thou seem'st,
And dreaded as thou art. Thou hold'st the sun
A prisoner in the yet undawning east.
Shortening his journey between morn and noon,
And hurrying him, impatient of his stay,
Down to the rosy west; but kindly still
Compensating his loss with added hours
Of social converse and instructive ease,
And gathering, at short notice, in one group
The family dispersed, and fixing thought,
Not less dispersed by daylight ant its cares.
I crown thee King of intimate delights,
Fireside enjoyments, homeborn happiness,
And all the comforts that the lowly roof
Of undisturb'd retirement, and the hours
Of long uninterrupted evening know.
No rattling wheels stop short before these gates;
No powder'd pert proficient in the art
Of sounding an alarm, assaults these doors
Till the street rings; no stationary steeds
Cough their own knell, while, heedless of the sound,
The silent circle fan themselves, and quake:
But here the needle plies its busy task,
The pattern grows, the well-depicted flower,
Wrought patiently into the snowy lawn,
Unfolds its bosom; buds, and leaves, and sprigs,
And curling tendrils, gracefully disposed,
Follow the nimble finger of the fair;
A wreath that cannot fade, of flowers that blow
With most success when all besides decay.
The poet's or historian's page, by one
Made vocal for the amusement of the rest;
The sprightly lyre, whose treasure of sweet sounds
The touch from many a trembling chord shakes out;
And the clear voice symphonious, yet distinct,
And in the charming strife triumphant still,
Beguile the night, and set a keener edge
On female industry; the threaded steel

Rien ne manque à la sérénité de cette scène idéale et réelle à la fois, pas même la note grave qui la termine comme une prière. Ce n'est pas du reste, est-il besoin de le dire, le seul endroit où elle se fasse entendre. Un grand sentiment religieux pénètre le poème d'un bout à l'autre, et les croyances de Cowper donnent à la *Tâche* un caractère tout à fait particulier. Quand il parle

Flies swiftly, and unfelt the task proceeds.
The volume closed, the customary rites
Of the last meal commence. A Roman meal,
Such as the mistress of the world once found
Delicious, when her patriots of high note,
Perhaps by moonlight, at their humble doors,
And under an old oak's domestic shade,
Enjoy'd, spare feast! a radish and an egg.
Discourse ensues, not trivial, yet not dull,
Nor such as with a frown forbids the play
Of fancy, or proscribes the sound of mirth;
Nor do we madly, like an impious world,
Who deem religion frenzy, and the God
That made them an intruder on their joys,
Start at His awful name, or deem His praise
A jarring note. Themes of a graver tone,
Exciting oft our gratitude and love,
While we retrace with memory's pointing wand,
That calls the past to our exact review,
The dangers we have 'scaped, the broken snare,
The disappointed foe, deliverance found
Unlook'd for, life preserved and peace restored,
Fruits of omnipotent eternal love.
Oh evenings worthy of the gods! exclaim'd
The Sabine bard. Oh evenings, I reply,
More to be prized and coveted than yours,
As more illumined, and with nobler truths,
That I and mine, and those we love, enjoy.

de liberté, de fraternité humaine, et de paix domestique dans la solitude de la nature, ce n'est pas en philosophe du dix-huitième siècle qu'il le fait. Quand il dénonce la cruauté des rois, quand il réclame généreusement pour l'Inde écrasée par ses concitoyens, ce n'est pas à la façon de Diderot ou de l'abbé Raynal. C'est au nom d'une loi supérieure à celle de la conscience qu'il élève la voix, au nom d'une loi de grâce et d'amour telle qu'il la trouve dans l'Evangile. S'il arrive au même point que les philosophes, c'est par un chemin tout différent. Les philosophes, il les repousse loin de lui. Dans un de ses premiers poèmes, la *Vérité*, il avait tracé une comparaison restée célèbre, entre une paysanne à la foi candide et Voltaire, « le brillant Français; l'une, heureuse dans son ignorance et dans la simplicité de son cœur, l'autre, malheureux et perdu dans les erreurs que son cœur frivole préfère. » Au cinquième livre de la *Tâche*, il semble, sans le nommer pourtant, prendre à partie Rousseau, quand il invite ironiquement les déistes à combattre les doctrines épicuriennes : « Hâte-toi maintenant philosophe, dit-il, et rends-le libre.... dépense, pour célébrer la vertu, toute ta puissance de déclamation et d'emphase..... Ah! cymbale qui résonne,

airain qui retentit inutilement frappé, ce n'est pas avec une pareille musique qu'on peut charmer l'éclipse qui intercepte le rayon de la vérité céleste, et qui glace et assombrit une âme au loin errante. Il y manque la petite voix tranquille.[1]»

La *Tâche* est un poème tout chrétien, et ce n'est pas chose facile que de comprendre dans quel état d'esprit plein de contradictions devait se trouver l'homme qui, l'ayant composé, tout au rebours de Pascal, pouvait dire qu'il ne priait plus. Il semblerait au contraire que certains passages ont dû être écrits à genoux et dans les larmes, tant l'accent de la prière y est marqué, tandis que d'autres ont toute la vivacité et la conviction de quelque brûlant sermonnaire. Parfois la satire s'y mêle, satire inspirée par le zèle de la maison de Dieu, et dont la violence emprunte à la chaire toute sa liberté de langage, et au dogme toute sa sévérité. La lecture de Milton qui, à l'âge de quatorze ans, le faisait danser de joie, n'a pas été sans influence sur cette portion du poème de Cowper, comme sur toute sa poésie en

[1] Cette petite voix tranquille ou, suivant une traduction plus exacte, faible et mince, c'est celle qu'Elie, fuyant Jésabel, entendit dans le désert. Voyez Rois I, chapitre XIX. La façon dont Sainte-Beuve a traduit le passage, ferait supposer que l'allusion lui a échappé.

général. Southey a fait à cet égard quelques rapprochements curieux, qui montrent que si l'auteur de la *Tâche* a jamais imité quelqu'un, ç'a été celui du *Paradis Perdu*. Tous les deux d'ailleurs étaient nourris de l'Ancien Testament et avaient, à tout prendre, la même foi. Mais ce qui était à propos dans l'épopée dont la Bible a fourni le sujet, l'était-il également dans ce poème vagabond qui, parti de l'éloge du sofa, arrive, à la fin, à la vision du règne des saints sur la terre? Quelques-uns ont cru que l'ouvrage ne perdrait pas grand'chose à être débarrassé de ce branchage parasite ; d'autres ne l'ont guère admiré que par ses côtés religieux, le mettant en quelque sorte au rang des livres de piété. Peut-être faudrait-il faire un choix; ceux qui font bon marché de ce que Burns nommait « les bribes de théologie calviniste » qui déparent la *Tâche* en parlent bien à leur aise et ne s'aperçoivent pas qu'à côté du Cowper souriant, aimable, auteur de vers agréables et de beaux vers, il y a toujours eu un autre Cowper profondément religieux, quoique sans espoir pour lui-même, et comme le dit si bien Sainte-Beuve, un Cowper « foudroyé. » Ils ne voient pas que « ces bribes » ont donné des fleurs moins brillantes sans doute,

mais tout aussi naturelles que les autres ; que sans l'accident étrange qui l'avait jeté d'abord dans une dévotion mystique, les facultés poétiques de Cowper auraient probablement sommeillé toujours sous la poussière des archives de la Chambre des Lords ; et que dans ce génie singulier on ne peut séparer le prédicateur du poète. Et d'autre part, en se plaçant seulement au point de vue littéraire, il est bien difficile de reconnaître une valeur égale à tout ce qu'il a composé sous l'empire des idées religieuses, et avec la pensée de servir la cause de la piété en lui prêtant la force et la séduction de la versification. Il y a tels de ces morceaux qui sont purement épisodiques ; par exemple la légende de *Misagathus*, qu'on prendrait volontiers, a dit malicieusement Campbell, pour une interpolation de la bonne Mme Unwin, et dont la naïveté un peu puérile, n'ajoute rien, tant s'en faut, aux beautés du sixième livre de la *Tâche*. Il y en a d'autres où, pour ne rien dire de plus, le poète semble un peu s'échauffer à froid. Ainsi quand il célèbre la rentrée finale de l'univers dans l'ordre céleste, il reste au-dessous de son sujet ; il s'agite, mais sans s'élever de terre, et l'on sent que sa place n'est point dans le char de feu où montait

Bunyan. En revanche, avec quel charme il exprime sa confiance dans la bonté de ce Dieu qu'il entrevoit dans le moindre brin d'herbe, comme dans le moindre événement de sa vie. Quel ton de conviction irrésistible quand il parle de la beauté du ministère chrétien, et de quel amour il trace le portrait de ce pasteur idéal où les contemporains se plaisaient à reconnaître une réalité dans la personne de Whitefield. Là encore il sait être ingénieux et nouveau sans cesser d'être vrai. C'est un mélange de douceur et d'austérité sans éclat, mais non sans grâce ; c'est quelque chose de spécial, qu'on ne peut définir que par le nom de poésie religieuse, et qu'on ne comprend bien que sous un certain jour. Les deux citations suivantes ne perdront peut-être pas trop à être détachées de leur cadre et suffiront à en donner une idée :

« Toute chair est comme l'herbe, et toute sa gloire se fane — comme une belle fleur échevelée par le vent ; — les richesses ont des ailes et la grandeur est un rêve ; — l'homme que nous célébrons doit trouver une tombe, — et nous qui l'adorons, de vulgaires sépultures. — Rien n'est à l'épreuve de la malédiction générale — qui pèse sur la vanité et qui saisit toutes choses ici-bas.

— La seule fleur d'amarante qui croisse sur la terre — c'est la vertu ; le seul trésor durable, c'est la vérité. — Mais qu'est-ce que la vérité ? c'est ce que demandait Pilate — à la Vérité même qui ne daigna pas lui répondre. — Et pourquoi ? Dieu n'accordera-t-il pas sa lumière — à ceux qui la demandent ? Oui, et sans réserve ; c'est sa joie, — sa gloire et sa nature que d'en faire part. — Mais celui qui la cherche avec orgueil, sans candeur ni sincérité, — ni zèle, n'en aura pas une étincelle..... [1] »

Cowper, même quand il prend, comme dans ces vers un thème souvent traité déjà, le varie d'une façon imprévue en y faisant entrer des idées qui semblent d'abord faire disparate et

[1] All flesh is grass, and all its glory fades
Like the fair flower dishevell'd in the wind ;
Riches have wings, and grandeur is as dream ;
The man we celebrate must find a tomb,
And we that worship him, ignoble graves.
Nothing is proof against the general curse
Of vanity, that seizes all below.
The only amaranthine flower on earth
Is virtue ; the only lasting treasure, truth.
But what is truth ? Twas Pilate's question put
To Truth itself, that deign'd him no reply.
And wherefore ? will not God impart His light
To them that ask it ? — Freely — 'tis His joy,
His glory, and His nature to impart.
But to the proud, uncandid, insincere,
Or negligent inquirer, not a spark.

qui néanmoins ont une commune origine et coulent vers le même but. Voici encore sur une pensée contenue dans un texte de l'Ecriture un développement plein de grandeur :

« L'homme libre est celui que la vérité affranchit — et tous les autres sont esclaves. De toutes les chaînes — que les ennemis infernaux ligués pour sa perte — peuvent jeter sur lui, il n'en est pas qu'il ne secoue — aussi aisément que Samson ses brins d'osier vert. — Il porte au loin ses regards dans le champ si varié de la nature, — et quoique pauvre peut être comparé — à ceux dont les châteaux brillent à sa vue, — tout ce délicieux paysage, il l'appelle sien. — A lui les montagnes et à lui les vallées — et les rivières resplendissantes : à lui pour en jouir — avec un sentiment de propriété que peut seul éprouver — celui qui, plein d'une confiance filiale, sait lever vers le ciel un regard modeste — et dire en souriant : c'est mon Père qui a fait tout cela. — Et n'est-ce pas à lui en vertu d'un droit particulier, — à lui par l'énergie de l'intérêt qu'il y prend, — lui dont ces biens remplissent l'œil des pleurs d'une sainte joie — et le cœur de louanges et le noble esprit — des pensées les plus dignes de cet amour infatigable — qui traça, qui

bâtit, qui maintient encore un monde — revêtu de tant de beautés, pour l'homme rebelle? — Oui, vous pouvez remplir vos greniers, vous qui recueillez — le fruit qui charge le sol, vous pouvez dissiper beaucoup de biens — en excès insensés ; mais vous ne trouverez pas — au milieu des festins, et des chasses, et des chants, et des danses — une liberté pareille à la sienne, car par — de toute usurpation et sans faire tort à personne, — il s'approprie la nature comme l'œuvre de son Père — et fait de vos richesses un plus magnifique usage que vous-mêmes. — Il est vraiment un homme libre ; libre pour être né — non dans quelque mince ville, mais dans une cité fondée bien avant que les collines — fussent bâties et les fontaines ouvertes, avant la mer — avec la multitude de ses vagues rugissantes.— Sa liberté est la même dans tous les états — et rien dans la condition de cette vie changeante — et fertile en soucis, où chaque jour — amène avec lui sa peine, n'est capable de la diminuer.— Car il a des ailes que ni maladie, ni souffrance, — ni pauvreté ne peuvent estropier ou limiter. — Pas de coin si étroit où les étendant — à l'aise, il ne se trouve au large. L'oppresseur tient son corps attaché, mais ne sait pas quel essor — prend son

âme insensible aux liens, — ne sait pas qu'on tente vainement d'enchaîner — celui en qui Dieu prend plaisir et où Il habite [1]. »

[1] He is the freeman whom the truth makes free,
And all are slaves beside. There's not a chain
That hellish foes confederate for his harm
Can wind around him, but he casts it off
With as much ease as Samson his green withes;
He looks abroad into the varied field
Of nature, and though poor perhaps, compared
With those whose mansions glitter in his sight,
Calls the delightful scenery all his own.
His are the mountains, and the valleys his,
And the resplendent rivers. His to enjoy
With a propriety that none can feel,
But who, with filial confidence inspired,
Can lift to heaven an unpresumptuous eye,
And smiling say — « My Father made them all ! »
Are they not his by a peculiar right,
And by an emphasis of interest his,
Whose eye they fill with tears of holy joy,
Whose heart with praise, and whose exalted mind
With worthy thoughts of that unwearied love
That plann'd, and built, and still upholds a world
So clothed with beauty, for rebellious man ?
Yes — ye may fill your garners, ye that reap
The loaded soil, and ye may waste much good
In senseless riot ; but ye will not find
In feast or in the chase, in song or dance,
A liberty like his, who unimpeach'd
Of usurpation, and to no man's wrong,
Appropriates nature as his Father's work,
And has a richer use of yours, than you.
He is indeed a freeman ; free by birth
Of no mean city, plann'd or ere the hills
Were built, the fountains open'd, or the sea
With all his roaring multitude of waves.
His freedom is the same in every state ;
And no condition of this changeful life,

Les beautés brillantes et légères sont généralement plus sûres de plaire que les beautés sérieuses. Or, il faut bien l'avouer, ce sont surtout celles-ci qu'on rencontre dans le grand poème de Cowper. Elles sont nombreuses, mais encore faut-il se familiariser avec elles et bien des gens ont trouvé l'ouvrage ennuyeux et trop didactique. Didactique, il l'est en effet, et de plus descriptif et moral. Mais il est en même temps supérieur à ces trois genres et d'une poésie plus élevée. Peut-être porte-t-il la peine de n'appartenir à aucun genre bien défini. Il a, de plus, quelques défauts bien réels. Le plus grand de tous, c'est qu'il est décousu et semble avoir été composé par miettes plutôt que par morceaux d'ensemble. Aussi, faite avec suite, la lecture n'en est pas sans fatigue. Et puis, c'est trop pour lui-même que l'auteur écrit. Rare défaut, et qui est bien près d'être une qualité ; mais Cowper y

So manifold in cares, whose every day
Brings its own evil with it, makes it less :
For he has wings that neither sickness, pain,
Nor penury can cripple or confine.
No nook so narrow but he spreads them there
With ease, and is at large. The oppressor holds
His body bound, but knows not what a range
His spirit takes, unconscious of a chain,
And that to bind him is a vain attempt
Whom God delights in, and in whom He dwells.

a dépassé la mesure, et les bonds capricieux où s'échappe sa pensée, les formes dures, négligées qu'elle affecte parfois, indiquent un parti-pris dont l'effet, loin d'être toujours heureux, devient quelquefois grotesque. En tant qu'œuvre d'art, la *Tâche* présente donc à la critique des côtés bien faibles. Mais ce qui en fera toujours la valeur, c'est que l'âme d'un vrai poète, sympathique et généreuse, s'y est livrée tout entière. Et, la part des faiblesses et des longueurs étant faite, c'est bien comme l'écrivait Burns qui s'y connaissait en fait de vérité, de naturel et de pittoresque, un « fameux poème. »

CHAPITRE IX

Lady Hesketh.

La surprise fut grande dans le cercle des amis de Cowper lorsqu'il leur apprit qu'il allait remettre entre les mains de l'éditeur Johnson un poème contenant plus de cinq mille vers. M. Newton, un peu vexé de n'avoir pas été dans le secret et avec son bonheur habituel de prévisions, n'augurait pas grand succès pour la *Tâche*. Le succès fut éclatant, et l'année 1785 fit de Cowper le premier et le plus populaire des poètes de son temps. On dit même que, la *Rosciade* de Churchill exceptée, aucun poème ne s'était jusqu'alors aussi rapidement répandu. « C'est une belle chose, put dire Cowper dont les espérances étaient dépassées, que d'être poète ; cela donne tant d'animation au monde ! J'aurais pu prêcher plus de sermons et de meilleurs que n'en prêcha

jamais Tillotson lui-même, et le monde serait encore resté profondément endormi ; mais un volume de vers est un violon qui met l'univers en train. » Ce qui plaisait sans doute à la foule des lecteurs, c'était non-seulement les beautés poétiques que renfermait l'ouvrage, mais surtout l'expression de sentiments humains et familiers où chacun se retrouvait, tandis que beaucoup d'autres étaient principalement attirés par son caractère religieux et voyaient avec bonheur les enseignements de l'Evangile, relégués jusqu'alors dans les recueils d'hymnes et de cantiques appréciés des seuls fidèles, entrer brillamment dans le domaine de la poésie mondaine, en forçant l'admiration des lettrés. Depuis Milton, dont l'imagination était trop haute, trop ornée de richesses classiques pour devenir populaire, Cowper était le premier poète qui s'avisât d'être chrétien et de mettre la muse au service de l'orthodoxie, ce dont tout un grand parti lui savait gré. Ensuite, le poème paraissait à un moment où le goût des descriptions champêtres réveillé par Thomson avait un vif besoin de satisfactions nouvelles. Une dernière cause de succès, c'était le bruit qu'avait fait *John Gilpin* depuis qu'aux applaudissements de la grande tragédienne, Mme Sid-

dons, un acteur fameux, Henderson l'avait récité dans une lecture publique. L'effet avait été immense. On ne parlait plus que de l'écuyer burlesque qui partageait les honneurs du jour et la faveur de la foule avec un Porc-Savant célèbre : rapprochement dont Cowper tirait de philosophiques méditations sur le néant de la gloire humaine. L'éditeur eut l'heureuse idée de joindre la ballade encore anonyme au poème sérieux, ce qui fit que bien des gens lurent la *Tâche* par la seule raison qu'elle était de l'auteur de *John Gilpin*. Rien ne vint troubler le concert des éloges, et Cowper put voir qu'il était aussi apprécié à Olney qu'à Londres : M. Teedon lui-même était content et le reconnaissait pour un génie.

Toute cette gloire n'aurait sans doute pas rempli le vide qu'avait fait le départ de Lady Austen, si des amitiés nouvelles et de vieilles amitiés renouées n'étaient à ce moment venues égayer sa solitude. M. et Mme Throckmorton, de Weston, étant entrés par hasard en relation avec lui, se firent bien vite aimer, et les rapports devinrent fréquents. D'autre part, la famille du poète profita de sa célébrité naissante pour reprendre la correspondance négligée. Depuis longtemps il y avait eu des deux côtés, semble-t-il, un senti-

ment de malaise. Le revenu qu'on s'était réuni pour faire au poète était servi régulièrement, mais c'était tout ; et Cowper pouvait croire que les siens le regardaient avec plus de pitié que d'affection. La publication de la *Tâche* eut pour effet de lui ramener des parents dont il n'avait pas toujours écouté les avis, mais dont la générosité à son égard ne s'était pas démentie et qui étaient plus heureux encore, quoi qu'on en ait dit de retrouver Cowper lui-même dans son nouveau poème que flattés de le retrouver illustre. C'est, du moins, ce qu'on peut assurer avec certitude de cette aimable cousine, entrevue déjà dans la jeunesse de Cowper, et qui reprit à ce moment dans son affection et dans ses pensées une place qui avait toujours été la sienne, mais qui était restée longtemps vide.

Lady Hesketh, après avoir passé plusieurs années à l'étranger avec son mari le baronnet Thomas Hesketh, devenue veuve, était rentrée en Angleterre. Elle n'avait pas vu son cousin depuis le jour où elle l'avait trouvé au Temple, plongé dans un morne désespoir et refusant de lui répondre, et la dernière lettre qu'elle en avait reçue lui avait paru d'une piété trop exaltée pour que la correspondance restât possible. En retrou-

vant dans la lecture de John Gilpin comme l'écho d'une gaieté qu'elle avait partagée autrefois, lorsque brillante beauté elle attirait tous les yeux au Ranelagh, elle s'était dit qu'une lettre d'elle serait peut-être bien accueillie du compagnon de sa jeunesse, et elle avait risqué l'aventure. De 1785 à 1793 cette lettre fut suivie de beaucoup d'autres, et c'est grand dommage qu'elles aient toutes disparu. On y verrait se dessiner un bien charmant portrait dont on n'aperçoit que les traits épars dans les lettres de Cowper, et l'on connaîtrait mieux l'esprit distingué, le cœur noble et tendre que l'on ne fait que deviner dans ce dialogue où sa voix n'est jamais entendue.

Ce n'est pas une des moindres singularités de l'histoire de Cowper que cette succession de trois influences féminines différentes dans leur caractère et, sans l'avoir été au même degré, bienfaisantes dans leur ensemble. C'est d'abord Mme Unwin avec son affection solide qui, dans les sombres années de désespoir, vraie sœur de charité, veille sur la vie du pauvre malade qui est venu s'abriter près d'elle, épie le retour de sa raison et donne tour à tour, pour aliment à l'activité de son imagination, les occupations de la main et

celles de l'esprit, l'art du rabot et celui des vers. Et quand dix-huit années ont usé le ressort par l'habitude, c'est Lady Austen qui vient ouvrir au poète un horizon nouveau et qui s'en va, trop tôt sans doute. Avec Lady Hesketh, c'est la foule des souvenirs de jeunesse qui s'avance, c'est le cercle de la famille qui se rouvre, ce sont les surprises ingénieuses, les confidences intimes qui viennent animer, embellir une retraite enfin visitée par la gloire. Peu de chose aurait alors manqué au bonheur de Cowper s'il avait pu secouer le fardeau de la pensée funeste qui l'oppressait comme un cauchemar et lui montrait sa destinée finale sous des couleurs si noires. Mais cet effort était au-dessus de ses forces ; il le sentait, le déplorait et avait fini par en prendre son parti, laissant sommeiller au fond de son cœur la secrète et douloureuse blessure.

Elle n'était pas toute morale, car la différence des saisons l'irritait ou l'apaisait. Ainsi, les vents d'est, le mois de janvier, la pleine lune même avait, sinon sur l'humeur, du moins sur l'esprit du poète, un effet très-marqué. Il en redoutait l'approche, et l'imagination entrait sans doute pour une part dans ses craintes. Aussi Southey a-t-il pu remarquer que Cow-

per fut rarement aussi malheureux qu'il se représentait en parlant de lui-même, et il en donne ce motif, que toute peine d'esprit où le malade garde d'ailleurs sa raison sur tout ce qui ne s'y rapporte pas, est assez semblable à la douleur que fait éprouver un rêve dont on ne peut ni s'éveiller ni être réveillé, mais qui ne pénètre pas plus profondément et dont on sent vaguement qu'elle n'a pas de réalité. Il semblerait, en outre, qu'à mesure qu'il sortait d'Olney et de lui-même, et que sa société devenant plus recherchée, il avait plus de gens à fréquenter et plus de lettres à écrire, il semblerait qu'il se sentait plus à l'aise. Cette haine du monde qu'il avait soigneusement nourrie pendant vingt ans, perdait de son âpreté et paraissait s'en aller, à l'âge où elle arrive chez d'autres hommes ; si bien qu'on peut se demander si elle n'avait pas été plus factice que réelle.

C'est ce qui ressort de sa correspondance avec sa cousine Hesketh, et c'est aussi ce qui contribue à la rendre si intéressante malgré des longueurs inévitables. Elle nous le montre sous un jour plus riant et plus doux; son caractère affectueux s'y retrouve plus affectueux encore. On comprend mieux, en la lisant, l'attrait qu'il exer-

çait sur tous ceux qui entraient dans sa confiance, ainsi que les dévouements qu'il inspira jusqu'à sa dernière heure. La situation exceptionnelle que son malheur lui avait faite y paraît aussi plus naturelle. On s'explique même comment il se fait que, loin que la médisance l'ait jamais effleurée, elle a toujours été regardée au contraire avec une involontaire compassion où la pensée de ce qu'on a appelé le *ménage* de Cowper, mêlait un sourire inoffensif. Enfin, c'est dans cette correspondance que se reflètent les meilleures années du poète, on pourrait dire les plus heureuses, si l'on oubliait la courte apparition de la *sœur Anne*. Pour exprimer le sentiment que lui faisait éprouver cette reprise de souvenirs communs, Cowper s'est lui-même comparé au voyageur de Pope qui, passant par le désert, tressaille tout à coup au bruit inattendu d'un cours d'eau. Cet emprunt poétique était inutile, et la simple prose des extraits suivants, première réponse aux avances de lady Hesketh, exprime suffisamment la sincérité de sa joie :

« Ma chère cousine,

» Ce n'est pas une nouveauté pour vous que de causer du plaisir aux gens, mais j'ose dire que vous en faites rarement plus que vous ne m'en

avez fait ce matin. Quand je descendis pour déjeuner et trouvai sur la table une lettre affranchie par mon oncle, et qu'en ouvrant l'enveloppe, je vis qu'elle en contenait une de vous, je me dis intérieurement : C'est justement comme cela devait être. Nous voilà tous redevenus jeunes, et les joies que je ne croyais plus revoir sont vraiment revenues. Vous voyez donc que vous jugiez bien quand vous conjecturiez qu'une ligne de vous ne me serait pas désagréable. Cela ne pouvait être, cela n'a été en effet qu'une très-agréable surprise, car je puis me vanter d'avoir pour vous une affection que ni les années, ni l'interruption de nos rapports n'ont en rien diminuée. Il me suffit seulement de me rappeler de quel prix vous fûtes jadis à mes yeux, et avec combien de raison, pour qu'aussitôt je sente ce sentiment reprendre vie avec la même force, si l'on peut appliquer ce mot à ce qui ne faisait que sommeiller tout au plus, faute de trouver son emploi. Et encore est-ce une calomnie que de parler de sommeil. Quel plaisir n'ai-je pas eu mille fois à me retracer mille scènes différentes, où nos deux personnes formaient tout le drame, et cela quand je n'avais aucun motif de supposer que j'entendrais jamais parler de vous encore. J'ai ri avec vous à ce

« Spectacle des Mille et une Nuits, » qui nous procurait, vous le savez bien, un fonds de gaieté qui mérite mieux que l'oubli. Je me suis promené avec vous à Netley-Abbey, j'ai grimpé avec vous par-dessus toutes les haies, et ensemble nous avons accompli bien d'autres exploits encore, du moins sur le terrain de ma mémoire, le tout dans l'espace de ces dernières années ; si même je disais depuis un an, je ne dirais rien de contraire à la vérité. Les heures que j'ai passées auprès de vous comptent parmi les plus charmantes de mes jours d'autrefois et sont si profondément inscrites dans les annales de mon esprit qu'aucune rature n'est possible. »

Lady Hesketh, dont l'affection ne se bornait pas au plaisir d'écrire et de recevoir des lettres spirituelles, et qui était riche, avait bien vite, descendant de la poésie des souvenirs aux réalités de la vie matérielle, touché la question délicate des besoins pécuniaires de son cousin. Il lui répondit avec une simplicité qui fait encore plus d'honneur à celle qu'il en jugeait digne qu'à lui-même : « Ma bien chère cousine, dont la dernière lettre si affectueuse ne cesse de me trotter par la tête depuis que je l'ai reçue, et à laquelle je m'asseois maintenant pour répondre deux jours plus

tôt que la poste ne m'en fournira l'occasion, je vous remercie avec un empressement dont je suis assuré que vous me tiendrez compte, quoique je n'emploie pas beaucoup de mots pour l'exprimer. Je ne cherche pas à faire de *nouveaux* amis, n'étant pas tout à fait sûr d'en trouver, mais j'ai un plaisir inexprimable à me sentir encore cher aux anciens. J'espère que notre correspondance a subi sa dernière interruption et que nous descendrons ensemble au tombeau en causant, en jasant aussi joyeusement que le comportera un monde comme celui-ci. Je suis heureux que mes poèmes vous aient plu. Mon volume ne m'a jamais, à aucun moment, soit quand je le composais, soit depuis sa publication, procuré autant de plaisir que m'en fait l'opinion que mon oncle et vous en avez prise. Je fais la part de la partialité, de ce goût particulièrement vif qui vous fait à tous deux trouver tant de jouissance à ce que vous aimez ; et, après avoir exactement fait le décompte sur ces deux points, avec ce qui reste de votre approbation, je me trouve encore riche. Mais pardessus tout, j'honore John Gilpin, puisque c'est lui qui vous a le premier encouragée à prendre la plume. Je l'écrivis pour faire rire et il a bien atteint son but ; mais je lui dois maintenant une

acquisition plus précieuse que tous les éclats de rire du monde réunis, je lui dois d'avoir repris ma correspondance avec vous, et c'est pour moi inestimable.

» Ma bienveillante et généreuse cousine, lorsqu'on me demanda autrefois si je ne manquais de rien, et lorsque la personne qui m'adressait cette question me donna délicatement à entendre qu'elle était prête à satisfaire à tous mes besoins, je remerciai avec politesse, mais refusai absolument cette faveur. De tous les inconvénients dont je souffre, ou dont j'ai eu à souffrir, il n'en est pas que je n'eusse volontiers enduré plutôt que de me sentir lié par une obligation de cette sorte envers une personne qui, comparée à vous, était pour moi une étrangère. Mais avec vous, tout autre est ma réponse. Je vous connais à fond, je sais la générosité de votre caractère, et j'ai dans la sincérité de vos offres de service cette confiance absolue qui m'épargne toute gauche contrainte et toute crainte d'abuser en acceptant. C'est pourquoi à vous je réponds : oui, quand il vous plaira, tout ce qui vous plaira, et comme il vous plaira. J'ajoute en outre que mon affection pour la donatrice est telle qu'elle rendra dix fois plus grande la satisfaction que j'aurai à recevoir.»

« .... Je ne puis m'empêcher de croire que je vous reconnaîtrais malgré tout ce que le temps peut vous avoir fait ; il n'est pas un trait de votre visage que je ne me rappellerais aussitôt, si je pouvais le rencontrer en chemin, et à part. Je dirais : voilà le nez de ma cousine, ou, voilà ses lèvres et son menton, et il n'y a pas sur la terre une autre femme qu'elle qui y ait droit. Quant à moi, je suis pour mon âge un alerte jouvenceau, étant moins devenu gris que chauve. Peu importe ! De tous les cheveux qu'il y a eu au monde, il n'en est pas beaucoup qui aient eu l'honneur de m'appartenir ; en conséquence, comme j'en ai trouvé juste assez pour friser un peu à l'oreille, et pour mêler avec quelques-uns qui sont à moi et qui pendent par derrière, je parais, si vous me voyez dans l'après-midi, avoir une coiffure très-convenable et qu'on ne distinguerait pas aisément de ma chevelure naturelle, laquelle portée dans une petite bourse avec un ruban noir autour du cou, me continue les charmes de la jeunesse sur le bord de l'âge. Arrière la crainte d'écrire trop souvent !

» P.-S. — Pour compléter l'idée que je vous ai donnée de moi, j'ajoute les deux item suivants : je ne suis endetté envers personne et je deviens gras. »

Ce n'était pas seulement par des choses de conséquence que lady Hesketh prouvait son amitié, et l'intérêt qu'elle prenait à son cousin lui faisait inventer mille petites surprises ingénieuses. C'était tantôt du vin, tantôt un objet de toilette ou un meuble élégant qui prenait le chemin d'Olney pour y être accueilli avec cette joie dont seuls les enfants et les poètes ont le secret. Au souvenir venu de la ville, on répondait quelquefois par un de ces présents rustiques dont l'origine augmente le prix aux yeux des citadins, mais qui valait certainement moins que la lettre qui l'annonçait. C'est sur un échange de cette espèce que roulent les lignes suivantes :

« Votre bonté me réduit à la nécessité, agréable nécessité sans doute, d'écrire toutes mes lettres dans le même style ; toujours des remerciements, remerciements au commencement et remerciements à la fin. C'est néanmoins, je le répète, une agréable occupation quand ces remerciements sont vraiment exprimés par le cœur ; et je puis ajouter sans mentir qu'il n'est pas une personne que je remercie avec autant d'affection que vous. Vous me pressez de vous donner sur le vin mon opinion vraie. Pour le dire en passant, il est arrivé sans le moindre accident, et les bou-

teilles intactes; j'ai achevé la première aujourd'hui même. Il est excellent et bien préférable à celui que je buvais d'habitude et qui n'était pas mauvais. Les bouteilles seront en ville samedi. Je suis amoureux du pupitre et de son contenu, même avant de l'avoir vu. Il sera tout à fait le bienvenu. Il y a quelques années j'avais fait cadeau à Mme Unwin d'une tabatière en argent. Un ami l'avait achetée pour moi à Londres, mais par la dimension et la forme, elle était plutôt destinée à un homme qu'à une femme. Aussi Mme Unwin accepte-t-elle avec plaisir celle que vous avez envoyée, je devrais dire avec le plus grand plaisir. Et moi, congédiant la malle en cuir qui m'a servi si longtemps de tabatière, je lui succéderai dans la possession de la sienne..... Il y a quelques soirs, elle me dit après souper : « J'ai deux belles volailles qu'on engraisse, toutes prêtes à être mangées; je me demande s'il ne faudrait pas les envoyer à lady Hesketh ». — Certainement, répondis-je et je vais vous conter une histoire qui vous prouvera toute la convenance de ce procédé. Mon frère était une fois vicaire de M. Fawkes d'Orpington, dans le comté de Kent. Je vivais alors au Temple. Un matin que je lisais au coin du feu, j'entends à la porte un

pas étonnamment pesant. J'ouvre et j'aperçois la figure la plus rurale du monde avec de très-sales bottes et un carrick aussi sale. Croyant voir un client que ma grande réputation d'avocat m'attirait de quelque contrée lointaine, je le priai d'entrer. C'est ce qu'il fit en s'annonçant à moi comme le fermier chez qui mon frère logeait à Orpington. Après m'avoir donné ce renseignement préliminaire, il déboutonna son carrick et je remarquai quantité de longues plumes qui pointaient d'une poche intérieure de côté. Il y plongea la main et, non sans beaucoup de peine, en tira un gros et gras chapon. Il procéda alors à l'allégement de son autre poche dont il tira un chapon tout semblable en me demandant d'accepter les deux. Je les fis porter à la taverne où ils furent apprêtés; et, avec deux ou trois amis invités au régal, nous les trouvâmes incomparablement meilleurs que toutes les volailles sorties des poulaillers de Londres, dont nous avions jamais tâté. Or, dis-je à Mme Unwin, il y a quelque apparence que les volailles soient aussi bonnes à Olney qu'à Orpington; envoyez-les donc; car il n'y a pas moyen d'en tirer autrement un aussi bon parti [1]. »

[1] SOUTHEY, *Life and Works of William Cowper*, t. III, p. 228.

Les volailles reçues, lady Hesketh grondait doucement son cousin et faisait mine de se fâcher. Et Cowper promettait qu'il le ferait encore et répondait en riant : « Je sais fort bien, ma cousine, quelle redoutable créature vous faites, une fois que vous entrez en fureur. Une sardine pendant l'orage n'est pas à moitié aussi terrible. Mais tout cela ne sert de rien. Vous êtes loin, aussi faisons-nous claquer nos doigts. Ce n'est pas que nous ayons encore présentement des volailles. Non, non; tranquillisez-vous sur ce sujet. Le poulailler est vide, et ne peut se remplir à cette époque de l'année, mais le printemps commence à s'approcher. Il y a encore quelque chose comme des œufs par le monde, lesquels œufs étant couvés se transformeront, les uns en poulets, les autres en canetons. Ainsi rassemblez toute votre patience, car aussi sûr que vous vivez, et si nous vivons aussi, nous la mettrons à l'épreuve. Mais sérieusement il ne faut pas nous refuser un des plus grands plaisirs que nous puissions avoir et qui est de vous donner, de loin en loin, une toute petite preuve du cas que nous faisons de vous. Nous ne pouvons pas rester assis les bras croisés et nous contenter seulement de dire que nous aimons lady Hesketh. »

Quelquefois les objets promis n'arrivaient pas, étaient en retard ou se trompaient de route. C'étaient alors des impatiences charmantes, des désespoirs comiques. Il y a entre autres un fameux pupitre, qui devait être et qui se trouva un chef-d'œuvre d'art utile; mais qui eut bien de la peine à parvenir au poète. Il l'attendait tous les jours; pour l'avoir plus tôt, il l'avait envoyé chercher à Sherrington, où le messager devait le déposer. On n'avait rien trouvé; et ne pouvant écrire *sur* son pupitre, il écrivait *à propos* de son pupitre :

« Ma chère, vous ne me dites pas un mot du pupitre dans votre lettre, que j'ai reçue ce matin. Je conclus de votre silence que vous le supposiez, soit à Olney, soit en route pour Olney, et que si vous vous attendiez à quelque chose, c'était à être informée de son arrivée à bon port. C'est pourquoi, où peut-il donc bien être? Les raisons que je vous ai données hier au soir m'empêchent d'être, à ce sujet, dans un désespoir absolu; mais, pour dire la vérité, je me tiens en chancelant sur le bord. J'écris, et j'ai écrit depuis nombre d'années, sur un volume de cartes géographiques que je commence maintenant à trouver trop bas et trop plat; et cependant, tant que je

n'ai pas attendu de meilleur pupitre, je n'ai rien trouvé à reprendre à celui-là. Voyez donc combien il est vrai d'observer qu'en augmentant le nombre de nos commodités, nous multiplions nos besoins exactement dans la même proportion ! Je ne puis pas douter non plus que si vous veniez me dire que tous les hommes, à Londres, pourvu qu'ils soient à la mode, portent des souliers de velours noir avec des roses blanches, et si vous ajoutiez que vous m'en enverrez de pareils, je ne puis pas douter que je ne dansasse d'impatience jusqu'à leur arrivée. Non que je donne un liard pour l'étoffe dont sont faits mes souliers, mais parce que tout soulier quelconque venant de vous m'intéresserait des pieds à la tête. »

Lady Hesketh n'était pas seule à veiller au bien-être de Cowper. Une lettre sans signature lui annonça un jour qu'il recevrait tous les ans cinquante livres, ce qui n'empêcha pas les cadeaux de continuer à se succéder sous les formes les plus délicates, et venant toujours de la même personne, qu'il avait surnommée l'*Anonyme*. Lady Hesketh, qui était dans le secret, le garda bien. Elle ne livra jamais à son cousin le nom du bienfaiteur, ou, comme Southey l'a soup-

çonné, de la bienfaitrice inconnue; et si *l'Anonyme* était en effet Théodora Cowper, Cowper ignora toujours ce qu'il devait à celle qui avait eu ses jeunes affections et dont la fidélité discrète se faisait sentir sans se dévoiler.

Une fois la *Tâche* terminée, il n'avait pas tardé à se remettre au travail. Deux raisons l'y poussaient : le besoin de se distraire par la composition littéraire, et puis l'ambition. Il avait éprouvé que de tous les petits métiers qu'il avait entrepris, c'était encore la poésie qui lui avait le mieux réussi, et le goût de la gloire était devenu plus vif en lui à mesure que sa réputation s'était étendue. Il a fait, sur ce point, des confessions qui ne peuvent laisser aucun doute. « Il y a dans ma nature, disait-il à sa cousine, ce dont vous ne vous doutez peut-être pas, une part infinie d'ambition et une part égale de défiance. Je n'ai aucune honte à avouer qu'étant entré dans la carrière d'auteur, je désire ardemment le succès. » Un beau matin, il s'était amusé, faute de mieux, à traduire quelques vers d'Homère. L'idée de traduire Homère en entier lui vint aussitôt, et il s'embarqua dans cette entreprise sans avoir beaucoup réfléchi aux difficultés, peut-être à l'inutilité d'un ouvrage où il allait dépenser, avec

ses meilleures années, des forces qui auraient pu trouver un emploi plus heureux. Cette traduction, les soucis qu'elle lui causa et les plaisirs qu'elle lui donna reviennent à chaque instant sous sa plume dans sa correspondance. Elle lui fournit un thème à variations sans fin et des allusions assez plaisantes. C'est ainsi qu'il écrit à Lady Hesketh : « Je me verrai obligé d'être plus bref que je n'aime à l'être quand je m'adresse à vous, parce que je n'ai pas le temps de me livrer au plaisir de vous écrire davantage. Comment, direz-vous, le temps peut-il manquer à un homme qui vit à la campagne, sans affaires, sans voisins, qui ne fait pas de visites et qui en reçoit si rarement? Ma chère, j'ai été aux courses, ce matin, et j'ai une autre lettre à écrire ce soir; la poste part à sept heures, et voilà que nous approchons de six heures. — Belle journée pour des courses, direz-vous; d'autant plus belle apparemment qu'il n'a cessé de pleuvoir depuis ce matin. — A quelles courses croyez-vous que j'aie assisté? Je pourrais bien vous le donner à deviner, mais vous aimant trop pour vous laisser sous le poids d'une occupation dont vous ne verriez jamais la fin, je vais vous le dire sans vous tenir plus longtemps en suspens. J'ai été aux

courses de Troie, où les principaux héros de l'*Iliade* ont couru des prix pour lesquels nos jockeys ne voudraient pas seller leur cheval; et pourtant, je vous assure qu'ils l'ont fait très-grandement, quoiqu'ils n'eussent pour récompense de leur peine qu'un chaudron et une poêle à frire. » Une autre fois, sans doute à propos d'une difficulté d'expression sur laquelle il avait demandé l'avis de sa cousine, il lui écrit à la fin d'une lettre : « Ma chère, j'ai raconté à Homère ce que vous dites à l'endroit des tonneaux et des urnes, et je lui ai demandé s'il est bien sûr que ce soit dans un tonneau que Jupiter garde son vin. Il jure que c'est un tonneau, et que de toute éternité il n'y aura jamais rien de mieux qu'un tonneau pour cela. Ainsi, si le dieu s'en contente, nous pouvons, tout en nous étonnant de son goût, nous en contenter aussi. »

Si ingénieux que soit le traducteur, on ne peut s'empêcher de trouver quelques longueurs à ses confidences littéraires, surtout quand on n'a pas, pour s'y intéresser, les mêmes raisons que la dame à laquelle elles étaient adressées, et qui, sans entendre le grec, avait cependant l'esprit assez cultivé, comme le prouvent les quelques fragments qu'on a conservés d'elle, pour se

permettre une opinion sur le travail de Cowper. Dans toute cette partie de sa correspondance, c'est surtout la préoccupation littéraire qui domine. Il avait conçu le projet de s'assurer des souscripteurs avant de publier sa traduction. De là beaucoup de soucis, d'inquiétudes et de contrariétés, sans compter les critiques nombreuses qui lui venaient de différents côtés et dont il fallait faire état, sans compter aussi les corrections qu'il était obligé de prendre en considération, et qui souvent emportaient la pièce. Tout cela était fidèlement rapporté à Lady Hesketh, avec les alternatives de confiance dans le succès et de découragement; et, sous l'empire de ces anxiétés, le poète peu à peu devenait plus homme de lettres, transformation facile à prévoir, mais néanmoins regrettable. En un certain sens, c'était pour son esprit une circonstance favorable que cette œuvre de longue haleine qui le détournait nécessairement de la rêverie mélancolique à laquelle il était enclin, en assignant à son activité un but qui s'emblait s'éloigner tous les jours, et que tous les jours il retrouvait devant lui. Mais à un point de vue différent, on peut se demander s'il ne s'écartait point de sa voie naturelle, et s'il ne forçait point son talent. Ce qui est

certain c'est que le poids d'Homère écrase trop souvent l'échafaudage léger de ses lettres qui plaisaient surtout par le naturel de leur fantaisie et par l'imprévu de leur tour. Quand on voit le docteur Maty, du Muséum, et Fuselli, « ces mages », entrer en ligne avec le général Cowper pour renfort, on ne se sent plus très-rassuré en si docte compagnie, et l'on demande bien vite à l'auteur de changer d'entretien et de parler de sa serre ou de son boudoir. C'était là qu'il passait la plus grande partie de sa vie ; c'était là qu'il avait composé la *Tâche ;* vrai nid de poète, encore qu'un peu étroit, et tout plein d'harmonies : « Ma serre n'est jamais aussi charmante que lorsque nous sommes sur le point d'en être chassés. La douceur des soleils d'automne et le calme de cette arrière-saison en font alors une bien plus agréable retraite que durant l'été, d'autant plus que le vent étant généralement vif, nous ne pouvons la rafraîchir et y faire pénétrer une quantité suffisante d'air sans nous en trouver en même temps incommodés. Mais maintenant, j'y suis assis avec portes et fenêtres toutes grandes ouvertes, et j'y jouis de la senteur de chacune des fleurs d'un jardin où j'en ai mis le plus que j'ai pu. Nous n'avons pas d'abeilles, mais si

je vivais dans une ruche ,il me serait difficile d'entendre davantage la musique qu'elles font. Toutes celles du voisinage fréquentent un parterre de réséda en face de la fenêtre et me paient le miel qu'elles en tirent avec un bourdonnement qui, quoique assez monotone, est aussi agréable à mes oreilles que le sifflement de mes linots. Tous les sons que produit la nature, au moins dans ce pays, sont délicieux. Je ne trouverais peut-être pas agréable le rugissement des lions en Afrique, ou celui des ours en Russie ; mais, en Angleterre, je ne sache pas une bête dont la voix ne me paraisse musicale, excepté celle de l'âne qui brait. Les notes que font entendre chez nous tant oiseaux que volailles me plaisent sans une seule autre exception. Je ne songerais pas en vérité à garder une oie en cage et à la pendre au salon pour l'amour de son chant, mais sur la prairie communale ou dans la cour d'une ferme, une oie n'est pas une mauvaise musicienne. Quant aux insectes, pourvu que les grillons, noirs ou de toute couleur, veuillent bien s'écarter de mon chemin, je n'ai aucune objection contre les autres ; au contraire, dans quelque ton qu'ils chantent, depuis le ténor si beau du moucheron jusqu'à la

basse de l'humble abeille, je les admire tous. »

Voilà pour la serre; voici pour le boudoir : « J'écris dans un réduit que j'appelle mon *boudoir*. C'est un pavillon d'été qui n'est pas beaucoup plus grand qu'une chaise à porteur, dont la fenêtre s'ouvre sur le jardin encombré pour le moment d'œillets, de roses, de chèvrefeuilles, et la fenêtre sur le verger de mon voisin. Il servait jadis de retraite pour fumer à un apothicaire mort aujourd'hui. Sous mes pieds est une trappe qui couvrait autrefois un trou fait dans le sol où il gardait ses bouteilles. A présent néanmoins il est consacré à des usages plus sublimes. Je l'ai garni de nattes de jardin, meublé avec une table et deux chaises, et c'est là que j'écris tout ce que j'écris, l'été, soit à mes amis, soit pour le public. On y est à l'abri de tout bruit et c'est un refuge contre les intrus; car les intrus viennent quelquefois me déranger, les soirs d'hiver, à Olney. Grâce à mon *boudoir* je peux maintenant me dérober à eux. La retraite d'un poète est sacrée. C'est là une proposition dont ils reconnaissent la vérité; aussi ne s'aventurent-ils jamais à la violer. »

C'était là qu'il attendait Lady Hesketh pour qu'elle l'aidât à « pendre tous ces critiques qui

l'obsédaient sans remords ni conscience. » C'est miracle en effet que sa raison ait résisté aux remarques et aux conseils bienveillants dont on l'accablait. Et puis celui-ci, qui était un oracle trouvait la traduction mauvaise, parce que celui-là, son rival en érudition l'avait trouvée bonne. Ou bien un souscripteur prudent demandait un spécimen de la traduction; à quoi le malheureux auteur commençait par répondre que quand il vendrait du vin, du drap ou du fromage il en donnerait des échantillons, mais qu'il ne le ferait jamais pour des vers ; et il finissait pourtant par céder. Il serait certainement tombé malade, comme il le prévoyait déjà, ou il aurait renoncé à son entreprise, s'il n'eût trouvé autour de lui des encouragements et des soins intelligents. Sa cousine, sachant qu'il souffrait de l'estomac, n'avait pas attendu au dernier moment, comme autrefois M. Newton, pour lui envoyer un médecin expérimenté dont les prescriptions l'avaient remis. Mme Unwin de son côté, avec le même dévouement, montrait depuis longtemps, à son égard un bon sens plus solide. Enfin, il avait trouvé dans le fils de Mme Unwin un ami et un correspondant dont les lettres avait eu sur lui le plus heureux effet, et dont le christianisme éclairé, l'humeur en-

jouée et l'esprit orné avaient sans aucun doute contribué dans une certaine mesure à rasséréner ses pensées. Aussi Lady Hesketh s'étant informée de sa santé avec une certaine anxiété, sans oser toutefois toucher un sujet qu'elle croyait trop sensible, Cowper put-il lui répondre très longuement et sans aucun embarras :

« Vous ne me demandez pas, ma chère, d'explication sur ce que je voulais dire par l'*angoisse morale* et *les perpétuelles interruptions* dont je vous parlais. C'est parce que vous ne le *demandez* pas, c'est parce que votre motif pour ne pas le faire vient d'une délicatesse et d'une tendresse qui vous sont toutes particulières, c'est pour cette raison-là, que je vous le dirai. Sachez donc qu'en l'année 1773, le même drame qui s'était joué à Saint-Albans recommença pour moi à Olney, seulement avec une teinte de mélancolie plus profonde et une plus longue durée. Je descendis soudainement de mon degré ordinaire d'intelligence à une imbécillité presque enfantine. Je ne perdis pas à vrai dire toutes mes facultés, mais le pouvoir de les exercer. Je pouvais faire une réponse raisonnable à une question difficile, mais il fallait qu'on m'adressât cette question, ou je ne parlais pas du tout. Cet état

d'esprit était accompagné, comme il arrive, à ce que je suppose, dans la plupart des cas de ce genre, d'une disposition à ne plus reconnaître ni les personnes ni les objets, qui faisait de moi un malade peu traitable. Je croyais que tout le monde me haïssait et personne plus que Mme Unwin. J'étais convaincu que ma nourriture était empoisonnée, et j'avais dans la tête mille autres hallucinations du même caractère. Mais je ne veux pas entrer dans plus de détails qu'il n'est nécessaire. On consulta le docteur Cotton. Il répondit qu'il lui était impossible de faire plus que ce qu'on pouvait faire à Olney, et recommanda de veiller particulièrement sur moi pour m'empêcher d'attenter à ma vie, précaution dont la nécessité était urgente. Tout en étant convaincu de l'aversion de Mme Unwin, pour moi, je ne pouvais supporter d'autre compagnie que la sienne. C'était donc sur elle que reposait tout le soin de me diriger; et elle eut là une terrible tâche. Elle s'en acquitta cependant avec une bonne humeur qui n'a peut-être jamais été égalée en pareille circonstance, et je lui ai souvent entendu dire que si jamais elle loua Dieu dans sa vie, ce fut quand elle vit que toute la peine allait retomber sur elle. Elle

s'en chargea d'une manière conforme à ce sentiment, mais au grand préjudice de sa santé, comme je vous l'ai déjà donné à entendre. Il y aura treize ans dans un peu plus d'une semaine que cette maladie s'empara de moi. Il me semble que je vous entends me demander, ou du moins, je le sais, votre affection vous fait souhaiter de me demander : a-t-elle disparu? Je réponds : en grande partie, mais pas complétement. Quelquefois, je suis plein d'angoisse, mais cette angoisse devient de moins en moins fréquente, et je le crois, moins violente. Je trouve qu'écrire, et surtout des vers, est mon meilleur remède. Peut-être, si j'avais compris la musique, n'aurais-je jamais fait de vers ; au lieu de cela les cordes d'un violon m'auraient fait vivre. Il vaut mieux néanmoins que les choses soient comme elles sont. Un poète peut, s'il lui plaît, être de quelque utilité dans le monde, tandis qu'un musicien, même le plus habile, ne peut seulement que divertir quelques autres avec lui. Je remontai peu à peu de cette fosse. Aussitôt que je fus devenu capable d'agir, je me mis à la menuiserie, faisant des buffets, des boîtes et des tabourets. Ce métier m'ennuyant au bout d'un an, je me tournai vers la fabrication des cages d'oiseau. A cette oc-

cupation succéda celle du jardinage que j'entremêlai de dessin. Mais, m'apercevant que ce dernier passe-temps était nuisible à ma vue, j'y renonçai et me mis à la poésie. Je vous ai donné, ma chère, une petite histoire en abrégé; je sais qu'elle mettra votre sensibilité à l'épreuve, mais ne la laissez pas trop s'émouvoir..... Vous ne saviez pas quel habile homme je suis et comment je peux faire ce que je veux de mes doigts. [1] »

Il avait fallu bien du temps à Cowper pour arriver à parler sagement de sa folie; mais ce temps n'avait pas été perdu : l'aveu sincère et volontaire qu'il en faisait annonçait presque la guérison. La même lettre touchait à un autre point bien délicat encore, celui de sa rupture avec Lady Austen. Seulement les explications qu'il en donne et auxquelles on a déjà fait allusion, sont moins satisfaisantes. Il est singulier qu'à Lady Hesketh même pour qui il n'eut jamais de secret, il n'ait confié qu'une moitié de la vérité. Peut-être réservait-il pour la conversation ce qu'il appelle l'éclaircissement du mystère ; mais l'insistance qu'il met ailleurs à assurer sa cousine que la faute n'était

[1] SOUTHEY, *Life and works of William Cowper*. t. III, p. 260.

pas de son côté prouve que la blessure saignait encore.

Si quelque chose pouvait aider à la fermer, c'était la présence de cette cousine qu'il n'avait pas revue depuis plus de vingt ans et qui s'était décidée à venir passer quelque temps à Olney. Rien ne peut donner une idée de la fête que le poète se faisait de cette visite. Il faut lire ces lettres où il la savoure à l'avance en se livrant aux projets les plus délicieux. Ce sont des cris de joie qui lui échappent ; l'amitié prend sous sa plume enthousiaste un air de ressemblance avec l'amour :

« Ma bien chère cousine, j'ai été impatient de vous dire que je suis impatient de vous revoir. Mme Unwin partage mes sentiments à cet égard ; il lui tarde aussi de vous voir. Je vous reverrai donc ; j'entendrai votre voix. Nous nous promènerons ensemble. Je vous montrerai mes points de vue, l'abri, la chambre de verdure, l'Ouse et ses bords, tout ce que j'ai décrit. J'anticipe sur le plaisir de ces jours qui ne sont plus très-éloignés, et dès maintenant j'en prends une part. Ne parlez pas d'auberge ! Ne prononcez pas ce mot, sur votre vie ! Nous n'avons jamais eu de visiteurs assez nombreux pour ne pouvoir les re-

cevoir tous ; et cependant nous avons logé Unwin, sa femme, sa sœur et son fils à la fois. Ma chère, je ne vous laisserai pas venir avant la fin de mai ou le commencement de juin, vu qu'avant ce temps ma serre ne serait pas prête pour vous recevoir, et que c'est la seule chambre agréable qui nous appartienne. Quand les plantes en sortent, nous y entrons. Je la tapisse avec des nattes, j'étends des nattes par terre. C'est là que vous serez assise avec un carré de réséda à côté de vous, et une haie de chèvrefeuille, de roses et de jasmin ; et je vous ferai un bouquet de myrte tous les jours. Avant le moment que j'indique la campagne ne serait pas dans toute sa beauté. Je vais vous dire ce que vous trouverez dès votre entrée. Avant toutes choses, aussitôt que vous aurez pénétré dans le vestibule, si vous jetez un regard de chaque côté, vous verrez à droite une caisse de ma façon. C'est celle où sont logés tous mes lièvres, où Puss habite maintenant ; mais le pauvre garçon est usé par l'âge et menace de mourir avant que vous puissiez le voir. A droite se tient un buffet, ouvrage du même auteur. C'était autrefois une cage de colombes à laquelle j'ai fait subir une transformation. En face de vous est une table que j'ai faite aussi ;

mais une servante impitoyable l'ayant rendue paralytique à force de la frotter, elle ne sert plus que d'ornement ; tous mes souliers propres sont rangés dessous. A gauche, à l'autre bout de ce superbe vestibule, vous trouverez la porte du salon où je vous présenterai à Mme Unwin, à moins que nous ne l'ayons rencontrée auparavant, et où nous serons plus heureux que le jour n'est long. »

Or, Lady Hesketh avait déclaré par délicatesse que si elle venait, elle ne descendrait pas chez son cousin, et il fallait lui obéir : « Puisqu'il doit en être ainsi, qu'il en soit ainsi. Si vous ne voulez pas dormir sous le toit d'un ami, puissiez-vous ne jamais dormir sous celui d'un ennemi ! D'ennemis, cependant, vous n'en trouverez pas à présent. Mme Unwin me prie de la rappeler à vous avec affection et de vous dire qu'elle abandonne volontiers une part pour avoir le reste, c'est-à-dire aussi volontiers qu'on peut le faire quand on le fait à contre-cœur. Et moi aussi j'y répugne. Notre projet était de vous donner pour chambre à coucher celle qui me sert de cabinet d'étude ; et en l'occupant, vous auriez par cela même ajouté quelque chose à sa valeur à mes yeux. Mais tous les regrets s'en vont devant la pen-

sée de vous voir ; et comme nous n'avons rien tant à cœur que de vous voir heureuse et à votre aise, nous désirons, en conséquence, vous accommoder à votre gré, et non au nôtre. Mme Unwin a déjà retenu pour vous un, ou plutôt deux appartements tels que nous les pouvions souhaiter. La maison où vous les trouverez est à trente pas de la nôtre et vis-à-vis. Toute l'affaire est ainsi agréablement arrangée; et maintenant, je n'ai plus rien à faire que des souhaits pour que le mois de juin arrive, et juin, ma cousine, n'a jamais été si attendu depuis que juin a été créé. J'aurai mille choses à apprendre, et mille choses à dire. Elles se précipiteront toutes à la fois dans mon esprit, jusqu'à ce qu'il soit encombré de pensées impatientes d'être exprimées, si bien que pendant quelque temps je ne dirai rien du tout. Mais peu importe, tôt ou tard elles finiront bien par sortir, et puisque ne vous ayant pas sous notre toit nous devons vous avoir plus longtemps (circonstance qui, plus que tout le reste, nous réconcilie avec cette mesure), elles n'en auront que plus de chance. Après une séparation si longue, une séparation qui, dernièrement encore, semblait devoir durer toute la vie, nous nous ren-

contrerons l'un l'autre comme si nous ressuscitions des morts. Et pour ce qui me concerne, je puis dire avec vérité que je n'ai pas un ami dans l'autre monde dont la résurrection fût capable de me causer plus de joie. »

Cowper n'avait pas songé au chapitre des contre-temps qui commençait. L'appartement auquel on avait pensé ne convenait décidément plus. Il fallait en chercher un autre, ce qui n'était pas une mince difficulté à Olney où les étrangers n'avaient jamais été prévus. La bonne Mme Unwin se mettait en quête; tous les logis étaient passés en revue; ici la façade était moderne et la maison convenable, seulement on ne savait où mettre les domestiques; là, la cuisine n'était pas bien disposée, mais il y avait le meilleur lit du pays. Tous ces renseignements étaient fidèlement transmis à Lady Hesketh au courant de la plume, et avec une verve que les plus petits détails ne pouvaient lasser. Enfin, on trouva, et mieux qu'on n'avait cru d'abord :

« Nous revenons de la maison dont je vous ai parlé plus haut. La salle à manger est petite et propre, ce n'est pas un simple buffet; elle est très-passable. Le salon est mieux, tout à fait joli. Il y a une petite chambre tout près de la vôtre pour

Mme Eaton, et de la place pour la cuisinière et pour Samuel. Le prix est d'une demi-guinée par semaine. Mais il semble que nous ne puissions jamais faire un pas sans broncher en même temps : la cuisine est mauvaise; à vrai dire elle n'a jamais servi que de buanderie; car à Olney on ne mange ni ne boit comme on fait ailleurs. Je ne veux pas dire, ma chère, qu'on y savoure le nectar ou qu'on s'y nourrisse d'ambroisie, *tout au contraire*. Que faut-il donc faire de cette abominable cuisine? Elle se trouve à l'extérieur, ce qui n'est pas mal à propos; elle n'a ni tourne-broche ni grille à feu; ce qui est terrible. Mais enfin grille et tourne-broche ne sont pas introuvables; on peut même s'en procurer aisément. Et si ce n'était..... tout abominable que soit la cuisine, et pas plus grande qu'une moitié de coquille d'œuf, on pourrait s'en servir. La bonne femme veut bien que vos domestiques mangent et boivent dans sa salle à manger, mais elle compte qu'ils s'en iront quand ils auront fini. Mais qui peut dire où? à moins que ce ne soit au jardin, sous la tonnelle; car on ne peut guère attendre qu'ils se divertissent dans ladite cuisine. Tandis que j'écris ceci, Mme Unwin est allée essayer de traiter avec le marchand de drap de l'autre côté

de la route; ce sera, si elle réussit, ce qu'il y aura de mieux, parce que les chambres sont meilleures, et parce que c'est tout près. Il me faut faire une pause jusqu'à son retour.—La voici qui revient; rien de fait. Elle repart pour un autre endroit. Nouvelle pause. — Elle revient pour la seconde fois, et ouvrant la porte du salon apporte les nouvelles suivantes: « J'ai réussi bien au-delà de toute espérance, J'ai été chez Maurice Smith — (vous saurez, ma chère, qu'il fait toute espèce de métiers) — je lui ai dit : Savez-vous si M. Brightman pourrait et voudrait louer un appartement tout meublé à une dame et ses trois domestiques? Et la femme de Maurice — (c'est une quakeresse) — se met à me crier : Pourquoi ne prends-tu pas le presbytère?—Je réponds : il n'y a pas de meubles. — Bah! fait-elle nous te le meublerons, et au plus bas prix; depuis le lit jusqu'à une terrine nous trouverons tout. » Et que comptez-vous faire maintenant, dis-je alors à Mme Unwin? — « Eh bien, reprit-elle, je vais trouver le vicaire pour savoir ce qu'il en dit, *lui*. » Elle repart pour revenir au bout de vingt minutes. — « Eh bien, tout est arrangé. Lady Hesketh aura le presbytère, sauf deux chambres, pour dix guinées par an, et Maurice le meublera pour cinq guinées, de

juin à novembre inclusivement. » — En conséquence, ma chère, vous voilà pourvue, vous et votre suite, à la satisfaction de mon cœur. C'est le logement de Lady Austen, seulement avec plus de place et au même prix. Vous avez un salon de seize pieds de long sur quatorze de large; une chambre à coucher semblable; une pièce pour votre domestique particulière, près de la vôtre, et que j'ai occupée bien longtemps; un galetas fort bon pour la cuisinière, un autre non moins bon pour Samuel à une distance convenable; un cellier, une bonne cuisine, la jouissance du jardin, en un mot tout ce qu'il vous faut. Donnez-nous vos ordres dans votre prochaine lettre, et tout sera prêt pour le 1er juin. Vous remarquerez ma cousine bien-aimée, que cela ne fait pas en tout plus de huit shellings par semaine pour l'année entière, ou très-peu de chose en sus; et l'ameublement est vraiment joli, et les lits sont bons. Mais vous devez vous fournir de votre propre linge. Venez donc, ma cousine bien-aimée; car, j'y suis résolu, quelque roi qui règne, vous serez *vicaire* d'Olney. Venez réjouir mon cœur. »

En attendant qu'elle arrivât, il ne cessait de lui écrire avec une impatience toujours plus vive et d'exiger des réponses. Il lui disait quelques jours

plus tard : « Vos lettres sont pour moi une telle douceur que je tremble souvent en pensant qu'un accident pourrait me désappointer, d'autant que plus d'une fois déjà, le jour où vous écrivez, vous avez eu si nombreuse compagnie, que je l'ai échappé belle. Laissez-moi vous donner un bout de bon conseil, ma cousine. Suivez mon louable exemple; écrivez quand vous pouvez, prenez d'une main la mèche de devant du Temps, de l'autre une plume, et de cette façon-là assurez-vous de votre occasion. Il est heureux pour moi que vous écriviez plus vite que personne, et plus en une heure que d'autres gens en deux, autrement je ne sais ce qu'il adviendrait de moi. Quand je lis vos lettres, je vous entends causer, et j'aime passionnément les lettres qui causent, surtout lorsqu'elles viennent de vous. Allons! le milieu de juin ne sera pas toujours à mille années de nous; et quand il arrivera, je vous entendrai, et je vous verrai aussi, et je ne m'inquiéterai pas pour un liard que vous touchiez à une plume de tout un mois. Par parenthèse, il faut m'envoyer ou m'apporter un peu de papier, car il ne m'en restera pas un bout quand la lune aura accompli quelques révolutions de plus, et ce sont pour le moment d'ennuyeuses révolutions, cela est sûr. —

Je vous permets de prendre un ton aussi péremptoire qu'il vous plaît, surtout à distance, mais quand vous dites que vous êtes une Cowper (et c'est tant mieux pour les Cowpers que vous en soyez, et je les en félicite de tout mon cœur), vous ne devez pas oublier que je me vante aussi d'être moi-même un Cowper, et que j'ai mes caprices, et mes fantaisies, et mes projets, et mes décisions aussi bien que les autres du même nom que moi, et que j'y tiens aussi ferme qu'ils peuvent y tenir. Vraiment, c'est *vous* qui me dites combien de fois je vous verrai quand vous serez ici ! La bonne histoire en vérité ! Je suis un Cowper masculin, ma chère, et je réclame les priviléges qui appartiennent à mon noble sexe. Mais ces questions se règleront, comme le disait mon cousin Agamemnon, en un temps plus convenable. »

A cette joie qui prenait toutes les formes, les plus gaies et les plus tendres, une note mélancolique venait parfois se mêler, et Cowper a bien parlé de ce sentiment indéfinissable qui trouble tous les plaisirs, même les plus purs, quand ils sont extrêmes ; de cette amertume qui monte de la gorge à la paupière au moment où l'on devrait être le plus heureux. Un mois le séparait de l'arrivée de sa cousine, et il prévoyait déjà, ce qui

eut lieu en effet, que le plaisir de cette rencontre serait d'abord moins vif pour lui que la peine qu'il en éprouverait :

» A partir de ce matin même, je commence à dater le dernier mois de notre dernière séparation, et j'ai la plus ferme et la plus agréable espérance qu'avant que le quinze juin se présente, nous nous serons revus. N'est-ce pas vrai ? et ne sera-ce pas une des époques les plus extraordinaires de mon extraordinaire existence ? Il y a un an, nous ne nous écrivions pas, pas plus que nous ne nous attendions à nous revoir en ce monde. Mais ce monde est un théâtre de merveilleux évènements où il y en a beaucoup de plus merveilleux que la fiction même n'en oserait hasarder ; et, Dieu soit béni, ils ne sont pas tous du genre douloureux. De loin en loin, dans le cours d'une vie dont la teinte est le plus souvent noire, une journée se rencontre qui fait compensation pour bien des soupirs, pour bien des sujets de plainte. Celle de votre arrivée à Olney sera pour moi une journée pareille. — Comment donc se fait-il, peux-tu me le dire, qu'à tous ces délicieux sentiments que fait naître la vue d'un ami cher longtemps absent, il se mêle quelque chose de pénible, des agitations, des mouvements tumultueux,

et je ne sais quels accompagnements de notre plaisir tout à fait étrangers, en réalité, à la circonstance? C'est ce que j'éprouve en pensant à notre réunion. C'est ce que vous éprouvez aussi, je le suppose; et plus la crise approche, plus je deviens sensible à ces impressions. Je sais d'avance qu'elles augmenteront à chaque tour des roues qui m'emporteront à Newport, quand j'irai à votre rencontre. Je sais que quand nous serons véritablement ensemble, le plaisir et cette souffrance inexprimable réunis seront tout ce que je pourrai supporter. Quelle en est la cause, je m'y perds; je ne puis en trouver de raison que dans le décret qui a prédestiné toutes les délices humaines à être tempérées par leurs contraires et confondues avec eux. Car il n'y a rien de si redoutable en vous, rien du tout à mes yeux, non, pas même quand vous menacez, à moins que ce ne soit de ne plus m'écrire [1]. »

Ces appréhensions étaient aussi partagées par Lady Hesketh, et dans la lettre suivante, Cowper la raillait agréablement à ce sujet;

« Ah! ma cousine, voilà que vous commencez à craindre et à trembler. Quel héros je suis, en

[1] SOUTHEY. *Life and works of William Cowper*, t. III, p. 316.

comparaison de vous ! Ce n'est pas *vous* que je crains ; au contraire, je suis hardi comme un lion. Je voudrais que votre voiture fût en ce moment même à la porte. Vous verriez bientôt avec quel courage je vous affronterais. Mais pourquoi craindre? Ne suis-je pas votre cousin ? N'avons-nous pas erré ensemble dans les plaines de Freemantle et au mont Bevis? Qui vous faisait la lecture, qui riait avec vous, jusqu'à en avoir mal aux côtes, à tout propos et à propos de rien ? Ai-je changé le moins du monde à cet égard ? vous ne le trouverez point ; vous me verrez au contraire aussi disposé à rire et à errer que vous m'avez connu autrefois. Un nuage peut-être passera sur moi de temps en temps, et pour quelques heures, mais je n'ai jamais été exempt de nuages. Et vous, n'êtes-vous pas la même cousine avec qui j'ai accompli tous ces exploits, la même Henriette que je vis pour la première fois chez De Grey, dans la rue de Norfolk ? (c'était un dimanche ; vous vîntes avec mon oncle et ma tante pour y prendre le thé ; moi j'y avais dîné et j'allais retourner à Westminster.) Si tout cela est vrai, et je suis sûr qu'il n'y a pas une syllabe que vous puissiez contredire, il est alors une conséquence nécessaire, et je ne me promets

pas plus de plaisir dans votre compagnie que je ne suis sûr d'en trouver, c'est que vous êtes ma cousine avec qui je me suis toujours tant plu, avec qui je ne cesserai de me plaire, je n'en doute pas, jusqu'à ma dernière heure. Mais ce méchant carrossier m'a plongé dans le découragement. Quelle misère que de dépendre, à quelque degré que ce soit, pour l'accomplissement d'un souhait et d'un souhait si fervent, de la ponctualité d'un être qui, je le suppose, n'a jamais été ponctuel de sa vie! Dites-lui bien, ma chère, pour le hâter, que s'il tient sa promesse, il fera ma voiture lorsqu'il m'en faudra une, et que s'il ne la tient pas, je ne manquerai pas de me fournir ailleurs. »

Le carrossier ne tint pas sa promesse, et le découragement de Cowper devint de la mauvaise humeur. C'est ce qu'il prétend dans une longue lettre dont le début et la fin, l'un morose et l'autre riante, mais fort gais au demeurant, montrent assez que si les contrariétés l'irritaient, ce n'était pas pour longtemps :

« Je ne suis ni jeune, ni décrépit, et cependant je suis un enfant, et après avoir lu votre lettre, je me mis à grogner, non pas contre vous, ma très-chère cousine, car vous n'êtes pas en faute, mais contre toute la gent des carrossiers, comme vous

pouvez supposer, et contre le vôtre en particulier. J'avais prédit et prévu qu'il manquerait de parole, et pourtant j'étais désappointé ; pour tout dire, je n'étais pas plus préparé à ce que j'attendais avec tant de raison que si je ne l'eusse pas attendu du tout. Je grognai jusqu'au dîner, et tout en dînant, par intervalles; et quand le dîner fut fini, il n'aurait pas fallu m'encourager beaucoup pour me faire vraiment pleurer. Et si j'avais pleuré, j'aurais certainement cru ces larmes aussi bien placées que la plupart de celles que j'ai répandues depuis nombre d'années. J'avais d'abord compté les mois, puis les semaines, puis les jours; je commençais justement à compter les heures, et me voilà rejeté en arrière sur les jours. Après avoir plié votre lettre, mes premiers mots (je veux humblement tout vous dire) furent : La tête m'éclate avec tous ces lundis, ces mardis, ces mercredis, et Saint-Albans, et Totteridge, et Hadley. Quand se met-elle en route? Quand doit-elle arriver? Dites-le moi, car vous y comprenez peut-être plus que moi. — « Eh ! bien, me dit Mme Unwin (avec plus de tranquillité en apparence qu'elle n'en avait en réalité, vu que c'était pour elle aussi un sujet sensible), elle part demain en huit et sera ici le mercredi suivant. » — Et qui

peut le savoir, répliquai-je? Le carrossier sera-t-il plus exact à réparer la vieille voiture qu'à en faire une nouvelle? Pour ma part, je n'ai aucune espérance de la voir ce mois-ci, et, s'il est possible, je n'y penserai point, de peur d'éprouver un désappointement. — A parler franc, ma chère, quoique plusieurs heures se soient écoulées depuis que je parlais ainsi, et quoique j'aie eu le temps de considérer la chose plus froidement, j'ai comme un soupçon d'autres délais possibles qui s'attache encore à moi. Un philosophe se préparerait à un accident de cette nature, mais je ne suis pas philosophe, du moins quand le plaisir de vous voir est en question. Je crois au fond du cœur qu'il y a eu sur la terre juste autant de vrais philosophes qu'il y a eu d'hommes peu ou point sensibles, et pas un de plus... J'approuve complètement votre idée d'envoyer vos bagages au chariot le samedi, et la cuisinière par la voiture le mardi. Elle sera peut-être ici vers quatre heures de l'après-midi, à cinq heures au plus tard, et elle aura tout le temps nécessaire pour découvrir dans son appartement les buffets et les tablettes avant votre arrivée. Mais je déclare et j'atteste que la cuisinière passera la nuit chez nous et y déjeunera le lendemain matin. Ce se-

rait lui briser le cœur, mon enfant, que de l'envoyer dans une maison inconnue, où elle ne trouvera rien de vivant que le vicaire qui ne l'est déjà pas trop [1]. Il n'a point de domestique. C'est une femme qui fait son lit et, de façon ou d'autre, lui accommode, dit-on, son dîner, puis l'abandonne à ses élucubrations. J'insiste donc, et Mme Unwin avec moi, pour que la cuisinière soit hébergée par nous tout ce temps, et nous n'en démordrons pas. Je te dis en outre que je serai plus aise de la voir que je ne l'ai jamais été de ma vie en voyant un visage auparavant inconnu. Devinez pourquoi si vous pouvez.

» Vous devez compter cinquante-six milles au lieu de cinquante-quatre. Le cinquante-sixième se termine à quelques pas au-delà du presbytère. Aussitôt que vous serez entrée dans Olney, vous trouverez une avenue qui s'ouvre à droite et qui conduit à votre habitation. C'est là que votre voiture pourra s'arrêter et déposer Mme Eaton. Quand elle aura fait quarante pas environ, elle apercevra à sa gauche une barrière verte avec des barreaux ; et quand elle aura ouvert cette barrière et atteint la porte de la maison, elle se trouvera

[1] Il avait quatre-vingts ans passés.

chez elle. Mais nous avons une autre manœuvre à faire jouer pour vous ; nous n'y admettons positivement aucune opposition de votre part ; si vous en faites, ce sera en pure perte. Il y a un honnête garçon qui travaille à mon jardin, dont le nom est Kitchener et que nous appelons Kitch par abréviation. Il est raisonnable et aussi sûr que le jour. Il a un bel habit bleu que je lui ai donné après l'avoir porté quelques années, et qu'il a maintenant aussi porté quelques années. Je le mettrai à cheval et lui dirai d'aller au Cygne, à Newport, pour y attendre votre arrivée, et au cas où vous ne vous arrêteriez pas dans cet endroit, comme cela peut se faire, de se jeter immédiatement sur votre route pour vous servir de guide. Car bien que de Newport jusqu'ici la route ne soit pas longue, elle fait des détours qui pourraient embarrasser votre cocher. Il vous sera utile aussi pour vous conduire à notre maison, que sans lui vous pourriez ne pas trouver facilement, grâce en partie à la stupidité de ceux à qui vous vous renseigneriez, et à sa position écartée. Mon frère, qui nous cherchait, courut une fois tout Olney de haut en bas avant de nous trouver, avec une cinquantaine d'enfants, garçons et filles, à ses trousses. Ainsi donc, au premier homme

que vous verrez en habit bleu à boutons blancs dans la fameuse ville de Newport, ne manquez pas de crier : Kitch ! Il répondra aussitôt : Madame ! Et dès ce moment vous serez sûre de ne pas vous perdre. »

Avec l'arrivée de Lady Hesketh à Olney se termine la première partie de la correspondance échangée entre Cowper et sa cousine. Elle devait reprendre bientôt après, mais avec des interruptions plus fréquentes et sans offrir le même intérêt, quoique traitant de matières plus variées. Ce n'est pas en effet à l'étendue des sujets qu'elles embrassent que les lettres datées d'Olney doivent une partie de leur valeur ; et si elles n'ont rien perdu à mesure que s'élargissait le cercle des relations de l'auteur, elles n'y ont rien gagné non plus. Aussi, quelque envie qu'on en ait, doit-on se garder de chercher à tracer entre cet épistolaire et les autres un parallèle qui ne reposerait sur aucun fondement. Toutes les allusions qu'on a faites à Mme de Sévigné ne sont excusables que parce qu'il semble impossible que ce nom ne vienne pas se poser sous la plume quand on parle de correspondance. Mais il n'y a pas plus de ressemblance entre les brillantes chroniques de la cour de Versailles et le journal intime d'un poète

maladif, qu'entre la grande dame et le pauvre gentleman campagnard lui-même. S'ils se rencontrent par hasard dans l'expression de sentiments généraux, si Cowper, écrivant à sa cousine, trouve parfois dans l'ardeur de son affectiou de ces mots qui font penser involontairement au tour passionné que prenait le langage de Mme de Sévigné quand elle s'adressait à sa fille, c'est un pur accident qu'explique la vivacité même de ces sentiments. Il n'y a guère plus de rapport entre Cowper et les autres écrivains épistolaires de son pays. Ni la correspondance de Pope, ni celle de Lady Montagu, ni celle de Walpole, n'ont rien de commun dans leur allure apprêtée avec la simplicité de ces feuillets écrits la bride sur le cou, sans rature et sans arrière-pensée, commencés à l'aventure, interrompus et achevés au moindre prétexte, et dont quelques-uns, déchirés à la fin, témoignent suffisamment qu'ils n'étaient pas destinés à la publication. Pope lime ses compliments comme il faisait ses vers ; Lady Montagu raconte et disserte ; Walpole aiguise les pointes de sa gazette mondaine et littéraire ; tous les trois sont et restent des auteurs. Ils savent que leurs lettres, passant de mains en mains, seront l'objet de l'admiration, et leurs heureux correspondants

celui de l'envie universelle; et ils écrivent en conséquence. Ce serait peut-être trop dire que de prétendre qu'ils en font un métier; il est certain pourtant qu'ils n'ont pas horreur du procédé. Chez Cowper, le procédé ne paraît pas; non qu'il se cache à force d'art, mais parce qu'il n'y en a pas. Les amis peu nombreux auxquels il s'adresse ne font pas grande figure dans le monde, ne jouent aucun rôle dans la société de leur temps, M. Newton excepté. Il n'est pas vraisemblable qu'ils se fassent beaucoup d'honneur des épîtres qui leur arrivent du fond d'une province où les nouvelles ne parvenaient qu'après avoir perdu toute leur fraîcheur, et d'un homme qui ne s'intéressait à la politique que par boutades, et pas du tout au monde. Ce sont des intimes, et Cowper n'a pas à se mettre en frais pour eux.

Il le fait cependant, mais à sa manière et sans la moindre contrainte. Il écrit comme on cause, et c'est là sa supériorité. En même temps, par la régularité et le nombre de ses lettres, il prend place parmi ceux qui ont été des épistolaires de profession. C'est aujourd'hui, à ce qu'assure un critique [1], un animal inconnu dont l'espèce

[1] M. Bagehot. *National Review*. London, 1855, v. I.

s'est perdue. Et la raison qu'il en donne, c'est qu'au siècle dernier, quand les communications étaient difficiles, quantité de gens de valeur passaient une partie de leur temps à composer des lettres soignées. On entrait en correspondance avec un homme qu'on avait connu dix-neuf ans auparavant, pour lui raconter ce qu'on avait mangé à dîner, ou ce qu'avait dit un cousin issu de germain, ou comment les récoltes se montraient. Tous les détails de la vie étaient décrits; on les retouchait, on s'y appesantissait. Et c'était naturel. Lorsque la poste de Londres pouvait, et, au témoignage de Walter Scott, le cas s'était présenté, n'apporter qu'une lettre, une seule lettre à Edimbourg, on devine quelle application on devait déployer dans son style, en pensant qu'un sac tout entier et un garde vêtu de rouge lui seraient peut-être consacrés. Cowper n'y mettait sans doute pas tant de solennité; ou plutôt l'application, toute naturelle chez lui, venait de ses heureuses dispositions. Le détail était son fort, et ses lettres, pleines d'une fantaisie qui se joue sur mille petits événements que personne n'aurait pris la peine de raconter, nous font voir l'existence facile et tranquille de la province, il y a cent ans, dans toute sa familiarité naïve. La

vie d'Olney pouvait être bien terne, mais les descriptions qu'elles en font ne le sont pas, et l'on y trouve le même goût qu'à des portraits du temps.

Au reste, Cowper a dit lui-même à plusieurs reprises, ce qu'il pensait de ce genre de composition, et il est en général resté fidèle à la théorie qu'il exposait à son ami Unwin dans les lignes suivantes :

« Vous aimez à avoir de mes nouvelles, ce qui est une bonne raison pour vous écrire. Mais je n'ai rien à dire, ce qui semble une raison non moins bonne pour ne pas vous écrire. Et cependant, si vous étiez descendu de cheval à notre porte ce matin, et qu'au moment où j'écris, c'est-à-dire à cinq heures de l'après-midi, l'occasion se fût présentée de me dire : « M. Cowper, vous n'avez pas parlé depuis que je suis entré, avez-vous résolu de ne plus parler jamais ? » Ce serait une pauvre réponse à faire à votre invitation que d'alléguer mon incapacité pour toute excuse. Et par parenthèse, ceci me suggère un bout de précepte tout à fait de saison, et me rappelle ce que je suis fort enclin à oublier, quand il s'agit de me mettre à la correspondance, à savoir qu'on peut écrire une lettre à propos de tout ou à propos de rien, suivant qu'il s'offre une occasion

ou qu'il ne s'en offre point. Un homme qui a devant lui un voyage de vingt milles, et qui doit le faire à pied, n'hésitera pas, ne se demandera pas s'il doit ou non se mettre en route, sous prétexte qu'il ne voit pas bien comment il arrivera jamais au bout. Il sait, en effet, que par la simple opération qui consiste à mettre d'abord un pied en avant et ensuite l'autre, il ne manquera pas d'arriver. Il en est de même dans le cas présent et dans tous les autres cas semblables. On écrit une lettre comme on soutient une conversation, ou comme on fait une marche. Ce n'est pas en s'y prenant à l'avance et après mûre réflexion, ce qui est une imagination nouvelle, une invention dont on n'avait jamais entendu parler auparavant; mais c'est tout uniment en continuant d'avancer et en étant bien décidé, ce que fait le postillon, à ne pas s'arrêter, une fois qu'on est parti, avant d'avoir atteint le but fixé. On peut bien causer sans penser, pourquoi n'écrirait-on pas de même ? Un grave gentleman du dernier siècle, avec une perruque à nœud, des souliers carrés et une figure à la Steinkirk, m'arrête ici pour me dire : Mon bon monsieur, on ne doit faire ni l'un ni l'autre. — Mais le présent âge n'a, souhaitons-le, rien à faire avec les opinions

moisies du dernier. Ainsi, bon Sir Lancelot ou bon Sir Paul, ou quel que soit votre nom, rentrez dans votre cadre, ayez l'air de penser encore pendant un autre siècle, et, en attendant, laissez nous, modernes que nous sommes, penser quand nous pouvons et écrire si nous pouvons, ou si nous ne pouvons pas; autrement, il nous vaudrait tout autant être morts comme vous. »

Cette méthode ne serait pas sûre pour tout le monde, et l'on risquerait fort de se fourvoyer étrangement si l'on s'y abandonnait sur la foi de Cowper. N'a-t-il pas confessé lui-même qu'il *pompait* quelquefois en vain ? Il est vrai qu'avec son art d'habiller les lieux communs d'un vêtement neuf, il se tirait sans encombre des mauvais pas. Et puis, quand son imagination fatiguée par une mauvaise nuit ou par un excès d'abattement ne le servait pas à son gré, il avait recours à un moyen bien simple : il répondait aux questions qu'on lui avait adressées, ce qui, paraît-il, n'était pas son habitude. Mais le plus souvent, il avait quelque chose à dire et le disait bien. Un écrivain original, Carlyle, prétendait un jour que les confidences même d'un sot peuvent être intéressantes d'une certaine façon, tant il est vrai que l'homme est pour l'homme le plus grand sujet

d'étude ici bas. L'intérêt n'est pas moindre quand au lieu d'un sot, c'est un homme d'esprit qui tient la plume, et l'auteur de la *Tâche* a beaucoup d'esprit. Il a, en même temps, cette naïveté qui vient de la bonté du cœur et qui fait un si heureux contraste avec ses qualités de moraliste et d'observateur. A toute la sensibilité d'une femme, il joint encore un bon sens viril qui ne l'abandonne que sur le sujet si pénible de l'épreuve à laquelle il se croyait condamné. C'est là le plus grand défaut de cette correspondance; c'est là ce qui gâte un certain nombre des lettres adressées à M. Newton et qui seraient d'ailleurs fort belles. On ne peut s'empêcher d'admirer la résignation dont elles sont pleines, ainsi que les nobles pensées qui y brillent; mais ces continuelles allusions à une souffrance secrète qui doit toujours cesser et qui ne cesse jamais, qu'on ne sait même trop comment nommer, tant la cause en est bizarre, cette monomanie religieuse, ou, pour mieux dire, irréligieuse, tient trop de place et finit par irriter la sympathie. On en veut au pauvre malade de tant parler de son mal, d'autant plus qu'il sait fort bien s'en taire quand il s'adresse aux gens qui, comme Lady Hesketh par exemple, n'étaient pas persuadés que ce fût

un châtiment pour des péchés au moins douteux. Que de charme au contraire quand il s'abandonne à son doux naturel, et qu'il parle de ce qu'il aime à ceux qu'il aime. Il y a des longueurs, sans doute, dans le millier de lettres environ qu'on a conservées de lui ; comment n'y en aurait-il pas? Ce sont quelquefois de simples billets; mais partout la même main se révèle, et partout le même tour d'esprit qui donne du relief aux choses les plus indifférentes. Qu'il crayonne le portrait des politiques d'Olney devisant les bras croisés sous le hangar du forgeron, ou qu'il disserte sur la nécessité des élisions poétiques, l'écrivain exquis se retrouve toujours. C'est peut-être le mérite le plus rare de cette correspondance que cette alliance de la simplicité la plus complète, avec le style le plus délicat et le plus parfait. Dans ce genre, il n'est difficile, ni d'être simple, ni d'être clair, ni d'être correct ; l'écueil, c'est d'être banal ou précieux ; le grand secret, c'est de rester simple en étant original, et Cowper l'a connu mieux que pas un. « Une lettre écrite ici, disait-il à Unwin, est une création. » Sans y penser, il caractérisait toutes les siennes qui sont, en effet, une création, et sa meilleure.

Lady Hesketh arriva enfin à Olney vers la mi-

juin, et la joie de Cowper fut complète. Celle de sa cousine fut mêlée d'un peu de surprise en voyant dans quel étroit espace, dans quels inconvénients de tout genre la vie du poète avait été resserrée depuis vingt ans. Les pluies, les brouillards et le froid confinaient chez eux pendant huit mois de l'année Cowper et Mme Unwin qui n'avaient plus alors d'autre ressource qu'une petite allée de gravier; et si, l'été, les promenades étaient belles, « c'était déjà une promenade que d'y arriver ». Quant à l'intérieur, le fragment suivant dû à la plume de Lady Hesketh dit assez qu'il avait fallu de la bonne volonté pour s'y trouver à l'aise. « Notre ami aime une grande table et une grande chaise. J'ai l'agrément d'en avoir deux de cette espèce dans mon salon. Je suis fâchée d'avoir à ajouter que lui et moi y sommes toujours étendus laissant la pauvre Mme Unwin se donner tout le bon temps qu'elle peut sur une petite chaise de moitié plus haute que les nôtres et considérablement plus dure que du marbre. Elle proteste néanmoins que c'est tout ce qu'elle aime, qu'elle préfère les chaises hautes aux basses et les dures aux moelleuses; et j'espère qu'elle est sincère, vraiment, je suis convaincue qu'elle l'est. Sa constante occupation est

de tricoter des bas, ce qu'elle fait avec les plus jolies aiguilles du monde ; ils sont aussi très-beaux, les bas, cela s'entend ; votre cousin depuis de longues années n'en a pas porté d'autres que ceux qu'elle lui fait. Elle tricote la soie, le coton et la laine. Elle est assise avec son tricot et ses lunettes à un bout de la table, et lui avec les siennes à l'autre bout, faisant la lecture quand il n'est pas occupé à écrire. L'hiver, c'est toujours seul dans une chambre qu'il travaille ; mais comme il emploie les soirées de cette saison à copier ce qu'il a composé, c'est généralement, paraît-il, *vis-à-vis* [1] de Mme Unwin qu'il les passe. A l'époque de l'année où nous sommes, il écrit toujours le matin dans ce qu'il appelle son *boudoir* [2]. C'est dans le jardin qu'il est situé ; il a une porte et une fenêtre et contient tout juste une petite table avec un pupitre et deux chaises ; malgré ces deux chaises, ce serait avec une certaine difficulté que deux personnes y tiendraient ». Et pourtant, si mal que Cowper fût à Olney, l'habitude l'y retenait : les pierres mêmes des murs du jardin n'étaient-elles pas ses intimes connaissances ? Il ne l'eût probablement jamais quitté si son excel-

[1] En français dans le texte.
[2] *Id.*

lente cousine ne lui en eût donné le conseil et le moyen. On trouva à Weston, près d'Olney, une maison plus convenable qu'offrait pour le même prix M. Throckmorton. Lady Hesketh promit d'y venir tous les ans et Cowper s'avisa pour la première fois que l'air d'Olney était mauvais, que le manque d'exercice lui avait fait ainsi qu'à son amie beaucoup de mal, que les miasmes des marais exhalaient une odeur de poisson, et qu'il n'était que temps de s'en aller si l'on ne voulait bientôt y laisser ses os. Tout cela était vrai ; seulement il aurait pu s'en apercevoir plus tôt. L'idée de se rapprocher des Throckmorton n'était pas non plus sans l'attirer vers Weston. Malgré la différence de religion, il s'était lié de plus en plus avec eux. Il avait accepté leurs avances ; leur parc était devenu le sien. Il s'était même hasardé à dîner chez eux. L'invention des ballons était alors dans toute sa nouveauté, et M. Throckmorton en avait donné le spectacle à quelques amis au nombre desquels était Cowper qui en avait été ravi. Le bruit de cette dissipation arriva, fort exagéré, jusqu'à M. Newton. On avait vu Cowper se promener en voiture avec des dames, et qui plus est, prendre sa part de divertissements assez étranges pour ne pas dire diaboliques.

M. Newton crut que tout était perdu, que le monde avait repris sa proie, et il adressa à son ami des remontrances dont nous n'avons pas le texte, mais qui devaient être bien cruelles et bien ridicules, si l'on en juge par ce qu'en dit Cowper à Unwin. Pour la première fois de sa vie en effet, cette âme si douce se révolta contre la tyrannie qu'on voulait exercer même de loin sur elle, et, dans la certitude de son innocence, trouva de fières paroles pour repousser ces absurdes calomnies. « Que nous reproche-t-on ? D'avoir répondu aux civilités des Throckmorton, d'avoir pris souvent l'air dans la voiture de Lady Hesketh, de m'être promené le dimanche soir seul avec elle? Voilà les seules nouveautés que nous pratiquions ; et si cette conduite si inoffensive en elle-même cause cependant du scandale, il faudra de toute nécessité qu'il y ait du scandale. Dieu et nos consciences nous acquittent, et nous ne connaissons pas d'autres juges ». On aimerait à penser que ces mots purent, grâce à Unwin, tomber sous les yeux de M. Newton, dont l'orgueil méritait bien la leçon qu'ils contenaient et que Cowper, retenu par sa longue affection, ne voulut pas lui adresser directement. Il se contenta de lui écrire une longue lettre où

il lui expliquait ses « énormités » dans les termes les plus touchants et l'assurait qu'il n'avait pas changé ; ce qui était moins vrai qu'il ne se le figurait lui-même, car, à tout prendre, il y avait assez loin de l'auteur des hymnes d'Olney à celui de John Gilpin ; et M. Newton devait bien le sentir, lui qui allait demander comme une faveur, (n'était-ce pas aussi un peu de mondanité ?) qu'on imprimât au devant d'une nouvelle édition des poésies de Cowper, la préface, assez maladroite d'ailleurs, qu'il avait jadis composée pour le premier volume de vers, et que l'éditeur avait sagement supprimée.

CHAPITRE X

Cowper à Weston.

Cowper quitta Olney vers le milieu de novembre 1786 et s'établit le même jour à Weston. Il devait y trouver encore quelques heureux moments, y composer quelques beaux vers et y faire de nouveaux amis ; mais la période la plus féconde de sa vie se fermait avec ce changement de résidence : Weston ne devait pas ajouter grand'chose à sa gloire.

Posée près d'un beau parc, dans un des plus jolis villages de l'Angleterre, la nouvelle habitation s'appelait La Loge, surnom que lui valait le voisinage des bois et des champs. Au sortir de sa prison d'Olney, où cependant il avait connu des jours de bonheur et qu'il n'avait pu abandonner sans se sentir le cœur serré, il est possible que Cowper ait exagéré les agréments de sa nou-

velle demeure. Il n'en faut pas moins citer en partie une des premières lettres, sinon la première qu'il ait datée de là : il ne s'en présentera plus beaucoup de semblables.

« C'est mon anniversaire de naissance, ma cousine bien-aimée, et je suis résolu d'en employer une partie à vous écrire, pour que toute réjouissance n'en soit pas absente. Le noir et épais brouillard qui l'a obscurci m'aurait, à Olney, paru pénible à supporter; ici, je m'en suis à peine aperçu. Notre demeure est si bien close et si confortable, que nous y trouvons une compensation pour ce que la saison a d'horrible ; et, que les chemins soient secs ou qu'ils soient mouillés, notre maison au moins est toujours commode et chaude. Oh ! ma cousine, si vous en pouviez partager avec nous tous les agréments. Je ne veux pas me mettre déjà à vous tourmenter à ce sujet, mais Mme Unwin se rappelle avoir appris de vos propres lèvres que vous haïssez Londres au printemps. Peut-être à cette époque serez-vous bien aise de fuir un endroit qui deviendra de plus en plus désagréable, pour venir jouir du bien-être de La Loge. Vous savez que la meilleure maison du monde, quand elle est vide, a un air désolé. Aussi celle-ci depuis que nous l'occupons avec

nos *meubles*[1], est aussi supérieure que vous pouvez l'imaginer à ce qu'elle était lorsque vous l'avez vue. Le salon est même élégant. Quand je dis que le salon est élégant, je n'ai pas l'intention d'insinuer que le cabinet d'étude ne l'est pas. Il est agréable, chaud, plein de silence, et, si je n'y produis pas une incomparable traduction d'Homère, bien au-dessus de ce que je mérite. Je songe tous les jours à ces vers de Milton, et me félicite d'avoir obtenu, avant d'être tout à fait caduc, ce qu'il ne semble pas, lui, avoir espéré plus tôt :

> Et puisse enfin mon âge fatigué
> Trouver le paisible hermitage !

« Car si ce n'est pas un hermitage, c'est beaucoup mieux encore ; et, comprenez-le bien, ma chère cousine, quand les poètes parlent de chaumières, d'hermitages et d'autres choses semblables, ils entendent toujours par là une maison avec six fenêtres sur le devant, deux confortables salons, un joli escalier, et trois chambres à coucher de bonne dimension : bref, une maison comme celle-ci. »

1 En français dans le texte.

Le deuil vint bientôt y trouver les nouveaux habitants. Le fils de Mme Unwin, l'ami de Cowper, était mort emporté par une fièvre putride. « Cowper, dit Southey, parut souffrir moins que ne s'y seraient attendus ceux qui connaissaient son affection pour le défunt. » Ce n'était qu'une apparence ; en réalité le coup fut profond. Peut-être parla-t-il moins de sa douleur que d'autres ne l'auraient fait à sa place. Il cherchait à en distraire sa pensée, mais il ne pouvait s'empêcher de se sentir encore l'ami de celui qui n'était plus. Il y a bien de l'émotion contenue, bien de la gravité dans les lignes suivantes adressées à Lady Hesketh quelques jours après l'événement. « Je vous ai envoyé ma chère, une lettre mélancolique, et je crois bien que celle que je vais vous envoyer ressemblera fort à l'autre. Ce n'est pas que rien dans les conséquences de notre perte récente vienne la rendre plus affligeante qu'on ne pouvait s'y attendre ; mais l'esprit ne retrouve pas facilement son élasticité après un choc comme celui que nous venons à peine d'éprouver. Ma longue expérience m'a depuis longtemps enseigné que nous vivons dans un monde d'ombres, et que la conduite la plus prudente comme aussi la plus chrétienne, c'est de posséder les avantages que nous

y trouvons comme ne les possédant pas; et cependant je remarque qu'il n'est pas aisé de mettre cette doctrine en pratique. Nous oublions que ce Dieu qui les a donnés peut, quand il lui plaît, les reprendre; et qu'il peut lui plaire de le faire à un moment où nous nous y attendons le moins, où nous sommes le moins disposés à nous en séparer. C'est ce qui est arrivé dans le cas présent. Il n'y eut jamais dans toute la vie d'Unwin, un instant où il semblât plus nécessaire que celui-là même où il mourut. Il avait atteint un âge où les hommes, à supposer qu'ils le soient jamais, deviennent utiles à leur famille, à leurs amis, au monde. Sa paroisse commençait à sentir et à reconnaître les avantages de son ministère. Son exemple inspirait du respect à beaucoup des membres du clergé de son voisinage. Ses enfants prospéraient, instruits et dirigés par lui..... Quand un homme avec un caractère et des relations semblables est pris dans la force de l'âge, il semble faire dans la société un vide que rien ne peut remplir. On aurait dit que Dieu l'avait fait juste ce qu'il était pour être en bénédiction aux autres, et au moment où l'influence de son caractère et de ses talents commençait à se faire sentir, il l'a enlevé. Ce sont là, ma chère, des mystères que nous ne

pouvons contempler sans étonnement, mais qui seront néanmoins expliqués ailleurs, et qu'il faut, en attendant, révérer en silence. Il est heureux pour sa mère qu'elle ait passé sa vie dans la pratique d'une soumission habituelle aux volontés de la Providence. Je sais que sans cela, et après tout ce qu'elle a souffert au sujet d'un autre, ce coup aurait été trop lourd pour ses forces. Elle trouve, et elle en a bien le droit, une grande consolation dans la pensée qu'il a vécu de la vie, qu'il est mort de la mort d'un chrétien. Et la conséquence, plus inévitable, s'il est possible, que la plus mathématique des conclusions, c'est qu'il est heureux. Adieu donc, mon ami Unwin le premier homme que j'aie aimé en sortant de Saint-Albans, et que je ne puis m'empêcher d'aimer encore, bien que je ne doive plus te voir de ces yeux [1] ».

Cowper se remit à Homère; mais il se trouvait le travail moins facile, ses nuits étaient sans sommeil, il avait continuellement la fièvre, et les pensées tristes l'assiégeaient. La maladie s'abattit pour la troisième fois sur lui dans toute sa force, et il est bien difficile d'admettre que le

1 SOUTHEY. *Life and Works of W. Cowper*. T. III, p. 363.

chagrin de la perte qu'il avait faite n'ait pas contribué à son retour. Pendant six mois, il ne put supporter que la présence de Mme Unwin, qui un jour même arriva juste à temps pour couper la corde où il venait de se pendre. L'accès passa, comme il était venu, subitement. Il put reprendre son travail et sa correspondance; mais, à partir de cette époque, il y eut dans ses lettres un changement de ton que Southey n'a pas assez remarqué. Il semblerait qu'Unwin, l'aimable pasteur, eût emporté avec lui quelque chose de la gaîté de son ami.

Cependant, les amitiés nouvelles ne manquaient pas à Cowper. La souscription qu'il avait annoncée pour sa traduction lui avait valu, de différents côtés, des marques touchantes de souvenir. Dans Colman et Walter Bagot, il avait retrouvé d'anciens condisciples disposés à le servir; ce dernier était même devenu un correspondant fidèle. Des nouveaux venus, Samuel Rose, John Johnson, son parent éloigné du côté maternel, venaient lui rendre hommage, s'employaient pour lui, et mettaient à ses pieds le tribut de leur jeune admiration. Pour épargner ses yeux, Mme Throckmorton avait demandé à faire l'office de secrétaire ou de copiste, et d'autres l'aidaient

dans cette besogne. Sa réputation grandissait; des dames lui écrivaient comme au « meilleur des hommes »; celui-ci l'invitait à venir visiter son domaine; celui-là, d'une tournure d'esprit plus grave, lui faisait espérer dans son jardin un monument commémoratif; et cet autre, attorney Gallois, lui envoyait ses vers en le priant de les corriger. Il était même, chose assez rare pour être notée, célèbre parmi ses voisins, ce qui ne laissait pas d'avoir des inconvénients, comme on peut le voir dans le récit suivant : « Lundi dernier, au matin, Sam vint me dire qu'il y avait dans la cuisine un homme qui désirait me parler. Je le fis entrer et vis apparaître une figure commune, convenable, d'un certain âge, qui, invitée par moi à s'asseoir, me parla en ces termes : — « Monsieur, je suis le clerc de la paroisse de Tous-les-Saints, à Northampton, frère de M. Cox, le tapissier. Il est d'usage que celui qui occupe cette charge joigne à une liste de décès, qu'il publie à Noël, une pièce de vers. Vous me feriez une grande faveur, Monsieur, si vous vouliez m'en fournir une. » — A quoi je répondis : Monsieur Cox, vous avez dans votre ville plusieurs hommes de génie; pourquoi ne pas vous adresser à l'un d'entre eux. Il y a en particulier votre ho-

monyme, Cox, le statuaire, qui, personne ne l'ignore, est un faiseur de vers de premier ordre. S'il est homme au monde qui puisse faire votre affaire, c'est lui assurément. — « Hélas! Monsieur, je lui ai déjà demandé de m'aider, mais c'est un gentleman si instruit que les gens de notre ville ne peuvent le comprendre. » — Je vous l'avoue, ma chère, je sentis toute la force du compliment que cette allocution impliquait, et il ne s'en fallut pas de beaucoup que je ne répondisse : Peut-être, mon bon ami, pourrait-on me trouver inintelligible pour la même raison. Mais après lui avoir demandé s'il était venu exprès à Weston pour implorer l'assistance de ma muse et avoir reçu une réponse affirmative, je sentis ma vanité mortifiée se consoler un peu; et, prenant en pitié l'embarras du pauvre homme, qui semblait considérable, je lui promis de lui fournir des vers. En conséquence, le chariot est allé aujourd'hui à Northampton chargé, en partie, de mes productions dans le style mortuaire. Foin des poètes qui font des épitaphes sur une seule personne; j'en ai composé une, moi, qui va servir pour deux cents! »

Telle était la complaisance de Cowper que, pendant sept ans, il se fit le pourvoyeur poétique du clerc

de la paroisse de Tous-les-Saints, au grand profit des lecteurs de la liste funèbre. Quoiqu'Homère occupât alors la plus grande partie de son temps, il en trouvait encore pour des vers de circonstance. Il fit même, à la requête de son éditeur et pour la *Revue analytique* que celui-ci venait de fonder, quelques articles de critique littéraire ; et, sur l'invitation de M. Newton, il traduisit du latin une demi-douzaine de lettres écrites par un pasteur du Cap de Bonne-Espérance, Van Lier, lesquelles, sous forme de confession, avaient pour objet de montrer le pouvoir de la Grâce. C'était là une besogne de pure obligeance ; mais Lady Hesketh, qui semble avoir eu pour fonction de ramener toujours Cowper aux réalités positives, l'engagea à composer quelques vers sur le rétablissement du roi. Il y consentit d'autant plus volontiers qu'il estimait Georges III et la reine. « S'ils ressemblaient, disait-il, à tous ceux qui ont jamais infesté le monde depuis qu'il est question de cette engeance, ils n'auraient pas eu un vers de moi. » Les vers furent présentés à la princesse Augusta, et ce fut tout. On n'eut pas même, en haut lieu, l'idée que la charge de poète-lauréat devenue vacante, l'année suivante, par la mort de Warton, pourrait

être honorée par Cowper. Il n'y eut que Lady Hesketh qui y pensât, ce qui ne suffisait pas. Au reste, Cowper lui-même ne s'en souciait pas beaucoup. Ç'aurait été « un éteignoir de plomb sur le feu de son génie. » Le salaire seul le tentait, et encore n'aurait-il pu, pour le mériter, se résoudre aux cérémonies de la cour et au baise-main.

Il était plus heureux à l'endroit de ses souscripteurs. Grâce à ses amis, à Hill surtout, il en avait cinq cents. Pope n'en avait eu qu'une centaine de plus. C'était assez pour couvrir les frais et lui laisser espérer un certain profit de ce long labeur. Quant à l'honneur, si Oxford avait refusé de souscrire, sous prétexte que ce n'était pas l'habitude, il pouvait être satisfait en voyant Cambridge et toutes les universités écossaises figurer sur la liste. Ce fut en 1791 que parut enfin cette traduction, qui lui avait coûté environ six années de travail.

CHAPITRE XI

Traduction d'Homère.

On s'est souvent demandé pourquoi Cowper s'était mis en tête de traduire Homère, et l'opinion générale est qu'il aurait pu mieux employer son temps. Il était, lorsqu'il entreprit cette œuvre de longue haleine, dans toute la force de son talent. Il venait de finir la *Tâche* et rien ne laissait soupçonner dans ce poème original que sa verve fût épuisée. Il l'avait cru cependant et en faisait à M. Newton l'aveu mélancolique : « J'ai beaucoup de bons amis qui souhaiteraient comme vous qu'au lieu de tourner mes efforts sur une traduction d'Homère, j'eusse continué dans une voie de poésie originale. Mais je puis dire avec vérité qu'il en fut ordonné autrement non par moi, mais par la Providence qui gouverne toutes mes pensées et dirige à son gré mon attention. Il peut

paraître étrange, mais il est sans doute qu'après avoir écrit un volume qui avait en général beaucoup contribué à me soulager, je trouvai qu'il m'était impossible d'écrire une autre page. L'esprit de l'homme n'est pas une fontaine, mais une citerne; et le mien, Dieu le sait, est une citerne brisée. » Le mot est bien triste, il n'était pas juste; car dans les intervalles que lui laissait sa traduction, Cowper a composé quelques-uns de ses plus beaux vers : par exemple, ceux que lui inspira le portrait de sa mère. Quoi qu'il en soit, il crut voir une direction providentielle dans le hasard qui lui avait, un matin, fait feuilleter l'*Iliade* et en traduire une quarantaine de lignes. Il trouva dans cette besogne ingrate une sorte d'occupation machinale qui allégeait sa pensée, mais qui à tout prendre lui fut moins salutaire qu'il ne se le figurait, surtout lorsqu'il lui fallut chercher des souscripteurs et donner satisfaction à toutes les critiques dont on l'assaillait. On pourrait composer un assez curieux chapitre d'histoire littéraire en se bornant à rassembler tous les jugements contradictoires qui ont été portés sur cette traduction. C'est, suivant les uns, un chef-d'œuvre qu'on ne pourra jamais surpasser; suivant les autres, la version la plus terne et la

plus ennuyeuse qu'on ait jamais faite. Ceux-ci la condamnent parce qu'elle est en vers blancs; ceux-là mettent au premier rang de ses mérites l'absence de la rime. Bref, c'est à désespérer de la vérité en matière de littérature. Comment, dans une question si controversée, un étranger pourrait-il sans impertinence hasarder une opinion? Tout ce qu'on peut faire, c'est de recueillir les avis les plus autorisés, et de compter, ou de peser les suffrages.

Et d'abord, Cowper était-il suffisamment préparé pour l'entreprise qu'il a tentée? On est parfaitement renseigné à cet égard. Homère, avant que l'idée de le traduire lui fût venue, n'avait jamais été de sa part l'objet d'une étude spéciale. Il savait le latin, comme le prouvent les vers qu'il composait volontiers en cette langue et les traductions de poètes romains qu'il avait faites; rien ne prouve qu'il sût aussi bien le grec, et tout semble indiquer qu'il ne s'en était pas occupé depuis de longues années. Ce fut avec une clef d'Homère pour tout bagage qu'il se mit en route. Plus tard, il est vrai, on lui donna une édition de Villoison; une dame qui savait du grec autant qu'homme d'Angleterre, l'aida de ses conseils ainsi qu'un peintre suisse et quelques autres éru-

dits ; mais ce ne fut qu'après avoir commencé qu'il se douta des difficultés de son texte. C'eût été un demi-malheur, si à défaut de la science, il eût ressenti pour son modèle cet amour passionné, cet enthousiasme qui fait tout comprendre et tout surmonter ; mais plus d'un doute est permis à cet endroit. Il aimait Homère et l'admirait ; tout le monde en fait autant ; seulement il ne l'aimait pas assez ; au fond, la poésie hébraïque et Milton lui étaient plus chers et remuaient plus d'échos dans son âme. Ce sont des grandeurs aussi, mais d'un ordre différent. Un écrivain anglais très-brillant a fait à ce propos quelques remarques piquantes qu'on ne saurait mieux faire que de traduire : « Le fait est que Cowper ne ressemblait pas à Agamemnon. Le trait le plus apparent des héros grecs est une certaine activité pleine de vivacité et de décision, qui éclate toujours et se plaît toujours à éclater. Cette qualité se reproduit fidèlement dans le poète lui-même. Les Allemands ont nié son existence, mais ils n'ont jamais mis en doute son extrême activité. — D'après tout ce que vous me racontez, Monsieur, disait un américain, j'aimerais beaucoup avoir lu Homère. Il me semble qu'il devait être du parti de l'action. — Eh bien, c'est justement

ce que Cowper n'était pas. Son génie était domestique, tranquille et calme. Il n'avait pas de goût, ou n'avait que peu de goût, même pour l'activité ordinaire et à moitié endormie d'une société raffinée. Une soirée, c'en était trop pour lui; une journée de chasse lui paraissait un exercice ridicule. Il y a quelque absurdité à attendre d'un homme pareil qu'il se plaise aux stimulants sévères d'un âge barbare, qu'il sympathise avec une race qui combattait pour son plaisir et avec un poète qui chantait ces combats dont le goût lui semblait très-judicieux.[1] » C'est d'ailleurs ce que le nouveau traducteur était le premier à reconnaître : « Comment voulez-vous, écrivait-il à M. Walter Bagot, qu'un homme soit calme quand pendant trois semaines il n'a été occupé que de carnage, faisant sortir les entrailles à celui-ci, frappant celui-là par la gorge, transperçant le foie à un autre et logeant une flèche dans le dos du quatrième? Lisez le treizième livre de l'*Iliade*, et vous verrez que ce sont là les amusants incidents qui en font le sujet, l'unique sujet. Pour m'y intéresser et pour en saisir l'esprit, force m'est de mettre de côté tout sentiment d'huma-

[1] *National Review*, Londres, 1755, vol. I.

nité. C'est une triste besogne, et si le meilleur poète du monde nous donnait aujourd'hui une liste semblable de tués et de blessés, il n'échapperait pas au blâme universel; cela soit dit à la louange d'un âge plus éclairé. J'ai beaucoup marché dans le sang et il m'en reste plus encore à traverser avant d'arriver à la fin. En attendant, je suis résolu à trouver tout cela très-sublime, et pour deux raisons. La première, parce que c'est l'avis de tous les érudits; la seconde, parce que j'en suis le traducteur. Si je n'étais qu'un spectateur indifférent, je m'aventurerais peut-être à souhaiter qu'Homère eût appliqué son merveilleux talent à un sujet moins dégoûtant. Il l'a fait dans l'*Odyssée*, et il me tarde d'y arriver. » « Je suis maintenant, écrivait-il encore, dans le dix-neuvième livre de l'*Iliade* et au moment d'exposer les actions héroïques accomplies par Achille, et qui sont telles que tout le reste paraît trivial en comparaison. Oh! pourrais-je m'écrier avec raison, que n'ai-je une muse de feu! D'autant plus que ce n'est pas seulement à une grande armée, mais encore à une grande rivière qu'il faut que je tienne tête; on peut cependant faire beaucoup avec Homère pour guide. Ce n'est pas moi qui aurais choisi pareille affaire pour en être

l'auteur original, quand même les neuf sœurs m'auraient poussé le coude. Les effets du temps sont vraiment merveilleux; ce que nous admirons dans un ancien nous ferait envoyer un poète moderne à Bedlam. » Certes, ce n'était pas là le langage d'un traducteur fort épris de sa tâche; on sent qu'elle lui pesait souvent et qu'il s'en acquittait avec moins d'entrain qu'il n'aurait fallu. Il avait hâte d'en finir. « Laissez-moi seulement, disait-il, me tirer de ces deux longues histoires, et si je me mêle encore de pareille besogne, appelez-moi fou, âne et sot fieffé. »

Ce qui le soutenait c'était l'ambition de donner à son pays une traduction meilleure que celles qu'on avait tentées jusque-là. On en comptait trois principales dont la plus ancienne, celle de Chapman, datait de la fin du XVIme siècle. Chapman, poète remarquable, avait employé pour traduire l'*Iliade* un long vers de quatorze syllabes et des épithètes composées qui donnent à son œuvre une allure assez homérique. Malheureusement, le texte grec se délayait sous ses doigts, et tout en conservant un peu de sa grâce, il avait perdu beaucoup de sa vigueur et de sa netteté. Dryden, admirable versificateur, avait traduit Homère dans des vers énergiques mais inégaux,

peu soucieux de rester toujours fidèles au sens et souvent roides. Enfin Pope, venu le dernier, avait mis au service du vieux poète grec la souplesse infinie de sa versification brillante et sonore, et toutes les ressources d'un talent consommé. Mais l'Homère de Pope, comme on l'a si bien dit, justifiait trop son titre et n'était certainement plus celui d'Homère. Il avait longtemps été en possession de la renommée, et il n'avait fallu rien moins qu'une transformation du goût public pour qu'on sentît toutes les imperfections de cette version trop poétique. Pope en effet, c'est son plus grand mérite, a mis dans sa traduction toute la beauté de style d'un ouvrage original. Quant à donner une idée vraie d'Homère, il ne s'en est inquiété qu'autant qu'il y trouvait son intérêt. Il ne se fait aucun scrupule de retrancher, et surtout d'ajouter. Il parlera de la « lugubre lueur » des bûchers, quand il n'est question que de bûchers dans le texte ; des « destins empennés » quand Homère dit simplement : le trait. Il balance des antithèses auxquelles l'auteur n'a jamais songé et pose des ornements où il en faudrait le moins. Ainsi Hector ne se contente plus d'ôter son casque, « il détache de son front les terreurs étincelantes », ce qui est très-joli, mais beaucoup trop recherché.

Et ce ne sont pas là des accidents ; cela fait partie de son système. Il veut bien traduire, mais à la condition d'embellir. Il veut bien qu'on aperçoive Homère, mais il faut aussi que Pope paraisse à côté : il n'a guère réussi qu'à faire voir Pope.

C'est ce que Cowper sentait fort bien. Il en avait fait le sujet d'une lettre insérée dans le *Magasin du Gentleman* (août 1785), où tout en rendant justice au rare talent de Pope, il adressait à sa traduction les critiques les plus fines. Ce fut donc sur un plan tout différent qu'il résolut de travailler. Ne voulant pas, comme Pope, attacher au cou d'Homère les grelots de la rime, il se décida pour le vers blanc de dix syllabes avec élisions. Il le maniait en maître, cela n'a jamais été contesté, et il en a tiré des effets ingénieux pour reproduire les coupes et les césures homériques. D'autre part, un écrivain déjà cité tient que de tous les mètres, c'était le pire qu'il pût choisir, que c'est celui qui a la conclusion la moins marquée, le rhythme le moins éclatant. Ce qui détermina surtout le choix de Cowper, c'était, sans compter le souvenir de Milton, l'espérance de serrer ainsi le texte de plus près. Il s'en explique très franchement dans sa préface : « Je ne balance pas à affirmer qu'une traduction rimée

d'un poète quelconque de l'antiquité est impossible. Il n'y a pas d'habileté au monde qui puisse suffire à la tâche de terminer deux vers rimés avec des sons semblables, tout en exprimant le sens complet, et rien que le sens de l'auteur original. » Ses idées n'étaient pas moins arrêtées sur la méthode qu'il croyait la plus favorable pour faire passer le sens et l'esprit d'Homère dans la langue de Shakspeare : « La traduction libre et la traduction littérale ont chacune leurs défenseurs et chacune leurs inconvénients. Il est difficile que la première soit fidèle au style et à la manière de l'auteur, et la seconde devient aisément servile. Ce qui manque à l'une, c'est l'originalité ; ce qui manque à l'autre, c'est l'esprit. C'est pourquoi s'il était possible de trouver un juste milieu, une façon de traduire assez serrée pour ne rien laisser échapper du texte, pour n'y rien mêler d'étranger, et en même temps assez libre pour avoir l'air original, ce serait certainement celle-là qui pourrait le mieux rendre un auteur. « Il est inutile d'ajouter que ce fut à cet idéal qu'il s'efforça d'atteindre. S'il n'y parvint pas, il porta du moins dans cette honorable tentative , une extrême industrie et une parfaite indépendance. Il avait

cru d'abord que la langue du seizième siècle lui fournirait des expressions et des tournures plus appropriées à son dessein, et il avait imité Chapman, sans le savoir, car il ne connut l'antique traduction que beaucoup plus tard. Il s'arrêta bientôt dans cette voie, s'apercevant que son travail ne gagnerait rien à prendre une teinte d'archaïsme, et il revint à l'anglais moderne, en se réservant le droit de faire des inversions et de composer des mots à l'occasion. Quant à ceux qui l'avaient précédé dans la carrière, il ne s'en occupa pas. Le souvenir de Pope qu'il avait étudié et qu'il voulait détrôner, le hantait toujours, il est vrai; mais c'était surtout pour ne pas faire comme lui qu'il pensait à lui. Sur ce dernier point son succès est complet : on ne saurait rien imaginer de plus différent que ces deux traductions poétiques, tellement qu'on serait parfois tenté de croire qu'elles n'ont pas été faites sur le même texte. Le principal objet de Cowper fut d'être fidèle; on ne saurait lui refuser ce mérite. Son ambition n'était pas tout-à fait d'épargner aux écoliers le secours du dictionnaire et le travail de la construction, comme on l'a dit plaisamment, mais de traduire où d'autres avaient imité. Il l'a fait quelquefois

avec bonheur. On pourrait citer bien des passages où la phrase anglaise reproduit, non l'harmonie, mais le mouvement et l'allure de la phrase grecque avec une exactitude surprenante ; ou pour mieux dire, on sent, en lisant Cowper, qu'Homère n'est pas loin, ce qui fait à la fois l'éloge du traducteur et la critique de l'écrivain. Si l'on estime qu'après tout la version la plus littérale d'un grand poète est toujours la meilleure, Cowper a certainement réussi dans une certaine mesure. Si l'on croit au contraire qu'il ne faut pas craindre de sacrifier un peu du fond de l'original pour rendre plus vivante la forme de la traduction, il a fait fausse route. Il a fait d'Homère un moule en plâtre assez exact, il n'en a pas rendu la vraie physionomie. Ce qui manque à son Iliade et à son Odyssée, c'est le souffle, et en même temps l'aimable simplicité de ces héroïques épopées. On sent chez le traducteur l'effort et la tension d'une lutte désespérée. Il n'a ni la naïveté de Chapman, ni la richesse de Dryden, ni la perfection de Pope. Il paraît souvent gauche et l'haleine lui fait défaut. C'est l'inconvénient du système mixte qu'il avait adopté, et son exemple a prouvé une fois de plus, qu'une traduction parfaitement fidèle et vrai-

ment poétique d'une langue ancienne dans une langue moderne est plus que difficile. Il se tira avec honneur de l'impasse où il s'était engagé, mais c'était une impasse. Il y a, comme on l'a très finement remarqué [1], quelque chose de vague et d'obscurément grand dans l'idée que le monde se fait de l'inspiration homérique ; et il faudrait que le traducteur pût donner à son ouvrage la même antiquité, l'entourer de la même auréole de souvenirs classiques, pour qu'il éveillât les mêmes sentiments que l'original. Le bruit qu'on avait fait autour de la tentative de Cowper finit par être fatal à celle-ci. Les lettrés, c'est-à-dire tous ceux qui étaient capables d'entendre d'Homère dans sa langue, se flattaient qu'elle allait satisfaire toutes leurs exigences; les ignorants s'imaginaient d'y trouver la sève d'une œuvre originale. Les uns et les autres furent déçus : ce n'était qu'une traduction, meilleure peut-être que les précédentes, ce n'était pas le grand Homère.

[1] *North American Review 1834.*

CHAPITRE XII

Poésies diverses.

On aurait bien surpris Cowper en lui prédisant qu'un jour ses éditeurs négligeraient l'œuvre qui lui avait donné tant de mal, et ne laisseraient rien perdre au contraire de toutes les pièces détachées qu'il semait, au hasard de l'occasion, dans ses lettres ou dans les pages d'une revue. Ces pièces sont nombreuses et de tout genre ; les unes ont paru du vivant de l'auteur, les autres ont été pieusement recueillies après sa mort. Il y en a d'insignifiantes ; il y en a aussi de fort belles. Composées à différentes époques, la plupart avant qu'il eût achevé la traduction d'Homère, elles ont droit à une place dans cette étude, et la diversité de leur caractère ne doit pas les faire oublier. Aussi bien, son grand effort homérique, pour employer un terme qu'il aimait, avait épuisé Cowper

dont la carrière poétique ne devait plus être longue.

La plus considérable de toutes ces poésies est intitulée *Tirocinium ou revue des écoles*. Cowper l'avait insérée, pour le grossir, dans le volume qui contenait la *Tâche*. C'est une satire morale sur les dangers de l'éducation publique. La thèse que l'ancien élève de Westminster y soutient offre des côtés spécieux. Quand il s'élève contre les châtiments corporels, contre les exemples corrupteurs que les *grands* donnent aux *petits*, contre la sottise des parents qui, rêvant pour leurs enfants la mitre de l'évêque ou la perruque de l'homme de loi, ne les envoient aux écoles que pour satisfaire de ridicules ambitions, pour contracter des amitiés illustres qui, plus tard, les pousseront dans le monde, il a raison comme chrétien et comme moraliste. Son tort est de conclure à une condamnation absolue et générale à propos d'inconvénients très graves sans doute, mais dont les uns peuvent être écartés, les autres diminués, et dont quelques-uns sont inévitables, l'homme étant ce qu'il est, et l'enfant n'étant après tout, suivant le mot de Wordsworth, que le père de l'homme. Et puis faut-il compter pour rien cet apprentissage

de la vie qui se fait dans l'école sans qu'on y pense? N'est-ce rien que toutes ces leçons pratiques qu'on y reçoit journellement? Elles sont dures souvent, mais la vie non plus n'est pas douce. Enfin, Cowper qui veut remplacer l'école par la famille, l'éducation publique par l'éducation privée, et qui sait que chacun n'est pas capable, comme M. Unwin à qui le morceau est dédié, de faire suivre lui-même à ses enfants le cours régulier des études libérales, ou assez riche pour leur donner un précepteur, Cowper ne voit pas que le troisième moyen qu'il propose et qui est d'avoir recours à quelque pasteur de village, présente aussi des inconvénients assez semblables, sans compter qu'il n'est pas à la portée des bourses modestes. Quelque esprit, quelque finesse d'observation qu'il ait mise dans les détails, les arguments du *Tirocinium* ne résolvent pas la grande difficulté qu'ils soulèvent. Au reste, le poète était ici juge et partie. Il avait souffert du système scolaire de son temps et il le condamnait; c'était son droit. Pourtant, c'est encore ce système, tempéré par l'adoucissement des mœurs contemporaines qui, de l'aveu général, semble le plus propre à former des hommes, et des hommes libres; et nul ne peut dire

si l'Angleterre ne lui doit pas la meilleure part de sa grandeur. Quant aux matières de l'enseignement, quoiqu'il n'en parle pas dans le *Tirocinium*, Cowper avait sur ce sujet les idées les plus justes et devançait son temps. Il trouvait qu'on mettait trop tôt les enfants à l'étude du grec et du latin. Il pensait que sept années de classes étaient plus que suffisantes, et estimait que la grammaire n'était pas l'ouvrage le plus propre à placer entre les mains de jeunes garçons. Il aurait préféré qu'on les intéressât avec un peu de géographie, de physique ou d'histoire naturelle, voire même d'astronomie; et il donnait à l'appui de son opinion des raisons qu'on ne peut pas s'empêcher de trouver plausibles, malgré la mauvaise réputation et la couleur révolutionnaire qu'elles ont encore aujourd'hui. « Il est agréable sans doute pour un père, écrivait-il à Unwin, de voir son enfant déjà avancé dans la connaissance de langues que la plupart des autres ignorent entièrement au même âge. Mais il arrive souvent qu'un garçon capable d'expliquer, à six ou sept ans, une fable d'Esope, après avoir épuisé dans cette remarquable acquisition son petit fonds d'attention et de diligence, se fatigue de sa tâche, se dégoûte de l'étude, et ne fait peut-

être plus tard que de bien faibles progrès. L'esprit et le corps ont à cet égard une ressemblance frappante. Chez les enfants, ils sont vifs, mais ne sont pas forts. Ils peuvent bondir et sautiller avec une étonnante agilité; mais un dur travail les gâte tous les deux. A mesure que les années plus mûres arrivent, ils deviennent moins actifs, mais plus vigoureux, plus capables d'une attention soutenue; et ils peuvent se faire un jeu de ce qui, un peu plus tôt, leur aurait causé une intolérable fatigue. » C'étaient là des vérités prématurées, et le moment de les appliquer n'était pas encore venu. Elles n'en font pas moins honneur à l'esprit qui les entrevoyait.

C'est au dessous de ce petit poème que vient se ranger l'*Anti-Thelyphthora*, le plus court et le plus faible de tous. Il eut pour origine le scandale qu'avait causé un parent éloigné de Cowper, le docteur Madan, qui s'était mis à prêcher la pluralité des femmes. C'est une allégorie assez embrouillée où se mêlent, sans gaieté, des imitations de Spenser et de Milton. Ce morceau parut dans une revue sous le voile de l'anonyme qu'il aurait pu garder sans inconvénient.

Il y a une assez grande inégalité dans les autres

poésies détachées que le caprice, ou la complaisance, inspirait à l'auteur de la *Tâche*. Les unes sont médiocres, les autres parfaites dans leur genre. Au nombre des premières, on peut ranger l'épître intitulé l'*Adieu*. Cowper l'écrivit dans un accès de mauvaise humeur que lui avait causé l'indifférence de ses anciens condisciples, Thurlow et Colman ; et son ressentiment, bien que légitime, fut mauvais conseiller. L'amitié le servit mieux dans une épître qu'il adressa à Hill en publiant la *Tâche*, et dont il lui fit la surprise. On y a reconnu, non sans raison, un air d'antiquité et une imitation heureuse de la manière d'Horace. La fin, que voici, en est ingénieuse :

« Encore une histoire, cher Hill, et j'ai fini. — Au temps jadis, un empereur, un sage, — peu importe en quel pays, en Chine ou au Japon, — décréta que quiconque manquerait — aux devoirs bien connus de l'amitié, — serait condamné à toujours porter — la moitié seulement d'un habit, et à montrer sa poitrine nue ; — châtiment qui signifiait sans doute — qu'au dedans tout était mauvais, et tout découvert. — O heureuse Bretagne ! nous n'avons pas à craindre ici — des mesures aussi dures et aussi arbitraires ; — autrement, si une loi comme celle que je viens de

citer — venait jamais à obtenir la sanction des trois états du royaume, — quelques-uns que j'ai connus au temps passé — courraient terriblement risque d'attraper froid. — Tandis que vous, mon ami, quelque vent qui souffle, — vous pourriez en sécurité traverser l'Angleterre dans tous les sens, — honnête homme que vous êtes, boutonné jusqu'au menton, — portant un drap fin au dehors, un cœur chaud au dedans ». [1]

Elle est très-jolie aussi, mais d'un goût tout différent, cette pièce adressée à un pasteur de campagne qui voyait avec ennui revenir, chaque année, le jour fixé pour les redevances parois-

[1] One story more, dear Hill, and I have done :
Once on a time an emperor, a wise man,
No matter where, in China or Japan,
Decreed that whosoever should offend
Against the well-known duties of a friend,
Convicted once, should ever after wear
But half a coat, and shew his bosom bare.
The punishment importing this, no doubt,
That all was naught within, and all found out.
Oh happy Britain ! we have not to fear
Such hard and arbitrary measure here ;
Else, could a law like that which I relate,
Once have the sanction of our triple state,
Some few, that I have known in days of old,
Would run most dreadful risk of catching cold ;
While you, my friend, whatever wind should blow
Might traverse England safely to and fro,
An honest man, close-button'd to the chin,
Broad-cloth without, and a warm heart within.

siales. C'est un petit tableau de genre plein de réalité. On voit d'abord les fermiers qui arrivent cahin-caha, à travers les flaques d'eau de la route. Ils entrent au presbytère, tirant la jambe en arrière, poussant la tête en avant :

« Et comment va mademoiselle, et comment va madame, et le petit garçon, et tout le monde ?» — On se met à table :

» L'un essuie son nez sur sa manche, —l'autre crache sur le plancher ; — et pour ne faire offense ni peine, — il lève la nappe devant lui.

» Le punch coule à la ronde, ils restent engourdis — hébétés comme devant ; — ainsi que des tonneaux avec leurs ventres pleins, — ils n'en pèsent que plus lourd.

» Enfin, le moment des affaires arrive : — « Allons, voisins, il faut se remuer ; » — les écus tintent, les mentons se baissent, — chacun délie les cordons de son sac.

» L'un parle de nielle et de gelée, — l'autre d'orages et de grêle, — et celui-ci des porcs qu'il a perdus — parce que les vers se sont mis dans leurs queues.

» Et cet autre de dire : « Un homme plus admirable que vous — en chaire, personne ne l'entendra jamais ; — m'est avis pourtant, à dire

vrai, — que vous le faites payer diablement cher. »

» Oh ! pourquoi les fermiers furent-ils créés si grossiers, — ou le clergé si délicat ? — Un coup de pied qui ébranlerait à peine un cheval, — peut tuer un profond théologien. » [1]

C'est sans doute dans un moment de bonne humeur que Cowper composa ces vers si gais. En voici d'autres pleins de mélancolie, d'un ac-

[1] One wipes his mose upon his sleeve.
One spits upon the floor,
Yet not to give offence or grieve,
Holds up the cloth before.

The punch goes round, and they are dull
And lumpish still as ever;
Like barrels with their bellies full,
They only weigh the heavier.

At length the busy time begins.
« Come, neighbours, we must wag »—
The money chinks, down drop their chins,
Each lugging out his bag.

One talks of mildew and of frost,
And one of storms of hail,
And one of pigs that he has lost
By maggots at the tail.

Quoth one, « A rarer man than you
In pulpit none shall hear;
But yet, methinks, to tell you true,
You sell it plaguy dear. »

Oh why were farmers made so coarse,
Or clergy made so fine ?
A kick that scarce would move a horse,
May kill a sound divine.

cent tout moderne : il semblerait qu'ils aient été écrits hier, après une lecture de *René* :

« Les peupliers sont abattus; adieu l'ombre — et le murmure sonore de la fraîche colonnade. — Les vents ne jouent plus, ne chantent plus dans les feuilles; — l'Ouse en son sein ne reçoit plus leur image.

» Douze ans se sont écoulés depuis que pour la première fois — j'aperçus mon champ favori, et la rive où ils grandirent; — et maintenant voici qu'ils gisent dans l'herbe, — et l'arbre qui me prêta son ombre jadis, est mon siége aujourd'hui.

» Le merle s'est envolé vers une retraite, — où les coudriers lui font un écran contre la chaleur; — et l'endroit où sa mélodie me charmait autrefois — ne résonne plus de son refrain si doux et si coulant.

» Mes fugitives années se hâtent et s'en vont — et je serai bientôt aussi bas qu'eux couché, — avec du gazon sur ma poitrine et une pierre à ma tête, — avant qu'un autre bosquet se soit élevé à leur place.

» Changement qui touche mon cœur et parle à mon esprit ! — Je songe à la fragilité de l'homme et de ses joies. — Passagers que nous sommes, nos plaisirs cependant, je le vois, — sont bien

plus passagers encore et meurent avant nous. »[1]

Cela est bien simple, mais d'une simplicité pénétrante. Ce sont de ces vers comme, au même moment, un valet de ferme écossais en trouvait derrière sa charrue, et qui annonçaient un nouvel âge poétique. Pour ces âmes naïves, la poésie était partout. Burns la rencontrait dans le nid de petites souris que le soc avait déterré, et Cowper sur la tombe où son lièvre Tiny, mort de vieillesse, allait attendre Puss, son autre camarade, ou dans la cage vide du bouvreuil qu'un gros rat avait dévoré.

[1] The poplars are fell'd; farewell to the shade,
And the whispering sound of the cool colonnade!
The winds play no longer and sing in the leaves,
Nor Ouse on his bosom their image receives.

Twelve years have elapsed since I first took a view
Of my favourite field, and the bank where they grew;
And now in the grass behold they are laid,
And the tree is my seat that once lent me a shade!

The blackbird has fled to another retreat,
Where the hazels afford him a screen from the heat,
And the scene where his melody charm'd me before
Resounds with his sweet-flowing ditty no more.

My fugitive years are all hasting away,
And I must ere long lie as lowly as they,
With a turf on my breast, and a stone at my head,
Ere another such grove shall rise in its stead.

The change both my heart and my fancy employs,
I reflect on the frailty of man and his joys,
Short-lived as we are, yet our pleasures, we see,
Have a still shorter date, and die sooner than we.

Il ne s'interdisait pas cependant les sujets plus élevés. Il a même composé deux odes, l'une sur la perte du *Royal-Georges* qui avait sombré avec ses huit cents matelots, l'autre sur *Boadicée*. Elles sont l'objet d'une admiration à laquelle le sentiment patriotique n'est probablement pas tout à fait étranger. On peut leur préférer hardiment les complaintes contre l'esclavage qu'à la prière de quelques amis, le poète fit pour être chantées dans les rues, et qui, beaucoup moins ambitieuses, sont plus touchantes et plus belles.

Quelques fables ingénieuses, quelques traductions de poètes latins anciens et d'un poète latin moderne, Bourne, qui avait été un de ses maîtres à Westminster, enfin quelques vers latins viennent grossir le nombre des poésies fugitives de Cowper. Les traductions ont de l'élégance ; quant aux vers latins, s'ils ont servi à distraire leur auteur, ils n'ont pas été inutiles : c'est ce qu'on peut en dire de mieux ; car il faut avouer que c'était une idée singulière que de se travailler pour mettre en assez médiocre latin ce qui avait été écrit en excellent anglais.

Ce fut quelque temps avant de commencer la *Tâche* que Cowper, à la requête d'un de ses

amis, M. Bull, mit en vers anglais un petit nombre des cantiques spirituels de Mme Guyon. Il n'employa qu'un mois à cette traduction qui ne fut publiée qu'après sa mort. Il n'est pas aisé de comprendre ce qui pouvait, en tant que poète, le charmer dans les interminables volumes de l'amie de Fénelon ; on peut même supposer qu'il ne les avait pas lus d'un bout à l'autre. Peut-être avait-il trouvé dans l'ouvrage de la fameuse mystique, l'expression du sentiment particulier qui était au fond de son propre mal ; peut-être s'était il reconnu dans ces plaintes d'une âme qui soupire après la présence d'un Dieu dont elle se croit abandonnée et qui s'anéantit dans l'extase. Mais entre la poésie de l'auteur des *Cantiques spirituels*, et celle de l'auteur de la *Tâche*, il y a un abîme. Mme Guyon, dit Voltaire, écrivait les vers comme Cotin, et la prose comme Polichinelle. Le jugement est sévère pour Cotin. La victime de Boileau n'aurait jamais imaginé quelque chose d'aussi ridicule et d'aussi indécent que le *Triomphe de l'amour sacré* où Mme Guyon suppose un dialogue entre Madeleine convertie et Azarie, son ancien amant ; ni quelque chose d'aussi bouffon que le parallèle du Christ nourri par la Vierge et du Christ crucifié. Quel sé-

rieux pourrait tenir devant la *Mort du vieil homme pour faire revivre le nouveau*, *sur l'air de : la jeune Iris me fait aimer ses chaînes*, ou devant ce début (*sur l'air de : Taisez-vous, ma Musette*) qui ne serait pas déplacé au frontispice du livre :

Taisez-vous, ma sagesse,
Je veux devenir fou.

Ce que Cowper pensait de ces extravagances, on peut le deviner. Aussi ne les a-t-il pas reproduites dans sa traduction qui est, à proprement parler, une imitation très-libre et très-discrète de quelques fragments qui lui avaient plu. Entre ses mains, l'auteur incorrect et trivial des *Poésies et cantiques spirituels* devient correct et presque poétique. C'est une transformation toute à l'honneur du poète anglais, et si l'on veut sentir quelle distance sépare l'imitation de l'original, on n'a qu'à comparer « *l'Hirondelle, emblème de l'âme amante*, » ou les « *Merveilleuses contrariétés qu'on expérimente dans l'amour*, » avec les deux pièces de vers que Cowper a simplement nommées *l'Hirondelle*, et *Lieux favorables à la méditation* Quant à de vraies beautés, il n'en faut pas plus chercher

ici que dans les hymnes d'Olney. L'expression éclatante, la brillante image, la métaphore audacieuse, en un mot, tout ce qui donne de la valeur et de la vie aux vers, fait généralement défaut à ces stances monotones et ternes dont l'intention pieuse est la meilleure explication.

CHAPITRE XIII.

Hayley.

Après avoir achevé sa traduction d'Homère, Cowper ressentit un grand vide. Il avait, dans les derniers temps surtout, mis un tel acharnement à son travail, que la moindre interruption lui était devenue insupportable. « Heureuse vieille, s'écriait-il un matin où, forcé d'aller rendre une visite dans le voisinage, il apercevait de sa fenêtre une pauvre femme qui cheminait tranquillement, tu ne sais pas faire de vers et tu n'as jamais entendu prononcer le nom de cet Homère que j'ai tant de peine à abandonner pour toute une matinée ! » Cependant le nombre de ses amis s'était accru, ainsi que celui de ses correspondants. Ceux qu'il semble avoir le plus appréciés étaient Samuel Rose, un jeune avocat, et John Johnson, petit-fils du frère de sa mère, lequel

étudiait la théologie à Cambridge. Ils étaient tous deux pleins d'intelligence et d'ardeur littéraire. Le poète se retrempait dans leur société et les traitait familièrement, ne leur épargnant pas les conseils auxquels il donnait, il est vrai, une forme si gracieuse qu'il devait y avoir plaisir à les recevoir. Il comprenait qu'on pût avoir vingt ans et n'était pas de ceux qui demandent que les jeunes gens soient aussi vieux qu'eux-mêmes avant d'avoir eu le temps de le devenir. Pour donner plus de poids à ses avis, il ne craignait pas de se proposer comme exemple à éviter : « La teneur de toute notre vie, écrivait-il à Rose, est généralement ce que la font les trois ou quatre premières années où nous avons été nos maîtres. C'est alors, on peut le dire, que nous façonnons notre propre destinée et que nous nous amassons pour l'avenir un trésor de succès ou de désappointements. Si j'avais, dans une situation très-conforme à la votre, employé mon temps aussi sagement que vous, je ne serais peut-être jamais devenu poète, mais je pourrais avoir aujourd'hui un rôle plus important dans la société, et une position où mes amis aimeraient mieux me voir. Mais trois années perdues dans une étude d'attorney ont été, et presque fatalement, suivies de plusieurs

autres également perdues au Temple, et la conséquence est celle qu'indique l'épitaphe italienne : *Sto qui*. Le meilleur, sinon le seul usage que je puisse faire maintenant de ma personne, c'est de la proposer *in terrorem* aux autres, quand l'occasion s'en présente, pour qu'ils évitent (si mes avertissements ont quelque valeur auprès d'eux), ma folie et mon sort. Lorsque vous vous sentirez tenté de vous relâcher un peu de la sévérité de votre discipline actuelle et de vous abandonner à quelque amusement incompatible avec vos futurs intérêts, pensez à votre ami de Weston. » Il prenait un ton plus tendre et plus intime en s'adressant à Johnson : « Mon enfant, il me tarde de te revoir. Il est arrivé, je ne sais comment, que Mme Unwin et moi avons conçu pour toi une grande affection. Rien d'étonnant de ma part, car n'es-tu pas un reste de ma propre mère ? Il n'est pas très-étonnant, non plus, qu'elle se range dans la même catégorie, car elle aime tout ce que j'aime. Vous remarquerez que votre droit personnel à notre affection n'entre pour rien dans ces considérations. Il y a peu de choses qui m'inspirent autant d'indulgence que la vanité d'un jeune homme, parce que je sais combien est sensible aux impressions, combien sujet à

être blessé ce point particulier de son caractère. Si jamais vous vous montrez un faquin, ce dont vous êtes aussi éloigné qu'aucun jeune homme, que je sache, on ne pourra pas dire que c'est moi qui vous ai rendu tel. Non, vous ne gagnerez rien avec moi que l'honneur d'être estimé d'un pauvre poète qui ne peut vous faire aucun bien pendant sa vie, et n'a rien à vous laisser après sa mort. »

Ce n'étaient pas les jeunes gens seulement qui recherchaient à cette époque le commerce de Cowper. On s'adressait à lui de différents côtés; les uns lui demandaient des conseils, des critiques, des éloges aussi sans doute; les autres prenaient prétexte d'Homère pour renouveler connaissance avec lui. S'il avait voulu, il aurait pu compter presque autant de correspondants que de souscripteurs. Aussi, cette dernière partie de ses lettres est-elle moins intéressante. On y peut faire encore des rencontres heureuses, mais elles sont plus rares. Il y en a même quelques-unes qui sont de purs jeux d'esprit où l'auteur n'a mis que son imagination. Si l'on est curieux de voir ce qu'il a pu faire dans un genre auquel le nom de *Voiture* est attaché, on n'a qu'à lire la lettre suivante, adressée à une personne qu'il

n'avait jamais vue, et qui lui avait écrit la première, donnant pour raison qu'elle avait beaucoup connu son frère :

« Ma chère dame, en me rayant du nombre de vos correspondants, vous me traiteriez comme je semble le mériter, quoique je ne le mérite pas en effet. J'ai eu récemment chez moi quelque compagnie qui y a demeuré cinq semaines, et beaucoup de rhumatismes par dessus le marché. Pas à mes doigts, direz-vous ; c'est vrai ; mais vous savez comme moi que ce mal, quel que soit son siége, ne dispose pas à écrire. Vous paraissez vous étonner un peu de ce que, sans avoir de données pour me guider, j'ai découvert que vous menez une vie sédentaire, ou qu'au moins vous restez beaucoup dans votre intérieur. Si j'arrivais maintenant à deviner avec un égal succès, votre visage et votre taille, vous ne me prendriez plus seulement pour un poète, mais encore pour un sorcier. Je n'ai cependant aucune prétention de cette sorte. Mon imagination s'est seulement tracé de vous un certain portrait, ce que l'on fait toujours quand on pense beaucoup à une personne qu'on n'a jamais vue. Je me figure que vous avez environ cinq pieds six pouces, ce qui ferait une petite taille pour un homme, mais

suffit pour une femme. Vous n'êtes pas très-grasse, mais vous avez une propension à le devenir, et si vous ne prenez pas un peu plus d'air et d'exercice, vous courrez risque, avant de mourir, de dépasser vos dimensions. Laissez-moi donc vous recommander une fois encore de marcher un peu plus, au moins dans votre jardin, et de vous amuser en passant à arracher çà et là une mauvaise herbe ; car ce serait pour vous un inconvénient d'être beaucoup plus grasse que vous ne l'êtes, et à un moment de la vie où votre force sera naturellement sur le déclin. Je vous ai donné un joli teint, une légère coloration de rose sur vos joues, des cheveux bruns foncés, et, si toutefois la mode vous permet de le montrer, un front découvert et bien formé. A tout cela, j'ajoute deux yeux non tout à fait noirs, mais se rapprochant fort de cette couleur, et très-vifs. Je n'ai pas d'opinion parfaitement arrêtée sur la coupe de votre nez, ni sur la forme de votre bouche ; mais pour peu que vous trouviez passable la ressemblance que je viens de tracer, je ne doute pas que je ne puisse les décrire aussi. »

Mais, badinage élégant ou conseils enjoués, la correspondance ne pouvait employer tout le temps de Cowper. Ses amis, craignant pour lui l'oisiveté

qui lui avait toujours été funeste, lui proposèrent plusieurs sujets de poésies originales ou de traductions. Il commença par faire quelques vers sur les Quatre Ages de la vie, avec l'intention de donner à cette idee des développements assez considérables. Puis, un chêne du voisinage, que la tradition faisait remonter à la conquête normande, lui inspira la pensée d'un poème dont il fit aussi le début avec beaucoup de soin. Il aurait poussé plus loin ces deux fragments si un autre travail ne l'eût occupé en même temps. La publication de la traduction d'Homère avait été, pour l'éditeur au moins, un succès. Cowper, qui d'ailleurs n'avait pas à se plaindre de la libéralité de Johnson, se laissa entraîner par lui à une entreprise d'un genre très-différent, dont les suites ne furent pas heureuses. Il se chargea de traduire les poèmes, tant italiens que latins, de Milton, et de mettre des notes à une édition magnifique qu'on voulait faire du grand poète puritain. C'était une tâche immense pour laquelle personne n'était moins préparé que lui. A une grande érudition classique, il fallait unir une connaissance profonde de la littérature italienne et de la théologie, toutes choses qui lui manquaient. Ce fut un boulet qu'il s'attacha au pied,

et il s'en aperçut tout d'abord, mais il aima mieux le traîner péniblement que de manquer à sa parole. Ce qu'il y gagna de plus clair, ce fut d'entrer en relation avec celui qui devait être un jour son premier biographe, Hayley, et qui, lui aussi, préparait pour un autre éditeur une vie de Milton. Cette demi-rivalité fut le point de départ d'une amitié très-vive qui arriva fort à propos, car les jours mauvais allaient venir pour Cowper.

La réputation d'Hayley, très-brillante pendant un moment, commençait alors à décliner et, chose assez singulière, Cowper, par le ton nouveau qu'il avait introduit dans la poésie, n'y était pas étranger. Hayley, enfant gâté de la fortune et de la critique, s'était surtout rendu célèbre par des épîtres en vers sur la peinture, sur l'histoire, sur la poésie épique. C'étaient de véritables essais dont les notes copieuses et instructives ne formaient pas, semble-t-il, le moindre mérite, et qui avaient valu à l'heureux auteur les éloges les plus pompeux. Il n'en reste rien aujourd'hui, et le titre le plus sérieux d'Hayley au souvenir, c'est d'avoir été l'ami de Cowper et son « frère en poésie. » Malgré quelques travers dûs à des succès exagérés, et quoiqu'on l'ait appelé le prince des

sots littéraires, Hayley paraît avoir été plus simple dans sa vie et dans ses sentiments que dans sa poésie. L'envie lui était inconnue, et si son langage était emphatique, ses actions étaient généreuses. Il y a quelque chose de touchant dans les soins dont il ne cessa d'entourer Cowper du jour où il eut fait amitié avec lui. Il commença par l'attirer à Eartham où il avait, non loin de la mer, une résidence plus somptueuse que n'en possèdent ordinairement les poètes. C'était une grosse affaire qu'un voyage de trois jours pour un homme qui depuis plus de vingt ans ne s'était jamais écarté de sa demeure au-delà de quelques milles. Cowper s'y résolut pourtant dans l'espoir qu'un changement d'air serait favorable à Mme Unwin. Cette fidèle compagne venait d'être frappée de paralysie, et dans la petite maison de Weston les rôles étaient changés: c'était au tour de Cowper à veiller sur celle qui si longtemps avait veillé sur lui. Au lieu d'une maîtresse de maison attentive à ses moindres désirs, il ne trouvait plus à ses côtés qu'un pauvre être infirme et muet, qui ne pouvait se traîner qu'avec le secours de son bras, et dont les exigences augmentaient à mesure que déclinaient ses facultés. Ce qui avait été consolation devenait épreuve, et

à la place de Madame Unwin, il ne restait plus que la « pauvre Marie. » Hayley avait réuni à Eartham quelques amis ; Hurdis, jeune disciple de Cowper, Romney le peintre, dont les crayons tentèrent de reproduire cette physionomie intelligente, mais égarée, et d'autres encore. Dans cette société le poète passa ses derniers beaux jours. Quand, au bout de six semaines, il revint à Weston, il n'avait plus devant lui que l'ombre de la vallée de la mort.

CHAPITRE XIV.

Dernières années de Cowper.

Faut-il, sur les traces du docteur Southey, raconter en détail la fin de la vie de Cowper, de 1792 à 1800, et montrer l'auteur de la *Tâche* perdant terre de jour en jour davantage dans l'hallucination du désespoir? C'est un lugubre récit, affligeant pour la raison humaine. L'histoire littéraire a connu de plus grands naufrages; elle n'en connaît pas de plus inexplicable. Ici, en effet, ce n'est pas une intelligence qui sombre tout entière sous le poids des chagrins ou des remords, c'est une âme pieuse qui se débat sous l'étreinte d'une idée fausse, et qu'une logique impitoyable pousse dans la folie, tout en la laissant saine sur ce qui n'est pas son mal. C'est un esprit éclairé, habile à saisir les ridicules et les faiblesses, sceptique même plus sur d'un point,

qui s'abaisse jusqu'à avoir recours à des remèdes de charlatan. Car c'est là qu'en était arrivé le pauvre Cowper : de M. Newton, chûte déplorable, il était tombé à M. Teedon. L'histoire en serait comique, si elle était moins douloureuse.

Depuis longtemps M. Newton avait perdu la meilleure part de son empire sur les deux ouailles qui, en 1767, étaient venues à Olney pour se mettre sous sa direction. L'éloignement, les entreprises littéraires, la présence de Lady Austen, l'influence de Lady Hesketh et celle d'Unwin avaient insensiblement émancipé Cowper du joug spirituel qu'une piété maladroite lui avait imposé. A différentes reprises il y avait eu des froissements entre le pasteur et le fidèle. M. Newton, qui n'était pas exempt d'un certain sentiment de valeur personnelle assez voisin de ce qu'on appelle communément orgueil, avait été blessé de voir le poème de la *Tâche* passer par les mains d'Unwin avant de passer par les siennes. Il avait écrit à Cowper une lettre qui n'avait pas plu à celui-ci, et Cowper y avait fait une réponse dont l'intention n'était pas non plus de plaire. Puis était survenue la sortie du pasteur contre les déportements mondains de son ancien paroissien. Bref, tout en continuant à entretenir M. Newton

de ses angoisses morales, le poète avait mis plus d'intervalles dans ses lettres ; elles avaient même fini par lui devenir pénibles, et il aurait été à souhaiter qu'il eût cessé complètement une correspondance qu'alimentait seul un sujet où le silence lui était plus salutaire que l'amplification. Malheureusement pour lui, au moment où sa confiance dans son ancien directeur allait s'affaiblissant; il en trouva un nouveau à sa porte. Par quelle suite de circonstances arriva-t-il à se persuader que le pauvre maître d'école d'Olney, dont il avait immortalisé la sotte vanité dans ses lettres, était l'objet d'une faveur spéciale de la Providence qui, à l'entendre, répondait à ses prières ; par quelle aberration s'humilia-t-il au point de le consulter sur ses rêves? on ne le dit pas. Mme Unwin qui aurait pu le plus naturellement l'en détourner, semble au contraire l'avoir encouragé dans une pareille faiblesse ; mais, que cela soit son excuse, même avant son attaque de paralysie, les fatigues et les soucis avaient miné ses facultés. Quant aux autres amis, ils ne furent prévenus que trop tard. Cowper paraît en effet avoir éprouvé une sorte de honte de ce qu'il faisait, et ne s'en ouvrit à personne. Peut-être M. Newton, peu flatté de voir M. Teedon lui suc-

céder, et instruit par l'expérience qu'il avait faite autrefois, aurait-il usé de ce qui lui restait d'autorité pour éclairer son ami sur les dangers de la voie où il s'engageait. L'intelligente affection de sa cousine n'aurait pas non plus été inutile au poète ; mais ni M. Newton ni Lady Hesketh ne furent informés de la singulière correspondance qui s'échangeait entre Weston et Olney, et dont Southey a recueilli les tristes fragments. Ce fut à propos de l'édition de Milton que Cowper consulta pour la première fois ce M. Teedon « dont le sourire était de la gloire » et à qui il donnait ses vieilles culottes, non sans rire de ses façons de parler pompeuses. Mme Unwin tint d'abord la plume, et voici quel était le style d'un des premiers bulletins. « Mme Unwin remercie M. Teedon de ses lettres et est heureuse de voir que le Seigneur l'encourage si fort à continuer. Mme Unwin reconnaît la bonté du Seigneur qui se mêle aux nombreuses et diverses épreuves par lesquelles il lui semble bon de visiter ses serviteurs. Il y a sans aucun doute une nécessité pour les tentations multipliées auxquelles ils sont nuit et jour exposés. » Dans un autre billet le caractère de ces nouvelles relations était plus exactement marqué : « M. Cowper

et Mme Unwin remercient M. Teedon pour l'intérêt qu'il prend dans cette affaire (l'édition de Milton) et espèrent que le Seigneur continuera à le rendre capable non-seulement de persévérer, mais encore d'y trouver pour lui-même une bénédiction spirituelle et personnelle. M. Cowper demande à M. Teedon d'insister dans sa prière pour que la possession de la paix dont il jouit maintenant lui soit continuée. » Le fond ne changea pas beaucoup lorsque Cowper, remplaçant Madame Unwin, s'adressa directement au maître d'école ; mais la forme fut un peu meilleure, et, l'on se sent le cœur serré en lisant les lignes suivantes : « Je m'assis lundi pour travailler avec la ferme intention de commencer, et bien résolu à ne pas abandonner mon travail, malgré les petits empêchements qui pourraient survenir. Mais ce fut en vain, grâce à d'inévitables interruptions et, beaucoup plus encore, à une incapacité de travail absolue. Je suis trop découragé, j'ai l'esprit trop troublé pour toute espèce de composition. Comment pourrait-il en être autrement quand je ne me réveille jamais sans entendre des mots qui sont un poignard dans mon sein, dont je sens la douleur tout le jour, et qui ont pour unique sujet la mort prochaine et soudaine de

Mme Unwin. C'est en vain que je demande en priant d'être délivré de ces *expériences* (c'est le terme assez obscur qu'il emploie) douloureuses, elles ne font que se multiplier et devenir plus aiguës. Je me sens en un mot l'être le moins plaint, le moins protégé, le rebut le plus méconnu de toute la race humaine. Vous savez maintenant dans quel état je me trouve. Quand je me trouverai mieux, vous le saurez aussi : mais je n'attends rien, ou rien que misère. »

Les mots que Cowper entendait à son réveil et qu'il comparait à un coup de poignard, n'étaient pas parmi les moins curieux symptômes de sa maladie morale. Le laudanum, dont il faisait un assez fréquent usage, les accès continuels d'une fièvre nerveuse et les rêves d'un sommeil agité, peuvent les expliquer en partie. Ce qui est moins explicable, c'est que Cowper ait cherché des communications providentielles dans des hallucinations que leur bizarrerie même devait faire assigner à une tout autre cause. C'étaient tantôt des bouts de texte sacrés qu'il croyait entendre résonner à ses oreilles, tantôt un mélange de grec et de latin, le plus souvent des phrases incohérentes. Un matin, il avait distingué ces paroles : *Qui*

adversus σεθεν *stant nihili erunt*, ce qui ne signifiait pas grand'chose; une autre fois, il avait entendu une voix lui dire : « *Charles II, quoiqu'il fût, ou souhaitât de passer pour un homme de goût et grand admirateur des arts, ne vit ni n'exprima jamais le désir de voir l'homme qu'il aurait seul trouvé supérieur à toute la race humaine,* » ce qui ne signifiait absolument rien du tout. Tout cela était soigneusement transcrit et envoyé à M. Teedon, qui en faisait ce qu'il pouvait. Quel était donc ce personnage qui s'impose si désagréablement à l'attention de ceux qui pénètrent dans la vie de Cowper? Etait-ce un enthousiaste, était-ce un imposteur, ou l'un et l'autre à la fois? Peu importe ; ce qui est probable, c'est qu'il n'était pas insensible au plaisir de jouer un certain rôle auprès de Cowper, de dîner à la table de celui qu'on appelait à Olney le *Squire*; ce qui est certain, c'est qu'il était vaniteux et se mêlait de littérature. Il proposa même une fois à Cowper de prendre en main la cause de la traduction d'Homère, et de répondre aux critiques qui l'avaient attaquée dans les revues. Cowper, parfaitement maître de lui-même sur tous les sujets, sauf sur un seul, remit poliment M. Teedon à sa place, en le

priant de laisser les critiques tranquilles. Par une inconséquence qui fait honneur à son goût, il voulait bien lui confier le soin de son âme, mais non celui de sa réputation littéraire. Au fond, c'était par désespoir qu'il s'était adressé à M. Teedon, comme on va trouver un empirique quand les médecins ne vous ont pas soulagé. La guérison ne vint pas de ce côté non plus, et M. Teedon avec ses prières ne dissipa point les noirs fantômes qu'un sourire de lady Austen avait autrefois fait si souvent envoler. Après bien des consultations, Cowper se retrouva aussi triste qu'auparavant et peut-être encore plus malade. Les alternatives de découragement et d'espoir par lesquelles il passait tour à tour, commençaient à produire dans son esprit une sorte de confusion. Ainsi, en 1792, écrivant à M. Newton, pour la première fois depuis qu'il était revenu d'Eartham, il lui disait : « Mon mal est le mal bien ancien qui m'a fait souffrir tant d'années et auquel je suis sujet, surtout aux approches de cette saison ; c'est une fièvre nerveuse qui, à vrai dire, ne s'est pas montrée aussi sévère qu'elle l'a parfois été, bien qu'assez alarmante pour Mme Unwin et pour moi-même, et qui, tant qu'elle a duré, m'a rendu

peu propre à me servir facilement de la plume. Pour le moment, elle me laisse assez de liberté, *bénédiction que je crois devoir en partie à l'usage de la poudre de James prise en petite quantité, en partie à une faible dose de laudanum prise chaque nuit, mais surtout à une manifestation de la présence de Dieu qui m'a été accordée il y a peu de jours, et suffisante pour me convaincre, au moins pendant que le pouvoir de l'ennemi est un peu réprimé, qu'il ne m'a pas rejeté pour toujours.* » Ce mélange de présence divine, de diable et de poudre de James, n'annonçait pas en tout cas une grande liberté d'esprit chez le malade. Il lui semblait toujours grimper dans les ténèbres au milieu de rochers et de précipices, avec un ennemi sur ses talons. « C'est dans cet état, disait-il avec une évidente exagération, que j'ai passé vingt années et que je n'en passerai plus vingt autres. Bien avant ce temps, la grande question de mon bonheur ou de mon malheur éternel aura été décidée. »

En attendant, il avait abandonné Milton, qui l'obsédait, pour revoir sa traduction d'Homère dont on préparait une seconde édition qui à force d'être polie et retouchée, devait être moins bonne que la première. Il se levait tôt pour y

travailler avant le déjeuner, donnant à Mme Unwin le reste de son temps. Il s'était chargé d'ajouter des notes, et chaque matin il se croyait obligé de dévorer sept ou huit pages de commentateurs, pour en extraire quatre lignes. Enfin, depuis que Mme Unwin ne pouvait plus s'occuper du ménage, le désordre s'y était mis. Cependant Cowper luttait avec courage contre ses préoccupations et contre lui-même, et il cherchait dans l'exercice du corps, dans le soin de son jardin et de son verger, dans la société de ses amis, les secours qu'il y avait autrefois trouvés. Mais il avait sans cesse sous les yeux un spectacle qui lui défendait toute espérance et tout projet d'avenir. C'est ce qu'il faisait entendre à Hayley, qui lui avait proposé un sujet de composition littéraire. Il lui fallait de *plus petit gibier*. « Tout ce à quoi je peux aspirer, c'est d'écrire les Quatre Ages dans un moment plus favorable. » Ce souhait ne devait pas s'accomplir; mais parmi les petites pièces dont il parle, il en est une qu'il composa probablement à cette époque, et qui vivra aussi longtemps que l'aurait pu faire le poème qu'il rêvait. C'est une sorte d'élégie où le nom de sa compagne infirme revient, comme un soupir, à la fin de chaque

strophe. Ce n'est qu'une plainte, mais la douleur n'en a guère arraché, dans aucune langue, de plus triste ni de plus tendre.

A MARIE.

[1] La vingtième année est bien près de finir — depuis que, pour la première fois, notre ciel se couvrit. — Ah! si cette fois pouvait être la dernière, — ma Marie!

La vie en toi coule moins forte; — et chaque jour je te vois devenir plus faible; — ce fut ma détresse qui t'abattit, — ma Marie!

Tes aiguilles, arsenal brillant autrefois, — toujours en mouvement pour moi, jusqu'à présent, — maintenant se rouillent hors d'usage, et ne reluisent plus, — ma Marie!

[1] The twentieth year is well nigh past
Since first our sky was overcast; —
Ah would that this might be the last!
My Mary!

Thy spirits have a fainter flow,
I see thee daily weaker grow; —
'Twas my distress that brought thee low,
My Mary!

Thy needles, once a shining store,
For my sake restless heretofore,
Now rust disused, and shine no more,
My Mary!

Car malgré ton plaisir à me rendre — encore le même service obligeant, — ta vue ne seconde plus aujourd'hui ta volonté, — ma Marie!

Mais tu l'as bien rempli ton rôle de ménagère; — et tous tes fils avec un art magique, — se sont noués d'eux-mêmes autour de ce cœur, — ma Marie!

Ton langage indistinct ressemble — aux mots prononcés dans un rêve; — il me charme pourtant, quel qu'en soit le sujet, — ma Marie!

Tes boucles argentées d'un brun brillant autrefois, — sont encore plus charmantes à mes yeux — que les rayons dorés de la lumière d'orient, — ma Marie!

For though thou gladly wouldst fulfil
The same kind office for me still,
Thy sight now seconds not thy will,
My Mary!

But well thou play'dst the housewife's part,
And all thy threads with magic art
Have wound themselves about this heart,
My Mary!

Thy indistinct expressions seem
Like language utter'd in a dream:
Yet me they charm, whate'er the theme,
My Mary!

Thy silver locks, once auburn bright,
Are still more lovely in my sight
Than golden beams of orient light,
My Mary!

Car si je ne pouvais ni les voir, ni te voir, — quelle vue vaudrait la peine d'être regardée? — Le soleil se lèverait en vain pour moi, — ma Marie!

Partageant ton triste déclin, — tes mains que leur petite force abandonne, — doucement pressées, pressent encore doucement les miennes, — ma Marie!

Telle est la faiblesse de tes membres — que maintenant tu ne fais plus un pas — sans un double soutien, et tu aimes encore pourtant, — ma Marie!

Et toujours aimer, malgré le poids des maux, —dans l'hiver de l'âge ne point se sentir glacé,— pour moi c'est être aimable encore, — ma Marie!

For could I view nor them nor thee,
What sight worth seeing could I see!
The sun would rise in vain for me,
My Mary!

Partakers of thy sad decline,
Thy hands their little force resign;
Yet gently press'd, press gently mine,
My Mary!

Such feebleness of limbs thou provest,
That now at every step thou movest,
Upheld by two; yet still thou lovest,
My Mary!

And still to love, though press'd with ill,
In wintry age to feel no chill,
With me is to be lovely still,
My Mary!

Mais je sais, hélas! une constante attention m'a montré — que souvent la tristesse que je laisse paraître, — change tes sourires en regards malheureux, — ma Marie!

Et si le lot que l'avenir me garde, — ressemble au lot de mon passé. — ton cœur usé se brisera à la fin, — ma Marie! »

Celle qui était l'objet de cet hommage tout mouillé de larmes n'en sut jamais rien sans doute; mais la dette de reconnaissance que tous les jours continuait d'acquitter l'ami, le poète l'avait en une seule fois payée.

Lady Hesketh ayant enfin appris dans quelles difficultés de tout genre se débattaient ses amis de Weston, se décida à venir pour quelques mois auprès d'eux, et trouva Cowper en train de passer, si l'on peut ainsi dire, de la folie spéculative

But ah! by constant heed I know,
How oft the sadness that I show
Transforms thy smiles to looks of woe,
My Mary!

And should my future lot be cast
With much resemblance of the past,
Thy worn-out heart will break at last,
My Mary!

à la folie pratique. Il se croyait obligé de faire pénitence pour ses péchés, se tenait des jours entiers silencieux comme la mort, sans prendre d'autre nourriture qu'un peu de pain trempé dans du vin mélangé d'eau, et refusait les remèdes qui lui étaient indispensables. Hayley vint à son tour, mais Cowper n'en témoigna aucun plaisir. Rien ne pouvait dissiper les ténèbres dont son esprit était enveloppé. Il ne sut même pas que le roi, à la requête de quelques amis, venait de lui accorder une pension de trois cents livres. Son temps se passait à marcher de long en large dans sa chambre à coucher ou dans son cabinet de travail. Il s'attendait de jour en jour, d'heure en heure même, à être enlevé du monde. On crut qu'un changement de résidence serait favorable aux deux malades; et John Johnson, dont le rôle de dévouement ne devait plus connaître d'interruption, résolut de les emmener avec lui dans le comté de Norfolk. Cowper se laissa faire, tout en ayant le pressentiment qu'il quittait pour toujours son cher Weston, comme le prouvent les deux lignes suivantes qu'on retrouva, trente-huit ans après, écrites au crayon sur un panneau de sa chambre à coucher :

Adieu, lieux chéris, à jamais fermés pour moi ;
Oh ! contre quels chagrins dois-je vous échanger ?

Il était resté neuf ans moins quelques mois à la Loge de Weston-sous-les-Bois.

CHAPITRE XV.

Mort de Cowper.

Le voyage sembla d'abord produire sur Cowper un heureux effet. Arrivé au paisible village de St-Neots, où l'on devait coucher, le poète se promena au clair de la lune, accompagné de son guide et mit l'entretien sur le sujet tout littéraire des ouvrages de Thomson. Ce fut de là qu'il aperçut pour la dernière fois l'Ouse, cette douce rivière qu'il avait si souvent chantée. John Johnson habitait East Dereham; mais ce fut à Tuddenham que Cowper et Mme Unwin furent logés dans un presbytère vide. Quelque temps après, on les mena au bord de la mer dans le village de Mundsley, sur la côte de Norfolk. Le bruit monotone des vagues et les longues promenades sur le sable fin, en berçant les pensées de Cowper, les calmèrent d'abord un peu. Il

commença une dernière série de lettres adressées à sa cousine. Celle qui suit, et ce n'est pas la plus sombre, peut faire deviner ce que furent les autres : « Sans espoir comme toujours, c'est surtout pour me donner encore une fois le plaisir de mettre une plume sur du papier, que j'adresse ces quelques lignes à une personne à laquelle ce serait une consolation pour moi de penser qu'elles causeront autant de plaisir. Le plus abandonné de tous les êtres, je foule, sous le fardeau d'un désespoir infini, un rivage que je parcourus une fois plein de joie et de gaieté. J'examine chacun des vaisseaux qui s'approchent de la côte, d'un œil jaloux et plein de terreur, craignant qu'il n'arrive avec l'ordre de s'emparer de moi..... La falaise est si haute ici qu'il est terrible de regarder en bas. Hier au soir, par un clair de lune, je passais parfois à un pied du bord. En tomber aurait été probablement se briser en morceaux ; mais quoique rien ne m'eût mieux valu peut-être, je reculai loin du précipice, m'attendant à être mis en lambeaux de quelque autre façon. A deux milles de distance, sur la côte, est un pilier de rochers solitaires que la falaise en s'émiettant, a laissé au niveau de l'eau quand elle est haute. Je l'ai deux fois été voir, et j'y ai trouvé un

emblème de moi-même. Arraché à mes liens naturels, je reste seul debout et j'attends l'orage qui doit m'emporter. » Ce qui était plus grave encore, et ce qui indiquait combien, malgré des retours de raison passagers, le mal de Cowper faisait de progrès, c'est qu'il perdait toute confiance en ceux qui l'entouraient. Il craignait d'être abandonné, et quand, le dimanche, M. Johnson allait desservir une église éloignée de sa paroisse, le pauvre poète, le soir venu, se tenait sur le seuil de la porte, cherchant à distinguer l'aboiement des chiens d'une ferme, qui dans le silence de la nuit, lui annonçait, à deux milles de distance, le retour de son compagnon. Il se cachait pour écrire, se croyait exilé et se comparait à une balle lancée trop loin pour rebondir. Le souvenir de son cher Weston le hantait sans cesse, et il s'informait de ce qui s'y passait avec l'anxiété d'un malade. « Dites-moi, écrivait-il, si mes pauvres oiseaux vivent encore. Je ne vois jamais les plantes que j'avais l'habitude de leur donner sans penser à eux ; et quelquefois je m'apprête à les cueillir, oubliant que je ne suis plus chez moi. » C'était toujours pour la dernière fois qu'il s'adressait à Lady Hesketh, et après avoir longtemps attendu la mort, il s'imaginait qu'il ne

mourrait pas, mais qu'il disparaîtrait de façon merveilleuse pour être transporté dans quelque lieu de tourments. C'était en vain qu'on l'invitait à se remettre au travail : il ne voulait plus en entendre parler. Seule, la lecture à haute voix l'intéressait, surtout celle d'ouvrages romanesques. M. Johnson lui proposa de se fixer dans sa propre maison de Dereham. A peine y était-il établi avec Mme Unwin, que celle-ci mourut, (décembre 1796). Ce n'était plus une perte pour Cowper, qui depuis tant de mois la voyait se survivre à elle-même ; mais en apercevant sur son lit de mort celle dont il ne s'était pas séparé un seul jour depuis vingt-huit ans, la nature reprit ses droits, et il se jeta de l'autre côté de la chambre en poussant un cri passionné, première marque de sentiment qu'il eût donnée depuis sa rechute. A partir de ce moment le nom de son amie ne passa plus ses lèvres. Au reste, pendant toute la première partie de l'année suivante, son abattement fut le même. Il n'écrivit qu'une seule fois à Lady Hesketh durant ce laps de temps, et encore était-ce un billet sans date, sans signature et d'une main toute différente. Et cependant, ce flambeau qui s'éteignait devait jeter encore quelques lueurs intermittentes. A la

fin de l'été, M. Johnson craignant pour son hôte infortuné le repos forcé de l'hiver, lui fit habilement reprendre la révision de son Homère qu'il ne devait plus abandonner et qui l'occupa, avec la lecture de quelques ouvrages de Gibbon, jusqu'au commencement de 1799. L'idée de continuer le poème des Quatre Ages lui fut alors suggérée. Il en corrigea quelques lignes, y ajouta quelques vers et s'arrêta là, observant que c'était un trop grand ouvrage à tenter dans sa présente situation. « Ce n'était pas, dit excellemment Southey, qu'il manquât de résolution, car jamais homme ne lutta avec plus de persévérance contre l'oppression d'une maladie mentale, ni peut-être, eu égard au caractère particulier de cette maladie, avec un jugement plus admirable. Mais il était maintenant un vieillard, et la nature se préparait à le délivrer de ce corps de mort où sa douce âme avait si longtemps et si sévèrement souffert. » Un récit qu'il avait lu dans les voyages de l'amiral Anson, lui inspira sa dernière pièce originale, et il y versa toutes les tristesses de son âme. C'est une étrange poésie qui emprunte aux angoisses qui l'ont fait naître un accent indicible :

L'HOMME A LA MER [1]

« La nuit la plus obscure enveloppait le ciel;— les vagues de l'Atlantique mugissaient, — lorsqu'un malheureux, comme moi, marqué par le destin, — enlevé par les flots et précipité du bord, — sans amis, sans espoir, privé de tout, — abandonna pour toujours sa flottante demeure.

» Albion ne pouvait montrer de chef plus brave — que celui sous lequel il naviguait. — Jamais vaisseau n'avait quitté la côte d'Albion — chargé de souhaits plus ardents. — Navire et capitaine, il les aimait tous deux, — mais tous deux en vain, car il ne les revit plus.

[1] Obscurest night involved the sky,
The Atlantic billows roar'd,
When such a destined wretch as I,
Wash'd headlong from on board,
Of friends, of hope, of all bereft,
His floating home for ever left.

No braver chief could Albion boast
Than he with whom he went,
Nor ever ship left Albion's coast
With warmer wishes sent.
He loved them both, but both in vain;
Nor him beheld, nor her again.

» Il ne resta pas longtemps sous l'onde amère, — habile nageur, submergé; — il ne sentit pas ses forces aussitôt décliner — ou s'en aller son courage. — Mais il lutta contre la mort d'une lutte obstinée, — soutenu par le désespoir de la vie.

» Il cria : ses amis n'auraient pas failli — à retenir la course du vaisseau; — mais une brise si furieuse dominait — que, forcément impitoyables, — ils laissèrent derrière eux leur compagnon abandonné, — et s'enfuirent vent arrière.

» Pourtant quelque secours était possible encore — et ceux que permet la tempête, —

Not long beneath the whelming brine
  Expert to swin, he lay;
Nor soon he felt his strength decline,
  Or courage die away;
But waged with death a lasting strife,
Supported by despair of life.

He shouted; nor his friends had fail'd
  To check the vessel's course,
But so the furious blast prevail'd,
  That pitiless perforce
They left their outcast mate behind,
And scudded still before the wind.

Some succour yet they could afford;
  And, such as storms allow,

barriques, cages et corde flottante, — sans retard lui furent lancés. – Mais ils savaient bien que navire ou rivage, — malgré tous leurs efforts il ne reverrait plus rien.

» Et lui, toute cruelle qu'elle semblât,— ne pouvait condamner leur hâte, — sachant bien que la fuite, dans une mer pareille — pouvait seule les sauver. — Cependant il trouvait amer de mourir — abandonné par ses amis, et si près d'eux.

» C'est survivre longtemps que vivre toute une heure — en se soutenant sur l'océan : — aussi longtemps, sans épuiser ses forces — il repoussa la destinée, — ne cessant, à mesure que passaient les minutes — d'implorer du secours ou de crier : adieu.

The cask, the coop, the floated cord,
  Delay'd not to bestow :
But he, they knew, nor ship nor shore,
Whate'er they gave, should visit more.

Nor, cruel as it seem'd, could he
  Their haste himself condemn,
Aware that flight, in such a sea,
  Alone could rescue them ;
Yet bitter felt it still to die
Deserted, and his friends so nigh.

He long survives, who lives an hour
  In ocean, self-upheld :
And so long he, with unspent power,
  His destiny repell'd :
And ever, as the minutes flew,
Entreated help, or cried — « Adieu ! »

» Lorsqu'à la fin le temps de son répit passager fut écoulé, — ses compagnons qui tout à l'heure — entendaient sa voix dans chaque bouffée de vent, — n'en purent plus saisir le son; — car alors, vaincu par ses efforts il but — la vague étouffante, et enfonça.

» Nul poète ne le pleura; mais la page — de ce sincère récit — qui dit son nom, son mérite, son âge, — des larmes d'Anson est tout humide; — et les pleurs que répandent les héros et les bardes — immortalisent pareillement les morts.

» Aussi, loin de moi la pensée ou le rêve — en m'étendant sur son destin, — d'assurer à cette mélancolique histoire — quelque date plus durable.

At length, his transient respite past,
  His comrades, who before
Had heard his voice in every blast.
  Could catch the sound no more :
For then, by toil subdued, he drank
The stifling wave, and then he sank.

No poet wept wept him; but the page
  Of narrative sincere,
That tells his name, his worth, his age,
  Is wet with Anson's tear :
And tears by bards or heroes shed
Alike immortalise the dead.

I therefore purpose not, or dream,
  Descanting on his fate,
To give the melancholy theme
  A more enduring date :

— Non, mais le malheur aime à se retrouver — dans l'exemple des maux d'autrui.

» Aucune voix divine n'apaisait la tempête, — aucune lumière propice ne brillait — quand, emportés loin de toute aide efficace, — nous périssions, chacun seul ; — mais moi, sous une mer plus rude encore — et plongé dans un plus profond abîme. »

C'est sur ce dernier mot de désespoir que se ferme l'œuvre poétique de Cowper. Vingt-quatre ans plus tard, un autre poète, plus grand, mais non moins désolé, jetant un regard en arrière sur une vie qui avait été aussi brillante que celle de Cowper avait été obscure, et aussi coupable que celle-ci avait été innocente, Byron, au moment de mourir, célébrait son dernier anniversaire dans une poésie que l'on a rapprochée de la précédente, et les vers du sceptique étaient

But misery still delights to trace
Its semblance in another's case.

No voice the storm allay'd,
  No light propitious shone,
When, snatch'd from all effectual aid,
  We perish'd, each alone :
But I beneath a rougher sea,
And whelm'd in deeper gulfs than he.

peut-être moins amers que le cri déchirant du pieux auteur de la *Tâche*. Mais il ne faut pas s'y tromper, Cowper était injuste : plus heureux que le matelot d'Anson auquel il se comparait, il n'avait pas vu ses amis fuir sous le vent et l'abandonner dans la tempête. Jusqu'au dernier moment, des personnes charitables l'entourèrent, se dévouant à ses caprices et à ses désirs, et le faisant simplement. Lady Hesketh, malade elle-même, ne pouvait plus à ce moment l'assister ; une autre femme, Mlle Perowne, la remplaça. Une des dernières lectures qu'on lui fit fut celle de ses ouvrages. Il l'écouta d'un bout à l'autre en silence, sauf la ballade comique de John Gilpin qu'il voulut qu'on sautât. Puis il traduisit en latin quelques fables de Gay, corrigea, à la demande d'Hayley, une erreur de sa traduction d'Homère, et posa la plume pour toujours. Les symptômes de l'hydropisie se montrèrent au commencement de l'année 1800, et à la fin de mars il ne quitta plus sa chambre. De plus en plus triste, à mesure que la vraie délivrance approchait, il répondit un jour à un médecin qui lui demandait comment il se sentait : « Je sens un inexprimable désespoir. » Vers la fin d'avril, M. Johnson reconnut que la mort n'était pas loin,

et se hasarda à lui en parler. Il lui rappela qu'un Rédempteur miséricordieux avait préparé un bonheur ineffable pour tous ses enfants, et par conséquent pour lui. Cowper avait écouté tranquillement la première partie de cette phrase, mais les derniers mots ne furent pas plutôt prononcés, qu'avec des supplications passionnées, il invita son compagnon à s'abstenir de toute autre observation de ce genre : « Epargnez-moi, épargnez-moi, lui dit-il; vous savez, vous savez que c'est faux. » Il languit cinq jours encore. Un soir que Mlle Perowne lui présentait un cordial, il le repoussa en disant : « A quoi cela peut-il servir ?» Ce furent les derniers mots qu'on lui entendit prononcer, et le vingt-cinq avril 1800, il expira si paisiblement que des cinq personnes présentes, aucune ne put saisir le moment où l'âme avait quitté le corps. Il avait soixante-neuf ans.

« Il se passe souvent, écrivait-il à M. Newton dix-sept années auparavant, derrière les rideaux d'un lit de mort un phénomène dont ni le médecin ni la garde-malade ne se doutent. L'âme ne fait qu'un pas, et ce pas elle le fait sans témoins. » Il n'en avait pas été autrement pour lui, et tout désespéré que parut ce chevet, celui qui venait de le

quitter n'avait rien à craindre et tout à gagner.

Il fut enterré dans la partie de l'église de Dereham appelée chapelle de Saint-Edmond, et, sur le monument que Lady Hesketh lui fit élever, Hayley grava une inscription où la bonne volonté ne suppléait pas à l'inspiration. Ce n'est qu'en 1873 qu'on a pensé à donner une place au nom du poète dans l'asile de Westminster.

Mais un poète, un des plus grands de l'Angleterre contemporaine, Elisabeth Barrett Browning dans une pièce intitulée le *Tombeau de Cowper*, a tiré l'enseignement de cette douloureuse histoire et les strophes suivantes en forment la conclusion la plus naturelle :

« O poètes ! c'est de la langue d'un fou que s'échappe le chant impérissable. — O chrétiens ! c'est à votre croix d'espérance qu'une main désespérée s'attacha. — O hommes ! ce frère en humanité, charmant l'ennui de votre route — gémissait dans son cœur tout en vous enseignant la paix, et mourait en vous faisant sourire.

. . . . . .

Les lièvres timides et sauvages furent tirés des bois pour partager ses caresses familières — regardant ses yeux humains avec une champêtre tendresse :—le monde même, par Dieu contraint.

s'écarta des chemins de la fausseté — et ses femmes et ses hommes devinrent, à côté de lui, aimants et vrais.

Et quoique dans son aveuglement, il n'eût pas conscience de cette direction — et que les choses fussent pour lui préparées, sans qu'il connût, doux sentiment, qui les lui préparait, — dans le désespoir du délire il porta témoignage de cette solennelle vérité, — c'est que ni l'homme ni la nature ne peuvent satisfaire celui que Dieu seul a créé. »

CHAPITRE XVI

Caractère et opinions de Cowper.

« Son génie et ses chagrins rendent Cowper encore si intéressant que l'écrivain qui pourrait faire justice à l'un et donner des autres une explication raisonnable, serait sûr d'être bien accueilli du monde des lecteurs. L'affection mystérieuse qui fit, à certains moments, subir à ses facultés une pénible et soudaine éclipse et leur permit ensuite, sans cause apparente, de briller d'un incomparable éclat, semble beaucoup plus l'acte capricieux d'un mauvais génie que l'effet ordinaire de la maladie. Aussi, les détails que d'une main puissante et désespérée il en a donnés, sont-ils avidement dévorés par la curiosité vulgaire, tandis que l'investigateur plus éclairé les étudie comme une page étonnante dans l'histoire de l'esprit humain. » C'est en ces termes que s'ex-

prime, dans une revue américaine, un écrivain qui a vu de près les côtés forts et les côtés faibles de l'auteur de la *Tâche*. C'est, en effet, une sorte d'énigme que Cowper; et quand on a bien cherché à la comprendre, on se demande si ce n'est pas après tout affaire à la physiologie plutôt qu'à la critique littéraire de prononcer en dernier ressort sur un pareil sujet. On l'a beaucoup discuté en Angleterre, et ç'a été surtout une querelle de partis. Personne ne nie que Cowper ait été fou; seulement les uns ont vu dans sa folie, comme M. Newton l'avait fait d'abord, une sorte d'opération providentielle; les autres ont essayé de lui assigner des causes moins vagues et plus ordinaires. Les premiers ne sont pas éloignés de croire que Cowper perdit la raison pour n'avoir pas été assez religieux; les seconds tiennent que l'abus de la religion ne fut pas étranger à son mal. Mais quant à expliquer comment il se fait que l'idée fixe qui constituait sa folie n'ayant jamais varié depuis sa première crise, les accès de cette folie aient été intermittents et séparés par de longs intervalles, personne n'y a jamais réussi. Il doit y avoir eu là, sans compter des raisons morales que l'on peut entrevoir, une cause physique. C'est ce qu'on distingue un peu confusément dans la bio-

graphie que Southey a écrite ; c'est ce que le critique américain déjà cité a résumé dans les lignes suivantes : « La maladie dont Cowper souffrit toute sa vie était l'hypocondrie, sorte de désordre qui ne vient pas, comme on le suppose à tort de l'imagination, bien qu'il emploie pour principaux instruments de torture les conceptions bizarres. Cowper ne l'ignorait pas, car il disait à Lady Hesketh que s'il pouvait être transporté dans le paradis, à moins de laisser son corps derrière lui, sa mélancolie l'y aurait encore suivi. Son mal était la dyspepsie qui donna une sensibilité morbide à son corps et à son esprit, et le mit dans cet état qui prédispose à la folie, en faisant participer la conscience à l'excitation générale. » Il est certain, en effet, que Cowper souffrit toujours de l'estomac, et qu'il lui aurait fallu, ce qu'il n'eut pas toujours, un médecin habile et attentif qui devinât, quand il en était temps encore, les symptômes avant-coureurs des retours de son mal. Mais ce n'est là qu'une demi-explication, et le monde est plein de gens qui digèrent mal sans avoir le cerveau dérangé. Aussi, tout en tenant compte de cette disposition héréditaire du tempérament de Cowper, faut-il ne pas négliger non plus les difficultés morales qui déci-

dèrent les différentes crises de son mal. On voit alors que chacun des quatre grands assauts que lui livra la folie furent, en quelque sorte, préparés par les circonstances. Les terreurs d'une charge et d'un examen public précipitèrent le premier; le second, le plus furieux de tous puisqu'il dura plusieurs années, fut déterminé par les pratiques excessives et par la réclusion malsaine où M. Newton, au mépris de la prudence la plus banale, avait réduit un homme qui sortait à peine des mains du docteur Cotton. Les deux derniers furent moins violents, mais le minèrent plus profondément, l'ayant trouvé affaibli par l'âge. La mort subite d'Unwin et l'état désespéré de Mme Unwin coïncident d'une manière frappante avec ces deux derniers accès. Ce fut alors que l'idée de sa propre damnation envahissant le cerveau du poète sous le coup de la crainte ou de la douleur, changea sa tristesse en folie. Et ce n'est pas seulement le médecin du corps qui lui aurait été nécessaire; le médecin de l'âme lui aurait été plus utile encore, et il ne le trouva pas. Il lui aurait rendu un grand service celui qui aurait su lui persuader qu'il ne suffit pas d'un texte de la Bible mal entendu, ou mal appliqué, pour faire le malheur éternel d'une créature humaine.

Sainte-Beuve regrette que la confiance en la Vierge ait manqué à Cowper. « Cette dévotion de plus, dit-il, si son cœur l'avait pu admettre, l'aurait secouru et peut-être préservé. » L'idée est originale assurément, mais on aurait été mal venu à faire une pareille proposition à ce protestant rigide ; et de fait, une dévotion de plus n'aurait rien changé à son histoire. La foi de son église lui suffisait, et il en adoptait fermement tous les articles. Ce qui faisait la singularité de son cas, c'est qu'il se croyait dans une position particulière à l'égard de Dieu. On dit que les prophètes cévenols, quand la période des extases avait cessé pour eux, se plaignaient d'être abandonnés par le Seigneur. Pareillement, lorsqu'après sa première tentative de suicide, la période d'exaltation religieuse factice qu'il avait traversée à Olney eut pris fin, Cowper, retombant épuisé sur lui-même et ne retrouvant plus les sensations qu'il avait prises pour des réalités, se crut rejeté de Dieu ; et le reste de sa vie se passa à retourner cette idée sous toutes ses faces dans les loisirs d'une retraite contemplative. Il lutta, et avec énergie, contre les conséquences désespérées de son illusion; mais pour triompher, il aurait eu besoin d'être soutenu avec plus d'intelligence.

De ses deux confidents l'un, M. Newton, n'avait plus de prise sur lui ; l'autre, Mme Unwin, ne faisait que l'enfoncer davantage dans une erreur qu'elle partageait. A cet égard, le départ de Lady Austen fut pour Cowper un très-grand malheur. Plus intelligente que Mme Unwin, son humeur enjouée aurait peut-être fini par détourner le cours des idées de son ami et achevé l'œuvre bienfaisante qu'elle avait déjà commencée. On trouve cette supposition plus légitime encore quand on remarque de quel ressort Cowper ne cessa de faire preuve dans un état moral où le découragement aurait été si naturel. Il y a là un phénomène de double existence dont il s'étonnait tout le premier et qui montre combien était heureux le fond de son caractère. Chez lui, la partie malade de l'imagination n'entama jamais la partie saine : c'étaient deux domaines distincts. De la même plume qui écrivait à M. Newton ces mots si tristes : « La nature revit, mais l'âme une fois tuée ne revit plus, » il traçait dans la *Tâche* ces doux tableaux de bonheur domestique qui n'ont pas été surpassés. Ces deux courants de verve et de mélancolie coulèrent jusqu'à la fin sans se confondre ; et de cette âme souffrante sortit une poésie pleine de santé. Mais c'est sur-

tout quand l'écrivain fait allusion à son mal intime que cela paraît. Point d'emphase, point d'exagération, point d'appel à la sympathie. Il en parle sans hausser le ton, comme de la chose la plus simple du monde : on dirait que c'est d'un autre qu'il s'agit, tant il met de froideur et de précision dans son langage ; c'est un fait qu'il observe, rien de plus ; et il a porté dans cette observation une sorte de détachement de soi-même dont il serait difficile de trouver un autre exemple. Puis, quand il avait dit sur ce sujet ce qu'il avait à dire, il revenait à son travail ou à ses distractions, donnait carrière à son humeur plaisante, « riait et faisait rire. »

On ne l'a pas connu sans l'aimer en même temps. Tous ceux qui l'ont approché sont restés sous le charme de son esprit et de ses manières. Les témoignages en sont nombreux, mais ils sont inutiles. C'est dans les pages de sa correspondance et de ses poésies qu'on voit se refléter sa vie si pure, sa douceur et son égalité de caractère avec ses petits travers, ou si l'on veut leur donner un nom plus sévère, ses défauts. Le plus gros de tous, pourquoi ne pas l'avouer? c'était de penser un peu trop à lui-même. Le petit monde dont il était devenu peu à peu le centre, et les soins qui lui étaient nécessaires, le

poussaient vers l'égoïsme; il n'y tomba pas, mais il fut certainement ce que les Anglais appellent un *égotiste*. Après tout, le moi de Cowper ne tenait pas beaucoup de place et n'était pas haïssable. On a dit qu'il était inconstant; peut-être était-il seulement incapable d'éprouver un sentiment passionné. On lui a reproché d'avoir accepté trop facilement la pension que lui fit sa famille; mais il s'était trouvé si peu propre à faire sa fortune qu'il ne faut pas lui en vouloir de s'être laissé faire. Au reste, il ne s'étonnait pas qu'on fût charitable à son égard, l'étant lui-même pour les autres. Il s'intéressait aux pauvres, les visitait, les secourait et savait au besoin importuner ses amis en leur faveur.

Aussi, quoique la reconnaissance ne fût pas une des vertus les plus cultivées à Olney, était-il assez populaire dans la petite ville. On l'appelait *Sir* Cowper, titre auquel il n'avait aucun droit, mais qui flattait en lui un sentiment de vanité dont il n'était pas le dernier à se moquer. Il ne voulait pas passer pour le premier venu, et tenait à garder son rang et à vivre en gentleman.

De politique à proprement parler, il ne s'occupait guère. Il était whig par tradition, mais il ne semble pas avoir pris un intérêt très-vif dans les

luttes des partis. Cependant les grands événements qui changeaient la face du monde ne trouvèrent pas en lui un spectateur indifférent. La perte des colonies américaines lui fut surtout sensible. Ses idées étaient d'ailleurs fort confuses sur ce sujet, et il les a résumées dans une lettre où elles sont présentées sous une forme qui ne fera point paraître la citation trop longue :

« Les gens les mieux informés d'Olney, le barbier, le maître d'école et le tambour d'une compagnie qui est en quartier dans ces parages, racontent qu'il y a eu enfin une réconciliation entre les puissances belligérantes, que les articles du traité sont réglés et que la paix est prochaine. J'ai vu, ce matin, à neuf heures, un groupe d'une douzaine de personnes environ, engagées de très-près dans une conférence qui roulait, à ce que je suppose, sur ce sujet-là. Le lieu de la délibération était un hangar de forgeron très-agréablement abrité contre le vent et directement exposé au soleil du matin. Les uns avaient les mains derrière le dos, les autres les tenaient croisées sur la poitrine, tandis que ceux-là les enfonçaient dans les poches de leurs culottes. La posture de chacun de ces personnages indiquait un tour d'esprit pacifique ; mais comme la distance était

trop grande pour que leurs paroles arrivassent jusqu'à moi, rien ne transpira de cet entretien. Je suis néanmoins porté à espérer que ce secret n'en sera plus un bien longtemps, et que vous et moi, également intéressés dans l'événement, quoique moins bien renseignés peut-être, nous aurons bientôt l'occasion de nous réjouir en le voyant accompli. C'est pour un noble *dessein* que les puissances de l'Europe se sont entrechoquées, pour que les Américains enfin déclarés indépendants, gardent leur indépendance, s'ils en sont capables, et pour que les parties qui ont trouvé bon de se disputer à ce sujet finissent par restituer au légitime propriétaire ce qu'elles se sont mutuellement arraché dans le cours du conflit. Les nations peuvent être coupables d'une conduite qui rendrait à jamais infâme un individu, et cependant porter haut la tête, parler de leur gloire et mépriser leurs voisins. L'Angleterre, plutôt par la faute de ses généraux que de sa politique, a dans quelques cas agi avec un esprit d'animosité cruelle que personne jusqu'à présent n'avait jamais pu lui imputer. Mais c'est tout ce qu'on peut en dire de pis. D'autre part, les Américains qui, s'ils s'étaient contentés de lutter pour une liberté légitime auraient mérité d'être

applaudis, me semblent avoir encouru l'accusation de parricide en renonçant à leur mère, en faisant de sa ruine leur objet favori, en s'associant avec ses plus cruels ennemis. La France et, cela va sans dire, l'Espagne ont joué un rôle de traître et de fripon. Elles ont volé l'Amérique à l'Angleterre et, qu'elles soient ou ne soient pas capables de posséder dorénavant ce joyau, ç'a du moins été leur intention. La Hollande me semble avoir été plus vile que toute autre nation. Pour l'amour d'un ennemi, elle s'est prise de querelle avec un ami. La France l'a menée par le bout du nez, et l'Angleterre l'a rossée pour s'être laissé faire. Voilà ce que je pense, ce que j'ai toujours pensé sur cette guerre.

Et maintenant, reconnaissez que je suis digne de trouver place sous le hangar décrit plus haut, et que je ne ferais pas mauvaise figure parmi les nouvellistes d'Olney. »[1]

C'était là en effet de la politique de village et Cowper se rendait justice. Cependant, l'homme qui portait ce jugement si frivole était le même qui lançait de magnifiques imprécations contre les propriétaires de noirs, et qui venait de repro-

[1] SOUTHEY. *Life and Works of W. Cowper* tome III, page 3.

cher à l'Angleterre d'avoir « exporté l'esclavage » dans cet Orient qu'elle avait conquis. Singulière inconséquence qui montre combien il est difficile aux plus purs et aux plus désintéressés d'être justes, quand l'amour-propre national est en jeu !

C'est aussi le parti-pris qui domine dans les jugements, assez sommaires d'ailleurs, que Cowper a portés sur les différentes phases de la Révolution française, bien qu'il y ait mis quelquefois plus de perspicacité et de raison. Peut-être y a-t-il, pour un Français, quelque intérêt à connaître l'impression que faisait ce grand drame, à mesure qu'il se déroulait, sur un étranger qui n'en devait pas voir le dénouement. C'est comme l'écho de ce que bien des gens pensaient alors de nous, sans le dire, en Angleterre. Il faut d'abord observer que Cowper n'aimait naturellement ni la France ni les Français. Il savait notre langue et la savait bien, comme le prouvent les expressions françaises qui viennent parfois au bout de sa plume et qui sont toutes exactes et correctes, chose fort rare chez les écrivains de son pays qui se font, en général, un français particulier tout à fait inconnu en France. Il lui est bien arrivé une fois de dire qu'il aurait voulu naître Français ; mais c'était sans doute au mois

de janvier, par un temps de brouillard qu'il faisait ce souhait-là; c'était une manière détournée de maudire le climat d'Olney qui entretenait sa mélancolie, et rien de plus. Il partageait du reste l'opinion classique répandue en Europe et nous trouvait légers. Notre poésie n'était pas à son goût, et les seuls vers français qui lui eussent fait plaisir étaient ceux de Mme Guyon; ce qui laisserait au moins supposer que ses lectures n'avaient pas été fort étendues. Quant aux mœurs françaises, elles lui plaisaient encore moins. Il les voyait à travers ses ressentiments politiques et n'y trouvait que corruption. Pour lui, tous les Français ressemblaient à Vestris dont il se moquait en prose et en vers, et toutes les Françaises se fardaient; ce qu'il excusait d'ailleurs en soutenant que leurs visages n'ayant naturellement rien de blanc ni de rouge, l'aveu qu'elles faisaient de cette imperfection, en se servant de fard, pouvait passer pour une vertu dans une société qui ne brillait pas par l'humilité.

Cette pointe d'ironie paradoxale a paru toutes les fois qu'il a fait allusion à notre Révolution. La vue, même lointaine, de ce qui se passait en France semble d'abord l'avoir un peu troublé. Il ne se sentait pas à l'aise pour en parler, et aurait

trouvé plus facile d'écrire un essai sur le siége de Troie. Il se demandait même, — car de façon ou d'autre, Homère reparaissait toujours, — si dans ce tumulte il se serait rencontré un seul caractère dont l'auteur de l'*Iliade* eût daigné faire son héros, ce qui était une question assez imprévue et difficile à résoudre. Il comprenait pourtant qu'une puissance nouvelle entrait dans le monde et concluait par ce mot assez profond : « les héros, c'est la populace maintenant. » L'abolition des titres choqua les idées qui lui étaient chères. Des princes et des pairs réduits à n'être plus que de simples gentilshommes, et les gentilshommes ravalés au niveau de leurs laquais, c'étaient là des excès qui lui semblaient également contraires au dessein de Dieu et au bien-être de la société ; c'était du fanatisme politique. Il ne s'étonnait pas trop d'ailleurs de ces extravagances chez un peuple qui venait de secouer ses fers ; mais il prévoyait, et la suite n'y a pas contredit, que c'en était fait en France du respect de la monarchie, et il nous souhaitait un peu de la modération de son pays. Il revint plusieurs fois sur ce conseil salutaire, et en particulier dans les lignes suivantes, écrites le 10 septembre 1792, et où perce une certaine sympathie qui ne lui

était pas coutumière : « Nous n'avons tous ici qu'une opinion sur la cause où sont engagés les Parisiens ; nous les souhaitons libres et aussi heureux qu'ils peuvent le faire eux-mêmes ; mais leur conduite ne nous a pas toujours plu. Nous sommes offensés de leurs procédés sanguinaires, et commençons à craindre, moi surtout, qu'ils ne se montrent indignes des bienfaits inestimables de la liberté, étant incapables d'en jouir. Je porte chaque jour ce toast : Modération et Liberté aux Français ; car ils paraissent aussi dépourvus de l'une qu'ardents à posséder l'autre. » Cette sympathie devait s'effacer dans l'horreur que lui inspira, en 1793, « cette terrible race » avec « ses principes », et ce qui vint ensuite n'était pas fait pour le réconcilier avec les « fous de France » contre lesquels s'armait l'Europe. Il semble seulement avoir prévu que l'issue pourrait bien être tout autre qu'on ne s'y attendait, et trouva la conclusion suprême des affaires politiques de l'Europe dans les mots du Psalmiste : « Il les brisera en pièces comme le vase d'un potier ». Néanmoins, du bruit des batailles et des colères populaires, deux leçons sortaient clairement aux yeux de Cowper. La première disait que le jour était venu pour les princes de se mieux conduire,

et il exprimait la seconde dans les termes suivants : « Toutes les nations ont le droit de choisir leur propre gouvernement, et la souveraineté du peuple est une doctrine qui se démontre d'elle-même; car toutes les fois que le peuple veut être le maître, il l'est toujours, et personne ne peut l'en empêcher ». Mais c'était là une de ces vérités de la raison que la politique *ne comprend* pas, et que l'expérience prouve toujours en vain.

CHAPITRE XVII.

Influence de Cowper.

Placé sur la limite de deux siècles littéraires, Cowper n'appartient complètement à aucun des deux. Il n'a ni la raison sèche et la perfection brillante de l'un, ni la fantaisie et la grande imagination de l'autre. Il possède en revanche le naturel et le charme personnel que n'ont pas eus les écrivains qui l'ont précédé, sans tomber jamais dans cette sensibilité maladive qui se trahit chez la plupart de ceux qui sont venus après lui. Son mérite, c'est d'avoir senti que l'art des vers, tel que l'entendait le dix-huitième siècle, s'égarait à la recherche d'un idéal de convention ; son originalité, c'est de l'avoir fait redescendre dans le domaine de la réalité. Il n'a pas créé de personnages ni tracé de caractères ; mais il a mis le sentiment à la place de l'esprit, et la

poésie à la place de la versification habile; et c'était là une véritable révolution. « Il n'est pas facile, a dit Macaulay, de surfaire le service qu'il rendit à la littérature », et, se servant d'une heureuse comparaison, le brillant écrivain ajoute que Cowper a plutôt rempli le rôle d'un Moïse que celui d'un Josué, et que s'il a ouvert la maison de servitude, il n'est pas entré dans la Terre-Promise. Ce fut, en effet, un précurseur que l'auteur de la *Tâche,* et si son nom pâlit sous l'éclat de ceux qui l'ont suivi, il ne faut pas oublier qu'il a donné le branle au beau mouvement poétique que le commencement de ce siècle a vu en Angleterre. Il n'a pas eu de disciples à proprement parler, mais il a donné le signal et montré des routes nouvelles ; et, une fois sortis du cercle étroit ou la tradition, la mode et le faux goût les emprisonnaient, les poètes n'ont plus perdu cette liberté qu'il avait reconquise pour eux. Aucun n'a procédé directement de lui, il est vrai; tous cependant lui ont dû quelque chose ; car, cette poésie qui prend pour sujet l'homme intérieur et la nature, il en a de nouveau fait goûter le charme tout puissant, et si Byron, Shelley, Wordsworth et Keats, ont eu plus de génie, c'est à la même source qu'ils ont bu. Cette source

était plus profonde sans doute que Cowper ne se le figurait, mais ce n'est pas un mince honneur que d'y avoir puisé le premier.

C'est ce qu'il ne faut pas perdre de vue si l'on veut rendre à Cowper la justice qui lui est due. Isolé et considéré en lui-même, Cowper reste encore un admirable poète ; mais c'est quand on lit ses vers après ceux d'Hayley, ou même de Beattie, qu'on en apprécie le caractère tout nouveau. Ce que Coleridge a dit des romans de Fielding en les comparant à ceux de Richardson, on peut presque l'appliquer encore ici. Il semble que de l'atmosphère d'une chambre trop chauffée on passe au plein air des champs. Ce qui manquait aux prédécesseurs de l'auteur de la *Tâche*, c'était justement ce qui manquait chez nous à la poésie épuisée du dix-huitième siècle quand parut André Chénier, c'est-à-dire la liberté et le sentiment de la nature. D'un côté du détroit comme de l'autre, le talent poétique abondait; ici avec plus de légèreté, de grâce et de frivolité ; là-bas, avec plus d'apprêt, de sérieux et de poids. Mais l'originalité où était-elle ? C'étaient des gens bien graves que Mason, et les deux Warton, et Darwin. L'un écrivait des tragédies emphatiques, comme *El-*

frida et *Caraclacus*, des odes abstraites sur l'indépendance et la mélancolie, un long poème descriptif : le *Jardin anglais*. Les autres, érudits et naturalistes, rimaient les amours des plantes ou demandaient au moyen âge l'inspiration qu'ils ne trouvaient pas en eux-mêmes. Ce n'est pas cependant que tout soit à dédaigner dans les prédécesseurs immédiats ou dans les contemporains de Cowper. Il y avait de beaux vers dans ces poèmes que Chatterton, le « merveilleux enfant [1] », avec plus d'art que n'en montrait chez nous l'auteur des poésies de Clothilde de Surville, assignait à quelque vieux moine inconnu. Il y avait de la flamme dans les satires de Churchill, comme il y en avait dans les vers de Gilbert. Mais c'étaient là des rencontres. Il n'y avait plus de souffle dans la poésie anglaise de cette époque, et elle succombait de fatigue. Aujourd'hui, on ne la lit plus guère. Sa place est dans les recueils de Morceaux choisis, comme on voit figurer chez nous Rouher à côté de Malfilâtre.

Quelle vie, au contraire, et quelle sève, même

[1] The marvellous boy,
The sleepless soul that perished in his pride.
WORDSWORTH.

dans les premières pièces de Cowper ! Et comme à cette liberté d'allures souvent excessive, comme à cette force qui semble ignorer la grâce et qui ne redoute ni les aspérités, ni les négligences, comme on sent qu'on est en présence d'un écrivain d'une race différente, et pour tout dire, d'un nouveau système. La pensée, on l'a vu, est tout autre ; tout autre est aussi le style. L'harmonie monotone des périodes arrondies est abandonnée ; les mots brillants et nobles, les comparaisons banales et inévitables sont écartées ; les descriptions ambitieuses ont disparu. Nul effort pour plaire, point de sacrifices à la convention ; des formes rudes au contraire, et des façons de parler qui sont souvent si simples que l'on dirait de la prose. L'instrument est encore incomplet, sans doute, mais il est neuf et déjà puissant. Peut-être cette poésie ne plaira-t-elle pas tout d'abord aux purs lettrés ; mais elle ne manquera pas son effet sur les âmes moins délicates du plus grand nombre. Et il n'en fut pas autrement. A le bien prendre, Cowper ouvre l'ère des poètes populaires. Avec lui, la poésie sort du petit cercle des lecteurs choisis pour se répandre dans la foule. C'est là le secret de l'influence qu'exerça cet auteur.

On dit aujourd'hui qu'il ne faut point l'exagérer, qu'elle n'a pas été aussi grande qu'on l'a prétendu, et qu'elle n'a pas été unique. Et l'on ajoute qu'un autre poète, Burns, a, en même temps que Cowper, montré et suivi des voies nouvelles. L'auteur de *Tam o' Shanter* a été, en effet, avec celui de *John Gilpin*, un des précurseurs de la poésie contemporaine en Angleterre. Mais il ne faut pas l'oublier, si grand qu'ait été le génie de Burns, et il fut bien grand, il dut d'abord traverser l'Ecosse avant de se faire sentir en Angleterre. Bien que tous les Anglais ne partageassent pas l'aversion du docteur Johnson pour la *Terre des Gâteaux* [1], grâce au dialecte écossais dont Burns s'était servi le plus souvent, il y avait une barrière entre le chantre des highlands et le public anglais proprement dit. Cowper lui-même, charmé par la lecture des premières poésies de Burns, publiées en 1786 à Kilmarnock, mais rebuté en même temps par les difficultés du langage, disait que le flambeau du poète était brillant, mais qu'il l'avait enfermé dans une lanterne trop obscure. La postérité n'a pas été du même avis, car

[1] *The land of cakes*, nom familier donné par les Ecossais à leur pays.

le Shakspeare de l'Ecosse est également lu des deux côtés de la Tweed ; mais si l'essor de Burns fut plus grand que celui de Cowper, son influence immédiate paraît moins appréciable. Ni l'un ni l'autre, à proprement parler, n'ont eu de disciples : leurs beautés n'étaient pas de celles que l'on peut copier, et leurs défauts n'étaient pas moins personnels que leurs beautés ; mais tous les deux, par le choix de leurs sujets et par la sincérité de leur inspiration, ont rompu avec la mode qui dominait à leur époque ; et, quand personne n'osait plus, ou ne savait plus l'être, ils ont été originaux. C'est en ce sens seulement qu'ils ont fait école, et qu'ils ont été, séparément et sans le savoir, compagnons de travail dans une œuvre commune, en régénérant la poésie épuisée et en la ramenant à la nature et à la vérité. Peut-être existe-t-il des lois qui, dans l'ordre littéraire, font naître et disparaître tour à tour les différentes formes poétiques suivant les besoins des temps. Peut-être y a-t-il dans ce domaine des hommes nécessaires qui ont accompli ce que d'autres n'auraient pu faire à leur place. Cowper et Burns sont de ceux-là. Mais s'il fut moins éclatant, le rôle du premier fut plus utile. La *Tâche*, où se résume toute la pensée, tout

l'art de son auteur, n'est, si l'on veut, qu'un anneau dans la chaîne d'or de la poésie anglaise, mais c'est un anneau indispensable. Supposez, au contraire, que Burns n'ait pas vécu ; ce ne sera qu'un grand poète de moins et les destinées de la poésie anglaise n'en seront pas retardées.

Pour tout dire en un mot, à partir de Cowper cette poésie change de voie. Elle redevient plus réelle, plus sérieuse, plus profonde et plus libre. C'est surtout chez les successeurs les plus prochains de Cowper qu'on peut s'en apercevoir et particulièrement chez Crabbe et chez Wordsworth.

Crabbe, aujourd'hui bien négligé, a été dans la peinture de la vie rurale et domestique un rival de Cowper, et un poète assez goûté pour qu'en 1819 le libraire Murray lui achetât la propriété de ses œuvres au prix de trois mille livres sterling. Sa carrière poétique se partage en deux. Il appartient au dix-huitième siècle par son premier ouvrage, *Le Village* (1783), et au dix-neuvième par les autres. Il est ce qu'on appelle communément un réaliste. C'est autour de la paroisse de village et de la maison de charité (*workhouse*) qu'il promène sa pensée. Il dit les misères des humbles et des petits, et c'est par ses côtés douloureux que la vie frappe ses regards. Poète mo-

ral, il plaît aux gens sérieux, et les quakers qui font profession de ne point aimer la poésie pardonnent à la sienne et le mettent à côté de leur cher Cowper. Il ne plaît pas moins aux artistes. C'est le meilleur peintre de la nature, disait Byron; et Walter Scott, pendant sa dernière maladie, ne voulait plus lire que deux livres, la Bible et les œuvres de Crabbe. Mais le grand succès du poète d'Olney n'avait-il pas préparé celui du pasteur de Trowbridge dont la seconde manière est toute différente de la première, et ne retrouve-t-on pas chez Crabbe ce qui est au fond de toute la poésie de Cowper, le sérieux dans la pensée et la liberté dans l'expression? Le monde de Cowper, c'était ce qu'on appelle en Angleterre la classe moyenne, et ce que nous nommerions la bourgeoisie. La muse de Crabbe habite plus bas encore. Elle regarde « tranquillement autour d'elle et pas plus loin »; c'est la muse du pauvre. Crabbe n'est qu'un Pope en bas de laine, a-t-on dit. Le mot est-il bien juste? Si le chantre de Phoebe Dawson, la paysanne, et de l'apothicaire de village a gardé quelque chose des formes chères au poète de la *Dunciade*, le couplet rimé par exemple, le fond n'emporte-t-il pas ici la forme, et cet amour de la vérité même la plus

brutale, qui le distingue, ne doit-il pas plutôt rattacher Crabbe à Cowper ? Ce qui rend entre ces deux écrivains la différence plus sensible, c'est que l'un n'a vu la vérité qu'en observateur, tandis que l'autre l'a sentie en artiste. Et c'est pourquoi si Crabbe a passé de mode, Cowper n'a presque rien de suranné.

Wordsworth a lui-même reconnu l'influence de celui-ci sur son génie. Ses premières œuvres, *Promenade du soir* (Evening walk), *Esquisses descriptives* (Descriptive sketches), publiées en 1793, n'offrent rien que de conforme au caractère de la poésie du temps, et sont jetées dans le même moule. C'est dans les *Ballades lyriques* (Lyrical ballads) dont le premier volume parut en 1798, et le second en 1800, que se montre le nouveau style, commun au groupe des poètes qui depuis ont porté le nom de *lakistes*.

Il y a deux hommes dans Wordsworth : un chef d'école et un poète. Le premier a fait des théories ingénieuses qu'il n'a pas toujours appliquées, et a été l'objet des critiques les plus mordantes. Le second a trouvé, pour exprimer les pensées les plus hautes, quelques-unes des plus belles formes poétiques qui se puissent concevoir dans quelque langue que ce soit. Suivant la

théorie de Wordsworth, la poésie n'est autre chose que le langage inspiré par la passion, ou par une émotion violente. Ce qui revient à dire qu'à un moment donné tout le monde est poète. Etrange définition qui mettrait la poésie, c'est-à-dire l'art suprême, au-dessous de la musique, au-dessous de la peinture, au-dessous de toute espèce d'art même ; et en vertu de laquelle le poète n'aurait que faire de l'étude et de la réflexion nécessaires au plus médiocre des peintres comme au plus médiocre des musiciens. Wordsworth n'allait pas sans doute jusqu'au bout de cette conséquence, mais ce n'était que par des subtilités qu'il pouvait échapper à la logique du principe qu'il posait. Il ne faisait d'ailleurs qu'exagérer la réforme commencée par Cowper. Celui-ci avait réclamé plus de vérité dans l'art ; l'auteur des *Ballades lyriques* supprimait l'art et le remplaçait par la vérité. Mais lorsque, descendant des hauteurs de la spéculation, il rentrait dans le domaine de la poésie pure, il montrait qu'il savait son métier, et qu'il le savait en maître. Le parti-pris pouvait lui faire choisir pour héros un pauvre colporteur écossais (*L'Excursion*) ; mais cet homme si simple parlait « de vérité, de grandeur, de beauté, d'amour et d'espé-

rance », et il en parlait bien. Le poète, pour mettre en pratique une théorie hasardée pouvait dans le *Jeune Idiot* emprunter un langage vulgaire, sentimental et burlesque ; mais bientôt après, il écrivait sur l'immortalité, cette ode merveilleuse et d'un si puissant élan :

« Il fut un temps où prairie, bocage et ruisseau,— la terre et tout ce qu'on y voit,—paraissaient à mes yeux revêtus d'une lumière céleste, — avec l'auréole et la fraîcheur d'un rêve. — Il n'en est plus aujourd'hui de même que jadis : — de quelque côté que je me tourne, — de nuit ou de jour, — les choses que j'ai vues, je ne les peux plus voir !

L'arc-en-ciel vient et s'en va, — et la rose est aimable ; — la lune avec enchantement — autour d'elle regarde lorsque les cieux sont vides ; — les eaux dans la nuit étoilée sont charmantes et belles ; — le soleil qui se lève naît dans une splendeur. — Mais pourtant, je le sens, en quelque lieu que j'aille, — c'est comme si quelque gloire avait quitté cette terre.

Sommeil et oubli, voilà notre naissance. — L'âme qui se lève en nous, étoile de notre vie, — se coucha sur un autre monde — et vient de bien plus loin. — Non ce n'est pas dans l'igno-

rance absolue — ni dans le complet dénûment, — mais c'est avec une traînée nuageuse de gloire à notre suite que nous venons — de Dieu, notre demeure : — le ciel nous environne dans notre premier âge. »[1].

Cowper, pourquoi le dissimuler, n'était jamais monté si haut. Sa philosophie, quelle qu'elle fût, n'avait pas cet accent lyrique. Et pourtant, il ne faudrait pas chercher bien loin, soit dans la *Tâche*, soit ailleurs, pour y trouver, avec moins d'éclat sans doute, une manière semblable de comprendre le rôle nouveau de la poésie. Avec Wordsworth commence le courant moderne; Cowper ne fait que l'annoncer. C'est ce qu'on sent mieux encore si l'on compare les descriptions naturelles de la *Tâche* et celles que l'on trouve à chaque pas dans l'auteur de l'*Excursion*. Celui-ci pénètre plus avant dans l'intimité de la nature ; il est plus vrai, plus minutieux et fait penser davantage. Cowper, bien qu'il soit parfois resté à la surface et qu'il ait mis plus de sobriété dans ses tableaux, d'ailleurs bien moins nombreux, procède cependant de la même façon. Ce n'est pas en effet de seconde main que tous les deux composent leurs

[1] Ode on the intimations of immortality from recollections of early Childhood.

descriptions. Le point de départ était le même ; mais celui qui a écrit la *Promenade d'hiver à midi* avait devancé les autres. Aussi, à cet égard, tous ceux qui sont venus après lui restent-ils plus ou moins ses obligés. Ce qu'on a dit de Crabbe et de Wordsworth, on pourrait à plus forte raison le dire de moins illustres qu'eux. Ce chœur si brillant et si riche des poètes qui, de 1800 à 1820, ont fait passer dans la poésie anglaise la pensée et les sentiments modernes, c'est William Cowper qui l'introduit sur le seuil de ce siècle.

Indépendamment de l'influence qu'elles ont pu exercer, les poésies de Cowper ont encore une valeur qu'il ne faut pas exagérer, mais qui reste très-solide. Elles rappellent, dit Jeffrey, quelques-uns des mérites qui ont assuré l'immortalité à Shakspeare. Venant d'un juge qui n'était pas tendre, l'éloge est si considérable qu'il semble ironique. Pour le bien entendre, il faut songer à l'extrême popularité dont jouit en Angleterre le nom du poète, aux éditions de ses œuvres qui ne se comptent plus, à l'intérêt que son histoire mieux connue n'a cessé d'exciter. C'est, a-t-on dit, le poète du cabinet et de l'alcôve, celui que sait par cœur tout homme bien élevé, en un mot, le plus anglais des poètes. Il a chanté en effet tout

ce qui tient de près au cœur de cette forte race anglo-saxonne. Elle se retrouve dans ce respect avec lequel il a parlé des choses saintes ; dans ces peintures de la vie domestique et de la vie rurale, où il a mis tant de sérieux aimable et de douce sérénité ; dans le caractère viril de son vers souvent rude, car il le voulait ainsi, mais toujours honnête et franc ; elle se reconnaît dans ce ferme bon sens qui se concilie avec les caprices de l'imagination, et elle se plaît à saluer en lui, sinon un grand poète, au moins un poète vraiment national. Il y a plus encore : un parfum de vertu s'élève des écrits de Cowper, et l'on se rappelle involontairement en les lisant, ces lignes admirables de la *Charité* qui pourraient servir d'épigraphe à l'œuvre tout entière, tant l'impression qu'elle fait éprouver y est fidèlement rendue :

« Quand un mortel qui entretient commerce avec les cieux — a rempli son urne à la source où jaillissent ces eaux pures — et revient se mêler à nous, créatures inférieures, — c'est comme si un ange secouait ses ailes : — une immortelle senteur se répand tout autour — qui nous dit d'où lui viennent ses trésors. »

C'est dans cette moralité, ainsi que dans la sin-

cérité de son accent religieux qu'il faut chercher le secret de la grande faveur dont Cowper jouit surtout auprès de la foule des lecteurs qui partagent les croyances auxquelles il a donné une expression si élevée. Mais c'est aussi là une des raisons qui l'ont fait juger plus sévèrement qu'il ne le méritait par quelques critiques contemporains. On lui a reproché d'être, par excellence, le poète des gens qui ne comprennent rien à la poésie, le chantre de la religion établie et des joies vulgaires de la famille. On a trouvé que tout était trop *confortable* dans ses vers; que l'urne à thé sifflait trop harmonieusement, que la rôtie était grillée trop à point, la table trop bien servie; bref, que tout était trop calme, trop tranquille, trop sobre. Cette régularité, qui a bien sa valeur dans la vie ordinaire, a paru plate et irritante dans le domaine de la poésie. La façon même dont Cowper comprend et explique la nature, a semblé terne à quelques-uns. Ce sont toujours des troupeaux épars, des attelages fumants; c'est le contraste que suggère le bien-être du foyer avec les intempéries du dehors; toutes choses fort exactes, mais peu profondes. On lui a reproché de n'avoir pour le monde extérieur que le regard banal de la foule et de ne pas pénétrer plus loin

qu'elle. En d'autres termes, Cowper paie aujourd'hui entre les mains de la critique littéraire les éloges que la critique religieuse avait accumulés sur sa tête. Qu'il y ait une part de justesse dans les reproches qu'on lui adresse, personne ne pourrait sans parti pris le nier. Il est certain que l'imagination pure n'a pas été la faculté maîtresse de ce poète. Il ne nous fait pas monter d'un coup d'aile, comme Shelley, par exemple, au fond du ciel; il n'a pas la grande ironie amère de Byron et son coup de pinceau enchanté; il ne fait pas rêver comme Wordsworth devant l'herbe des champs ; ce n'est pas un panthéiste, il faut l'avouer : la nature est toujours sur le second plan pour lui et l'homme sur le premier, et au-dessus de l'homme et de la nature, il aperçoit un Dieu personnel. Il ne va pas chercher aux mythes de l'antiquité un sens nouveau et imprévu; il ne donne pas, dans un langage magnifique, une signification moderne aux légendes amoureuses et mystiques du moyen âge; il ignore l'art d'enfermer un sentiment raffiné sous les facettes d'un sonnet étincelant ; il est peut-être un peu classique déjà dans l'acception que la lutte des écoles littéraires a donnée à ce mot. Mais si les sentiments nobles, si l'observation d'une satire péné-

trante et fine sans être méchante, si la peinture gracieuse et vraie d'objets bien connus qu'on ne se lasse pourtant pas de contempler, si le charme d'une langue énergique et pleine de la vieille sève nationale suffisent à faire un poète, Cowper a droit à ce titre. Qu'on le mette au second rang, si l'on veut, mais qu'on n'y mette personne avant lui.

Au reste cette place est belle encore. Il n'en est pas en Angleterre comme chez nous. L'histoire de notre littérature est pleine d'écrivains qui, célèbres dans leur temps pour leurs vers, sont appréciés aujourd'hui des érudits seuls, parce qu'ils n'ont fait que s'approcher des sommets : la foule qui ne leur pardonne pas d'être restés en route, les ignore ou les néglige. Chez nos voisins, ce ne sont pas les plus grands seulement que l'on honore : ceux qui viennent au-dessous sont encore l'objet d'un culte plus restreint, mais aussi plus intime, et peut-être ne sont-ils pas les moins lus ; Cowper en est un exemple.

Mais c'est un prosateur aussi, et sa prose n'a trouvé que des admirateurs. Dans le genre si difficile de la lettre familière, il n'a pas de rivaux ; et sa longue correspondance, fidèlement entretenue au milieu des angoisses les plus vives,

plaira toujours et partout, parce qu'un esprit charmant et pur s'y révèle à toutes les pages avec l'art exquis d'un écrivain consommé et le talent d'un moraliste.

APPENDICE

Les lettres de Cowper n'ont vu le jour qu'après la mort du poète. En 1803, Hayley en recueillit une partie et les inséra dans une biographie qui est devenue la base de toutes celles qu'on a faites depuis, et qui a pour titre :

The life and posthumous writings of W. Cowper, Esqur with an introductory letter to the right honourable Earl Cowper, by William Hayley. Esqur. Chichester, 1803.

Cet ouvrage, qui se compose de trois volumes in-4°, successivement publiés, a, malgré quelques erreurs de détail et un style assez recherché, une réelle valeur. Quelques années après, John Johnson qui avait assisté Cowper dans ses derniers jours, publia sous ce titre : *A sketch of the life of Cowper*, une notice sur la vie de celui-ci,

qu'il fit suivre, en 1823, de deux volumes contenant des lettres inédites du poète, et intitulés : *Private correspondence of W. Cowper with several of his most intimate friends now first published from the originals in the possession of his kinsman, John Johnson. London* 1823 Hayley, par scrupule, avait fait un choix dans la correspondance de son ami, et en avait exclu toutes les lettres qui lui avaient semblé d'une teinte religieuse trop sombre. John Johnson plus hardi, les livrait avec d'autres au public. Ce fut surtout sur ces trois publications que s'engagea la longue discussion dont Cowper a été le sujet, et que venaient sans cesse raviver les éditions nouvelles et les articles de Revues qu'elles faisaient naître. Chacun tirait à soi le poète et les rivalités d'éditeurs se mirent bientôt de la partie.

En 1833, deux de ces derniers chargèrent le docteur et poète lauréat Southey, de faire de l'auteur désormais classique de la *Tâche*, une biographie plus littéraire et plus exacte que les précédentes, et de réunir toutes ses œuvres, vers, prose et correspondance. Ils offrirent même à l'éditeur de la *Correspondance intime*, de lui racheter, avec ce qui restait de l'édition, ses

droits d'éditeur. Celui-ci, après un assez long délai, céda cette propriété à un rival; et, pendant que l'ouvrage de Southey était annoncé et attendu, on vit paraître, dans le même format, une édition faite par M. Grimshawe, beau-frère de John Johnson, et qui n'était que la réimpression de la biographie composée par Hayley, avec la *Correspondance intime* en plus. M. Grimshawe, dans une intention pieuse, avait supprimé comme trop mondaines quelques-unes des phrases d'Hayley, et s'était borné à les remplacer par des considérations religieuses ou par des notes assez lourdes. Tout mauvais que fût l'ouvrage, et quoique le procédé parût à Southey plus digne de la société fondée par Loyola, que de celle que M. Newton avait réunie sous le nom d'Eclectique, il ne s'écoula pas moins de 70,000 exemplaires de cette édition en quelques années. Southey n'en avait pas moins continué la sienne qui finit par pouvoir être complète, plus complète même que celle de M. Grimshawe. Beaucoup de personnes, en effet, avaient mis entre les mains de Southey les lettres de Cowper qu'elles possédaient et qui parurent alors pour la première fois, de sorte que la supériorité du nombre et le mérite de la nouveauté restèrent

en dernier ressort du côté du plus récent biographe. Sur tous les autres points il n'y a nulle comparaison possible. Le livre du docteur Southey est l'œuvre d'un lettré et d'un écrivain. On peut lui reprocher des digressions trop longues, et l'on y chercherait en vain une appréciation un peu étendue des œuvres du poète dont il raconte la vie; mais il est écrit avec charme, sans parti pris; et c'est, malgré les critiques assez violentes qu'il a suscitées sans raison, l'ouvrage le plus agréable comme le plus solide qui ait été publié sur Cowper.

Aussi est-ce cet ouvrage qu'on a principalement pris pour guide dans cette étude. On s'est servi de l'édition de 1854. (*The works of William Cowper comprising his poems, correspondence and translations with a life of the author by the editor Robert Southey, poet laureate. London. Bohn.*)

On a encore consulté avec fruit les ouvrages suivants : *Poems by William Cowper; to which is prefixed a memoir of the author by John M. Diarmid, seventeenth edition. Edinburgh.*

Poems by William Cowper with illustrations, by Hugh Cameron. Edinburgh.

Cowper's Poems edited by the Rev. Willmott. London.

Cowper a été le sujet d'un grand nombre d'articles dont les plus remarquables se trouvent dans différents recueils dont voici les titres :

Edinburgh Review, *1811*, *1836*. — *Quarterly Review*, *1825*. — *National Review*, *1855*. — *North-american Review*, *1834*, *1837*. — *Athenæum*, 1834.

Essays biographical and critical chiefly on english poets by David Masson. Cambridge, *1856*.

English literature by G. Craik. London, *1867*.

Lectures on the english poets by W. Hazlitt. London.

An essay on english poetry, by Thomas Campbell. London, *1848*.

Macaulay, critical and historical essays.— vol. I. (*Tauchnitz*, *1850*.)

A comparative estimate of modern english poets by J. Devey. London, 1873.

Enfin, en France, M. Mézières et Sainte-Beuve ont consacré à Cowper d'intéressants chapitres, l'un dans son *Histoire critique de la littérature anglaise* (*1834*), l'autre dans ses *Causeries du lundi*, t. onzième.

FIN.